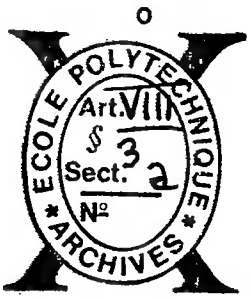
J A C Q U E S M A N T O U X

o



M E M O I R E S 1 9 3 9 - 1 9 4 5

o

V O L U M E V I

TABLE DES MATIERES

VOL. 1

AVANT-PROPOS: ... 1
Septembre 1939 - Poissac ... 9
39-40 - Bordeaux ... 11
En mer ... 35
Casablanca ... 41
Ferme Beaulieu ... 50
Repli ... 56
Visite à Fès ... 62

VOL. 2

PROLOGUE I:
1940-41 - Année de Lyon ... A- 1
1941-42 - L'X ... A- 11
"Trial and Error" ... A- 43
Qui a fait quoi ? ... A- 76
La longue marche ... A- 80
Barcelone en clandestin ... A- 113
Madrid en Canadien ... A- 129
Gibraltar en perplexité ... A- 135
L'Atlantique ... A- 143

VOL. 3

PROLOGUE II:
Londres et Camberley en 1943 ... L 1 à 67

VOL. 4

PROLOGUE III: ... B- 1
Adieu l'Angleterre ... B- 5
Alger 1944 ... B- 9
Visite à Etienne Burnet ... B-27
Préparatifs ... B-30
Départ pour l'Italie ... B-37

GUERRE:
Montée en ligne: ... G 1
Guerre en Italie ... G 4
Pause all'italiana ... G 24
Postface à la campagne d'Italie ... G 36
"Opération ANVIL" ... G 43
Guerre en France ... G 49
Lomontot ... G 71
Ronchamp ... G 82

VOL. 5

Belfort... et Paris ... G 93
La Rochelle ... G106
Retour au front ... G114
La défense de Strasbourg (vue de haut) ... G118
Boofzheim ... G128
Obenheim ... G133
Sortie d'Alsace ... G152
(Allemagne)
Limburg/Lahn ... G162
Hammelburg I, II, III ... G177
Dulag 5 ... G223

VOL. 6

Evacuation ... G228
Evasion ... G233
Retour ... G259

Sans titre ... G267

O B E N H E I M

Le 9, c'est au clocher d'Obenheim que je reprends ma mission, en alternance maintenant avec Francis. L'église (protestante là aussi) est à trente mètres de la mairie, dans la rue principale. Son clocher est en façade, côté rue, avec un escalier en pierre, cette fois, - en colimaçon jusqu'en haut. La nef est pourvue de hautes verrières latérales - mais elle a déjà souffert notablement les jours précédents et bien des gravats jonchent les bancs et le sol.

Dans la matinée, nos radios détectent une vive activité de voix éloignées, à la limite de l'audible, sur notre réseau de communications du 2ème Groupe d'artillerie. Le commandant du BM 24, chef de bataillon Coffinier, est prévenu de se tenir prêt à faire une sortie vers l'ouest, -de nouveau jusqu'au canal de l'Ill, qui passe à l'ouest du village, tout à fait comme à Boofzheim. La Division va essayer d'y diriger un escadron de chars légers de notre régiment de reconnaissance, le 1er Régiment de Fusilliers Marins - fameux entre tous-.

Ce régiment au palmarès étincelant est constitué de baroudeurs couverts de décorations, et qui ont toujours tout réussi (1). L'espoir remonte. Dans le lointain, un bruit de combat de chars nous parvient. Il semble, un temps, se rapprocher. Mais dans l'air cotonneux sur fond de neige, c'est difficile à dire. Vers quatorze heures, les choses en sont au même point. Le bruit s'estompe, disparaît. Echec ... pour aujourd'hui. Mais demain, peut-être ?

Les hommes qui avaient réussi à prendre position aux limites du village, prêts à bondir vers le canal, rentrent déçus. Nous, qui avions demandé par radio les tirs d'appui nécessaires, le sommes aussi.

Le 10 s'annonce par un long et violent bombardement du village, tombant en pluie et nous empêchant, un bon moment, d'aller prendre notre poste de combat. Quand j'y vais à mon tour, la situation est calme à nouveau. Nous attendons un parachutage d'armes, de munitions et de vivres, demandé hier : cela devient pressant.

---

(1)L'escadron qui fit cette tentative était sous le commandement du jeune lieutenant de Vaisseau BARBEROT, Compagnon de la Libération, qui nous a raconté sa journée plus tard.

Vers onze heures, des obus éclatent, venant du sud, et à une vingtaine de mètres en l'air. Une pluie de tracts blancs, aux grands caractères noirs, en tombe un peu partout : dans les rues, sur les toits. On m'en apporte. Ils disent, dans un français rugueux :

"SOLDATS de la 1ère I.D.M. !

"Des forces considérables d'infanterie et de chars se trouvent maintenant "derrière vous. Elles ont progressé à l'ouest du canal du Rhône au Rhin en direction "de Strasbourg. Elles vous ont encerclé au sud de cette ville par un verrou entre le "canal et le Rhin.

"Vous êtes coupés de vos arrières avec lesquelles (sic) vous n'avez plus aucune "communication."

"La route vers Strasbourg et les Vosges est barrée"

"Il ne vous reste plus qu'à mourir sous le feu de l'artillerie et des armes de "l'infanterie allemande ou à vous rendre pour conserver votre vie pour votre famille.

"Une dernière chance vous est laissée

"Déposer vos armes, quitter votre casque et votre ceinturon et vous approcher de "nos lignes, en agitant ce tract.

"Seule une captivité, qui n'est pas déshonorante, peut à présent vous sauver !"

****

Un petit détachement ennemi, portant un grand drapeau blanc, se montra un peu plus tard, chargé visiblement d'un message du même objet. Il fut repoussé par des tirs de semonce, et se retira.

On se sentait humilié de ne pouvoir se défendre contre ces papiers ignominieux. Mais bien sûr, si les Boches pouvaient nous envoyer de l'acier, rien ne pouvait les empêcher de nous envoyer du papier en prime.

On parle, dans le vide, d'une éventuelle reprise de l'opération de secours. Lorsque Francis ou moi demandons des tirs, sur des objectifs précis et visibles, on ne nous les accorde pas toujours : nous en restons suffoqués. Nous remarquons que les voix de nos correspondants vont en s'affaiblissant, comme s'ils s'éloignaient.

Est-ce possible ! Nous entendons, dans la direction de Herbsheim, des combats violents, et voyons de la fumée, sombre, s'élever de l'emplacement du village, derrière des écrans de forêts.

Vers midi, des avions passent, d'abord à quelques centaines de mètres, puis à basse altitude. Volant Nord-Sud, ils larguent, en passant, des containers cylindriques de deux à trois mètres de long, certains soutenus par des parachutes, d'autres tombant comme des pierres. Je suis dans le clocher et je les vois atterrir au hasard : sur des toits ; dans les prés entre village et canal, où il n'y a aucun abri sur le parcours et où les Allemands mitraillent tout ce qui bouge. Pourtant, des hommes vont ramper jusqu'à certains de ceux-là. D'autres, trop mal placés, sont perdus, avec leurs contenus précieux : vivres, munitions, médicaments.

Puis, le ciel se referme. On commence à sentir que, d'une manière ou d'une autre, c'est la dernière aide, que nous venons de recevoir.

La canonnade reprend. A deux reprises, quand Francis et moi échangeons nos positions, dans le début de l'après-midi, l'église déjà éventrée, reçoit de nouveaux coups directs : les obus tombent dans le choeur par les verrières crevées, éclatant à moins de vingt mètres quand on est entre l'escalier et le portail.

Puis, à l'heure où la lumière commence à baisser, dans cette courte journée d'hiver, ça commence à tirer de partout, canon, mitrailleuses. Francis (au clocher à ce moment tandis que je l'entends d'en bas) obtient, à force de gueuler dans le micro, des tirs d'arrêt importants de notre artillerie sur la plaine au nord d'Obenheim, où il voit l'infanterie allemande progresser par bonds, puis plus à l'est où la vue est plus difficile à cause des bois.

A ce moment, je suis en train de transporter mon propre poste, sur ordre du P.C., du haut du clocher à la mairie, car les postes de radio du bataillon n'obtiennent plus l'arrière et la seule liaison possible est sur le réseau de l'artillerie. La distance de l'église à la mairie est d'à peine plus de trente mètres, par la grande rue déserte. Pendant que je cours en rasant les murs, mes deux lourdes valises métalliques dans les mains, un tir de mitrailleuse, venu de l'entrée nord du village, derrière moi, prend la rue en enfilade.

A la mairie, j'installe rapidement mon poste dans les combles, pour avoir un meilleur rendement de mon antenne, et je reviens à l'église où j'ai laissé Francis seul ; la lumière baisse et le trajet est un peu moins dangereux. Me voici dans l'escalier du clocher et soudain, cataclysme : une grande explosion au-dessus de moi,

plâtras, nuage opaque de fine poudre blanche, et un grand silence là-haut. Je hurle : "Francis ! Francis !" tout en grimpant. Un grand rire ... Francis surgit à ma rencontre, le casque, la figure et le manteau blancs de plâtre .... Un obus de char a frappé le clocher de plein fouet : au-dessus de lui, heureusement ! Il est indemne. Pas même choqué. Nous déménageons à deux son poste radio, reparcourons la rue en vitesse, sans accroc, et arrivons au fatidique P.C. de la mairie, d'où nous ne sortirons plus guère.

Mon capitaine Luflade m'y demande, pour ma part, d'assurer les messages radio du bataillon, ce qui me renvoie un temps dans les combles, tandis qu'au rez-de-chaussée ce sont des allées et venues fièvreuses d'officiers et de sous-officiers rendant compte ou emportant des ordres vers les points d'appui entourant le village. La progression des Allemands est manifeste : on me demande maintenant de déclencher des tirs sur les limites mêmes du village, à la tombée de la nuit. L'exécution est lente à venir, et misérable : obus après obus, comme si, là-bas, on en manquait ... Certains tombent dans le village ...(1)

A un moment, ne trouvant plus au rez-de-chaussée les officiers qui me donnaient les ordres du bataillon, je descends au sous-sol. J'y découvre une atmosphère sinistre. A la lumière de lampes-torches, dans deux petites pièces se commandant l'une l'autre, un trop grand nombre d'officiers se sont comme réfugiés autour du commandant Coffinier, taciturne et immobile, et de son petit état-major. Ca semble tourner à vide, dans une sorte de paralysie et d'absence. Je vois remettre des messages urgents, demandant des instructions immédiates (tenir ? se replier ?) émanant de jeunes aspirants, dont je reconnais les noms, et qui sont cloués dans la neige et les décombres, non loin d'ici, peut-être pour rien, avec la vie d'autres hommes entre leurs mains. Coffinier hésite. Certains messages ne reçoivent pas de réponse ... Puis deux ou trois officiers discutent vivement. Il est question de brûler les papiers, les fanions d'unité ... Luflade a malencontreusement amené à Obenheim celui, tout neuf encore, confectionné en Italie sur le dessin de Benoist, et qui a été déployé pour notre entrée dans Lyon. Il le brûle dans le petit poële, avec

(1)Bien plus tard je connaîtrai les difficultés de nos batteries : la mienne privée de son capitaine et de son lieutenant ancien, (l'autre, RESCANIERE, blessé sur sa position de tir). A la 4ème batterie ; Michel FAUL, Compagnon de la Libération, ami et contemporain, tué sur sa position ; ces deux batteries ramenées sensiblement en arrière. Quant àla 3ème batterie ... voir plus loin.

d'autres. L'atmopshère est insupportable ; je remonte avec l'ordre - ultime - d'annoncer que les Allemands entrent dans le village et que nous coupons les communications.

Seul dans les combles, avec ce désastreux message à essayer de faire passer : "Ici Courlis, répondez ! ..... Ici Courlis, répondez ! ... Ici Courlis, répondez...", je mesure mon désespoir. Il est 21h 20.

Message fait, je redescends. Me voici nez à nez avec les deux jeunes officiers du peloton de queue de l'évacuation de Boofzheim, le lieutenant Villain et l'aspirant Cailliau. Ils arrivent tout juste d'un point d'appui replié et ont pris toute la mesure du désastre. Casque en tête, boutonnés jusqu'au col, mitraillette chargée en travers de la poitrine, ils m'interpellent :

-"Mantoux ! Allez ! On se tire ! Y a plus rien à foutre ici ! On a juste le "temps ! Venez avec nous ! Allez ! Mais tout de suite ! Tout de suite !"

L'évasion de l'encerclement est évidemment possible, quoique très dangereux ; au-delà du premier cercle de feu, il y aura la traversée du canal, très certainement à la nage, dans de l'eau à zéro degré. Mais surtout, Francis n'est pas là ! Son chauffeur, Guilhem, jeune engagé d'après la Libération, vient d'être blessé et Francis, averti, est sorti il y a quelques instants pour aider à le secourir. Que faire ?

La proposition de Villain, sa stature même, me galvanisent, je n'ai vraiment vu la figure de cet homme à peine plus vieux que moi, que dans cet instant, et je ne l'oublierai jamais : il y avait là à la fois, une détermination, un engagement totaux. Et plus. Une lumière. Et tout cela m'interpellait, moi, qui n'avait plus que du noir devant moi, - pendant que ça tirait tout autour, et que je pouvais choisir. Et Villain voulait <u>réellement</u> que je sois de l'équipée, moi, artilleur, étranger ! quand il n'avait qu'à se tourner à droite ou à gauche pour offrir sa chance à un de ses camarades fantassins. J'étais touché, au plus profond, et nous nous regardions, pendant ces deux secondes, dans les yeux.

Je lui ai dit : "- Je ne peux pas. Je ne peux pas abandonner Rougé. Je ne sais "pas où il est. Je ne peux pas le trouver en temps utile. Merci quand même. Merci beaucoup." Et ils sont partis.

****

Et ils sont arrivés.

Voici le récit que Cailliau a donné de cette évasion au journal "Témoignage Chrétien", en avril 1945.

"... Les Allemands lançaient des fusées éclairantes, des grenades fumigènes, des "obus incendiaires. Les maisons brûlaient, les véhicules brûlaient, les uns "atteints par les obus ennemis, les autres détruits par ordre ... J'étais là "avec un rocket-gun, avec une douzaine d'hommes, attendant le premier char au "débouché.

"Là-dessus, le commandant arrive (1) et dit : la 1ère compagnie n'a plus de "munitions, la 2ème est défoncée, la troisième dispersée. Essayez de partir... "Il y avait neuf chances sur dix d'y rester. Mais au village, c'était dix sur "dix. Je suis parti avec le lieutenant Villain et son ordonnance.

"Nous cherchions en vain un passage vers l'Ill. Tout était coupé. Il a fallu "remonter jusqu'à Osthouse, beaucoup plus au nord, en passant à gué plusieurs "ruisseaux(2). Quand nous sommes arrivés aux lignes, nos vêtements trempés, "glacés, étaient durs comme du carton".

Le sergent-chef Concas, d'un autre groupe (de quatre), rescapé de son côté, déclare au même journaliste :

"Le soir du 10, le commandant a vu qu'il était impossible de tenir davantage, et "a donné l'ordre de brûler les véhicules et le matériel. Les antichars ont été "démolis sur place. D'ailleurs, on n'avait plus rien à mettre dedans.

"Il s'agissait de s'en tirer individuellement. Moi et trois autres types, nous "avons décidé de tenter notre chance. Malgré les ponts cassés, on a trouvé un "passage au sud et on est remonté au nord plus tard, du côté de Kraft. On est "arrivé aux lignes avant le matin par une chance inespérée ..."

(1)Je ne crois pas que Coffinier lui-même ait quitté le PC aussi tard que cela ; son adjoint, peut-être.

(2)Villain m'a ajouté qu'ils avaient passé le canal de l'Ill suspendus à une tige de fer, vestige d'une ancienne passerelle.

Il n'y eut que ces sept rescapés à rejoindre les lignes. Six autres restèrent cachés vingt jours par des villageois héroïques ; jusqu'à la reconquête d'Obenheim - par la 2ème DB.

****

Aussitôt après le départ de Villain et Cailliau, j'entends un gros char s'approcher de la place de la mairie, en tirant à intervalles réguliers et en manoeuvrant sur ses chenilles. Je suis à ce moment en conversation fugitive avec je ne sais qui, près des deux portes battantes du hall, qui se trouvent de part et d'autre d'un très gros pilier d'angle du bâtiment. Soudain, une explosion fulgurante m'enveloppe, m'assourdit, et me souffle littéralement en arrière, comme une plume. Je perds l'équilibre, continue à glisser sur le carrelage, pendant que l'on me passe dessus, en panique. Je me retrouve à l'entrée de l'escalier de la cave, le pouce gauche écrasé et saignant.

Le char a tiré de vingt mètres environ, au canon. Mais contre le pilier d'angle, qui m'a sauvé la vie.

Je me relève et rejoins au sous-sol ce qui sera d'ici quelques minutes une bonne partie des officiers du bataillon .. ; et Luflade, qui n'a pas l'air d'en avoir bougé de la journée. Je suis sonné, mes oreilles résonnent comme des cloches - heureusement, mes tympans ont tenu.

Mais je n'ai pas encore assimilé que tout était fini.

J'entends qu'on discute des moyens de négocier un cessez-le-feu.

Quelqu'un est dans l'escalier, il regarde vers le haut. Il dit : "Ils sont là".

Un grand silence se fait.

Nous sommes là une trentaine, resserrés dans ce petit espace à peine éclairé par un ou deux lumignons, avec des mines de tombeau et de grandes ombres aux murs.

REGARD sur OBENHEIM

Les responsabilités dans ce désastre local sont complexes. Si de Lattre avait disposé de la 1ère DFL en décembre, quand les Allemands étaient si occupés dans les Ardennes, peut-être aurait-il pu dans un dernier effort liquider la poche de Colmar et border le Rhin avant l'arrivée de la neige. Son front raccourci et fortifié par le fleuve aurait permis de renvoyer la 2ème DB au nord sans arriver à la distension du front, et sans avoir à défendre, à Strasbourg, un "saillant" vulnérable.

Mais de Lattre avait par la suite reçu l'ordre de défendre Strasbourg à tout prix. Dans un ouvrage paru, sur la D.F.L., un certain général GRAS a précisé que le 8 janvier, le commandant Coffinier a demandé au général Garbay (1ère DFL) l'autorisation de replier tout son bataillon vers le nord, sur Gerstheim. Cette autorisation lui était déjà accordée lorsque de Lattre, informé, l'a formellement retirée, lui-même, à Garbay, qui dut donner contre-ordre.

Et le général Gras concluait :

"Toute la 1ère DFL considérait OBENHEIM comme un revers qui aurait pu être "évité, si Garbay avait été laissé libre de sa manoeuvre. Son état d'esprit vis à vis "du Commandement et notamment du général de Lattre devait s'en ressentir "durablement."

****

J'avais, sur le moment, attribué au commandant Coffinier (que je devais beaucoup fréquenter dans les semaines suivantes !), des responsabilités qui n'étaient pas les siennes. L'homme que j'ai observé à ce moment était un homme accablé par un destin injuste.

Cette année même (1990), un de ses hommes - depuis longtemps pharmacien à Grenoble - dénommé Djian, qui était dans un rôle d'estafette à son état-major, m'a décrit la conduite de Coffinier et cité de ses propos dans ces terribles journées : ce sont bien jusqu'au bout ceux d'un chef conscient, ferme, et humain. J'ai été réellement heureux de pouvoir corriger, même si tardivement, l'image qui s'était formée sur le moment.

****

Un de mes anciens camarades de régiment, Ph. Blachais - animateur depuis une dizaine d'années de notre amicale régimentaire, m'a écrit en 1984, après avoir pris connaissance des Mémoires d'un autre camarade - dont je n'ai aucun souvenir -, Reibell. Je cite Reibell :

"Vendredi 12 janvier 1945 : la perte du BM 24 se confirme avec celle de Luflade,
"et de Mantoux qui était bien le plus sympathique garçon du monde".
Merci, ami Reibell inconnu ...

****

La perte du BM 24 était celle de 760 officiers, sous-officiers et hommes de troupe. Je n'ai pas pu retrouver le nombre des tués, ou décédés de suites de blessures (il y en eut, hélas, trop, étant donné l'inexistence de moyens de grand secours). Je pense qu'il put y avoir 200 morts.

J'ai cité d'autres chiffres sans commune mesure avec celui-là, mais c'est un chiffre dramatique pour une unité de moins de 800 hommes et en quatre jours seulement.

Et là, je peux dire : "J'étais à Obenheim".
Même s'il n'y a plus de général pour l'entendre.

****

CE QUI SE PASSAIT A COTE

Je ne veux que citer quelques faits se rapportant à mes camarades les plus proches :

A LA 5ème BATTERIE

Souvenirs de l'Adjudant chef LESPECE (retiré à Hyères) en 1985, dans une lettre adressée à moi-même.

"Si mes souvenirs sont bons, quand je suis venu, lors de l'attaque, pour "remplacer le lieutenant RESCANIERE blessé, l'adjudant BRIQUET était parti à l'avance sur une position de repli à WESTHOUSE, avec le chef de la 4ème pièce ; et celui de la 3ème pièce était parti (avec sa pièce) en mission anti-chars.
"Le commandant MORLON m'avait envoyé d'urgence pour rameuter toute la batterie vers notre nouvelle position et c'est là que nous avons tiré jusque sur vous et par votre ordre réitéré d'Obenheim, jusqu'à la fin (1). Nous n'étions pas gais, gais ce dernier jour ...
"Hélas ! Dirai-je que c'était le bon temps ? ce serait atroce, mais enfin cette "camaraderie n'était pas un rêve et elle aurait pu fleurir partout ..."

André LESPECE

Nous avons eu aussi un tué : le soldat Gallais, un nouvel engagé, magnifique et beau jeune de vingt ans. J'avais fait un peu sa connaissance. J'eus une peine réelle en apprenant sa mort, en Mai.

****

(1)Cet ordre était en effet inclus dans mon ultime message depuis la mairie d'Obenheim.

A LA 4ème BATTERIE

En plus de Michel FAUL, déjà cité, un soldat, FAYOLLE, fut tué sur la position. Michel FAUL était un engagé de 1940. Il avait fait en Angleterre le premier peloton d'artillerie et avait combattu à Bir Hakeim. Il était devenu un ami intime de Francis Rougé. C'était un garçon de notre âge, catholique très croyant, d'une haute valeur morale. Son frère aîné, Gérard, passant les Pyrénées en 42-43 comme moi, avait fini par rejoindre le même 2ème Groupe d'artillerie. Cette perte de son cadet, retrouvé depuis un an et quelque, et que sa fonction au Groupe lui donnait de voir constamment, fut certainement pour lui une épreuve extrême.

LA 3ème BATTERIE à HERBSHEIM

En 1975, l'officier en second de cette batterie, Laurent Ravix, a fait parvenir à notre ami commun Gérard Faul le récit dont j'extrais ce qui va suivre. G. Faul me l'a en effet communiqué, à son tour, en 1979. A mon tour, je l'ai communiqué en 1983 à mon ami Louboutin.

Laurent Ravix, d'une famille originaire du Vercors, était en 1940 un de ces garçons de 19-20 ans qui, lycéens, passèrent en Angleterre et furent versés dans le premier peloton des cadets d'artillerie. Il fut pourtant versé dès Septembre 40 dans la première Section d'Artillerie constituée dans les FFL, embryon du futur 1er RA, qui embarqua pour l'expédition manquée de Dakar avec le général de Gaulle, et débarqua en fait au Cameroun. Il était alors simple canonnier.

A Bir Hakeim, servant à la 3ème batterie (déjà !) il était aspirant. Il y gagna la Croix de la Libération.

Depuis lors, il a participé à toutes les batailles du régiment ; il en était, naturellement, un des jeunes les plus prestigieux. J'ai raconté comment c'est tard dans la campagne d'Italie, lors des obsèques du colonel Laurent Champrosay, que j'ai pu voir un camarade en chair en os derrière une image qui était, alors, un peu trop grande pour moi.

Lors de la bataille d'Alsace, Ravix, devenu sous-lieutenant, dirigeait sa batterie à Herbsheim, assisté par Serge Cany (aspirant), tandis que son capitaine, Rivié, était en liaison dans le village avancé de Rossfeld auprès du bataillon BM 21, avec à ses côtés Louboutin, observateur (surtout dans le clocher !). C'était le parallèle de la situation à ma batterie, où un lieutenant (Rascanière) commandait la batterie proprement dite (à Sand), pendant que notre capitaine (Luflade) était auprès du PC du BM 24, dans le village (relativement) avancé d'Obenheim, cependant que, en parallèle avec Louboutin, j'occupais le clocher le plus avancé de ce secteur, à Boofzheim.

Ravix avait alors 22/23 ans et son adjoint, Cany, 20 ans.

Je laisse la parole à Ravix :

"La nuit du 6 au 7 Janvier est très agitée. Nos postes de guetteurs sont "obligés de se replier; à partir de 7 heures, le 7, la batterie tire sur des "convois, et effectue des tirs d'arrêt pour permettre à nos éléments (avancés) "de regagner des points d'appui fermés.

"A 7 h. du matin des infiltrations se sont produites du côté ouest du canal "du Rhône au Rhin ; bientôt on aperçoit des blindés au nord-est de notre "position ; nous sommes donc déjà coupés du point d'appui de gauche tenu par le "BM 24.(1)

"Les chars sont au nombre de 13, du genre Tigre, chasseurs de Panthers ou "Panthers(2), c'est-à-dire tous armés de canons de 88 ou de 76,2 mm. Ils foncent "sur la batterie.

"L'aspirant Cany règle sur eux lorsqu'ils sont à environ 1000 mètres ; il "s'est juché sur une grange pour mieux observer ; le tir de la première pièce "ralentit leur avance, mais ils attaquent tout de même, se disposant en éventail "et balayant notre position de leurs mitrailleuses et de leurs obus.

"Nos canons, bien enterrés, ne sont pas pour eux des cibles faciles, mais les "hommes qui pourvoient aux munitions, et les deux chefs de section (3), sans "cesse entre leurs pièces et le PC du lieutenant de tir (4), et les chefs de "pièce, sont tous très exposés.

---

(1)(Obenheim-Boofzheim)
(2)Les plus gros et récents des Allemands
(3)Adjudants relayant les ordres à deux canons, chacun
(4)Ravix lui-même

"Au bout d'une demi-heure, deux de nos pièces sont mises hors de combat ; nos "munitions sautent en deux endroits ; nous perdons 5 tués, dont les deux chefs "de section, les adjudants Huyghens et Jacquet, et 15 blessés, qu'heureusement "nous pouvons évacuer immédiatement.

"L'aspirant Cany est parti à la 1ère pièce où il pointe lui-même sur le char "le plus dangereux ; c'est un vrai duel, entre la pièce et l'engin ; à 150 "mètres, celui-ci reçoit, percutant, un obus de 105 sur son masque (1), mais le "blindage est tel qu'il continue d'avancer et de tirer ; il ne fait pas cinq "mètres qu'un nouvel obus l'atteint. Cette fois il est bien touché, il flambe, "et ses occupants doivent être tués.

"Un nouvel obus de la 1ère pièce atteint alors un transport de troupes semi-"chenillé, qui a le même sort.

"Les autres chars croient le combat inégal et se replient pour se défiler à 6 "ou 700 mètres (2).

"Sur la position règne un bruit d'enfer ; munitions qui sautent, obus "ennemis, sifflement des balles, cris des gradés, tac-tac des mitrailleuses et "coups de fusils. Seuls les bazookas ont un petit sifflement timide qui "contraste avec le concert.

"Les chars se sont éloignés, mais continuent à nous arroser de plus belle. "Ils vont appuyer de leur feu une attaque d'infanterie, véritable vague, qui ne "s'arrêtera qu'à 60 mètres des pièces, dans les joncs qui bordent la rivière(3) "Deux pièces vont tirer, le personnel valide des deux autres tire au fusil, au "Rocket-Gun (4), et le reste du personnel, -cuisine, dépannage, bureau, etc - "sert brillamment trois mitrailleuses, qui tirent sans arrêt, faisant de "véritables trous dans l'attaque ennemie.

"Un tank-destroyer (5) est venu nous appuyer ; il s'est installé sous une "grange et sort de temps en temps pour envoyer quelques obus, il en résulte un "gros effet moral sur l'ennemi, qui, croyant déjà la position hérissée de

---

(1)blindage de la tourelle
(2)se mettre à couvert
(3)Ils étaient, nous l'avons vu, habillés en blanc, sur fond de neige
(4)Bazooka
(5)char américain chasseurs de chars, d'un régiment dit 5ème cuirassiers, prêté à la Division.

"canons anti-chars, pense, je présume, qu'elle est de plus, farcie de blindés. "D'ailleurs, nous avons continué à lui donner cette impression tout le reste du "temps en déplaçant nos deux tank-destroyers sur chaque point délicat.

"Ils épargnent leurs munitions, mais nous donnent un sérieux coup de main. "L'attaque est stoppée, et les fantassins ennemis, en mauvaise posture, "abandonnent cadavres et blessés à 60 m. de nos positions. Le reste de la "journée est relativement calme ; l'artillerie continue à nous pilonner, et la "maison (qui me sert de) P.C. a déjà reçu une vingtaine d'obus, heureusement "elle est extrêmement robuste, et les maîtres-murs constituent un véritable "blockhaus pour nous abriter (elle ne s'écroulera que le 11 ; nous l'avions "quittée).

"Nous pansons nos blessures ; une seule pièce reste utilisable, deux sont "détruites et une autre, endommagée, est évacuée le soir par le Dépannage du "Groupe, qui est venue la chercher et nous apporter des munitions d'infanterie "et une mitrailleuse lourde.

"Les communications avec l'arrière comme avec le capitaine Rivié (qui se "trouve au point d'appui de Rossfeld) s'améliorent grâce à la tenacité du sous- "lieutenant (Gérard) Faul, officier de transmissions du Groupe, qui passe son "temps entre son PC (1) et les premières lignes ; il sera le dernier à nous "apporter des nouvelles de l'arrière et à forcer le blocus pour nous ravitailler "en piles, postes radio, et bonnes nouvelles.

"Sur tous les autres secteurs du point d'appui la journée se passe dans "l'expectative, et l'ennemi nous a déjà bien encerclés, on commence à perdre "contact avec Rossfeld etObenheim, où le BM 24 sera entièrement capturé.

"La nuit vient, et avec elle la neige, un froid intense, par lequel nos hommes "doivent veiller, dehors, aux armes automatiques. Dans le PC on passe notre "temps à démonter et remonter des chargeurs de fusils-mitrailleurs gelés, on "remonte une mitrailleuse en état de marche avec 2 ou 3 hors d'usage, on compte

(1)PC du commandant Jonas, à Benfeld

"et on répartit les grenades ... et avec autant de précision les précieuses "rations "K" ou "D" qui malheureusement ne devaient faire qu'un jour et qu'il "faudra prévoir pour 5 ou 6 jours (1) ; on met les cigarettes en commun ; un "commando à 10 mètres des Boches nous permet de récupérer une caisse contenant "une vingtaine de paquets de cigarettes américaines, c'est une aubaine.

"On va s'assoupir tout habillés car il faut être prêts à sauter à chaque "instant; nous dormons debout, tant nous sommes éreintés.

"Il fait nuit depuis 3 ou 4 heures. Alerte, ça bouge de l'autre côté du pont ; "les Allemands ont réussi à passer, non sans pertes car la mitrailleuse du "B.I.M.(2), qui est à l'entrée du village, a crépité sans arrêt ; des fantassins "se replient sur le PC, ce sont des groupes de voltigeurs où il reste de 3 à 5 "hommes sur 10 ; les jeunes sont désorientés ; ils ne se sont jamais battus de "nuit, et le feu ennemi est très dense, et les cris et les chants des attaquants "les démoralisent un peu ; mais les vieux (ceux qui ont eu leur baptême du feu "depuis longtemps) les rassurent, leur expliquent que c'est toujours comme ça, "et que les Boches ont plus grande gueule que grands bras. Ceux-ci avancent "malgré leurs pertes, bien décidés à percer. Les voilà dans la maison "immédiatement voisine, on reçoit des grenades, des coups de révolver, le combat "est à la phase du corps à corps.

"Les premières grenades arrivent dans le P.C., qui devient intenable ; on "l'évacue en ordre pour occuper la maison immédiatement voisine, et ainsi de "suite ; nous combattons de maison en maison jusqu'à une solide bicoque, pas "encore trop entourée, et qui est stratégiquement mieux placée que les autres. "L'ordre est donné de tenir coûte que coûte.

"Le capitaine Roudot, commandant du point d'appui, apprenant l'abandon de la "position, pousse de grands cris : Il faut, dit-il, la reprendre à tout prix. Un "char des Fusiliers Marins va venir nous appuyer. Il lui faut du temps pour se "préparer. Les minutes nous paraissent des heures : enfin le voilà, pétaradant, "qui s'avance le long de la rue principale.

---

(1) Rations K = rations de combat sous volume minimum, et emballage paraffine ;
Rations D = conserves ordinaires, biscuits etc ..

(2)Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique, un des tout premiers formés en 1940 en Angleterre, il complétait avec le BM 21 et le BM 24 une des Brigades de la 1ère DFL : la 4ème Brigade.

"On va le suivre ; il nous ouvre un chemin sûr avec le feu de ses "mitrailleuses et un projecteur. On réoccupe maison après maison, grenades à la "bouche, révolvers et mitraillettes au poing, jusqu'au pont. Les Allemands ont "cédé, la position est reprise, la ligne téléphonique jusqu'au PC du point "d'appui est rétablie : "Allo : la position est récupérée. Nous renvoyons le "char."

"Il est deux heures du matin. La nuit sera tranquille ; toutefois juqu'au "matin on entend les cris des blessés allemands, et les manoeuvres de leurs "blindés, et leur installation dans les bois, en face, et les caisses de "munitions qu'ils déchargent. Ils s'installent mais ne vont plus se frotter à "notre face où ils ont été si durement reçus.

"Pendant trois jours, ils vont attaquer le point d'appui (d'Herbsheim), "causant de lourdes pertes, mais la position reste absolument intacte dans notre "secteur; on échange des coups de fusil, et en liaison avec le Poste Central de "Tir du 2ème Groupe (Jonas) on leur déclenche des tirs extrêmement meurtriers "(- selon les renseignements d'un prisonnier -).

"Ce n'est que la nuit du 10 au 11, à 3 heures du matin, que l'on évacuera en "ordre la position, les parachutistes du 1er Bataillon de Choc (1) nous ayant "ouvert la route de Benfeld à Herbsheim et à Rossfeld (2), sur une centaine de "mètres de largeur et 4 kilomètres de longueur.

"Cette nuit fut une "sortie de Bir Hakeim" en réduction faite d'ailleurs par "des vétérans de cette sortie mémorable, sous des tirs d'artillerie et de "mitrailleuses, au milieu d'incendies qui nous éclairaient sur la neige comme en "plein jour.

(1)Unité étrangère à la Division
(2)où se trouvaient, dans un autre point d'appui encerclé, le commandement du BM 21 avec Louboutin et son capitaine Rivié.

"On a passé les ponts de Benfeld sur les trois bras de l'Ill. Ils ont sauté "peu après notre passage, et les Allemands, à bout de souffle, décimés et "découragés, s'arrêtèrent là, pour reculer, deux semaines plus tard, (nous "livrant) la victoire de Colmar."

****

Ravix ajoutait des détails dans sa lettre à Gérard Faul ; je citerai celui-ci :

"Peut-être t'ai je raconté déjà que j'ai tué un capitaine d'artillerie "allemand, à bout portant, avec mon vieux Liiger, que j'avais récupéré en Libye. "Lui a tiré aussi, avec un Colt américain de 11,45. Nous avions l'un et l'autre "le pistolet appuyé sur nos ventres réciproques, mon coup est parti, le sien, "non.

"Pourtant, en examinant son colt par la suite avec Cany, nous avons constaté "que la cartouche avait été percutée ; nous l'avons réintroduite dans le canon, "et cette fois, le coup est parti. Cela s'est passé quand nous avons récupéré "mon P.C., et quand j'ai tiré je croyais avoir affaire à un simple voltigeur "(c'était la nuit). Nous nous sommes rencontrés dans une étable, je venais "d'escalader une énorme vache morte qui obstruait mon passage. L'Allemand est "tombé. J'ai poursuivi ma progression dans les vergers avec Cany, derrière les "chars, une fois de nouveau à l'abri dans la ferme que nous avions abandonnée.

"Quelques heures plus tard nous avons pensé que le gars n'était peut-être que "blessé et que, par ce grand froid, il était humain d'aller le chercher. C'est "alors que nous avons constaté son grade, et sa mort. La balle qui m'était "destinée a fini dans le corps de cette pauvre vache, qui n'en était plus à cela "près."

"Nous avons eu cinq tués, les deux adjudants et trois canonniers ; tous les "chefs de pièce ont été blessés, les pointeurs également."

****

J'attache à ce récit, qui honore tant d'hommes dont deux de mes amis, deux photos prises, fin 1945, sur les lieux. L'une montre le PC de Ravix et de Cany, une maison située tout près du fameux pont, dans l'arrondi du petit cours d'eau, le Zembs, derrière lequel leurs quatre canons étaient placés. L'autre montre le clocher de Rossfeld, dans lequel Louboutin observa sa part du champ de bataille et qui subit le sort auquel j'échappai à Boofzheim, et Rougé - de peu -, à Obenheim.

****

EN CONCLUSION sur OBENHEIM

UN TEMOIGNAGE .... "CHRETIEN"

Dans l'article déjà cité de "Témoignage Chrétien" (13 avril 1945), le journaliste conclut :

Les combattants d'Alsace ..., il serait peut-être bon que le public parisien ne les ignore pas complètement.

Quand j'ai demandé à Concas (1), en le quittant, s'il n'avait plus rien à dire, il a répondu timidement :

"Je voudrais bien que vous parliez un peu de nous aux civils. Parce-que", a t-il continué, en s'animant, "quand à Paris, je disais : aux gens : <<je suis de la 1ère D.F.L.>>, ils répondaient : <<Ah, c'est l'armée Leclerc, ça>>, ou bien : <<Ce sont des FFI, ou l'armée d'Afrique ,>>

---

(1) le Sergent-chef évadé d'Obenheim

Cne Roudaut à Btn Médical
pour QG.65

— Sommes entourés par l'ENI. sur trois faces
— (Sud - Est - Ouest) —
— Tous les canons d'artillerie sont détruits
— Les sections d'infanterie sont des effectifs faibles, sont épuisées (Neu Kirch!), et ont un encadrement qui n'est pas à la hauteur de la tâche —
— L'ennemi a pris pied au Sud du Village, sur la rive Nord de la rivière Cembs (près du pont) —
— Situation très critique si rien n'est fait pour nous dégager
— Je donne l'ordre de résister jusqu'au bout

Nota: N'avons plus aucune liaison, et ne pouvons demander les tirs d'arrêts nécessaires

le 7-1-45
Le Cne Roudaut Cdt le P.A. d'Herbsheim
Roudaut

Soldats
de la 1ère I. D. M. I

Des forces considérables d'infanterie et de chars se trouvent maintenant derrière vous. Elles ont progressé à l'ouest du Canal du Rhône au Rhin en direction de Strasbourg. Elles vous ont encerclé au sud de cette ville par un verrou entre le canal et le Rhin.

Vous êtes coupés de vos arrières avec lesquelles vous n'avez plus aucune communication.

La route vers Strasbourg et les Vosges est barrée.

Il ne vous reste plus qu'à mourir sous le feu de l'artillerie et des armes de l'infanterie allemandes ou à vous rendre pour conserver votre vie pour votre famille.

Une dernière chance vous est laissé

Déposer vos armes, quitter votre casq[illegible] votre ceinturon et vous approcher de [illegible] lignes, en agitant ce tract.

Seul une captivité, qui n'est pas déshonor[illegible] peut à présent vous sauver!

(*Ci-dessus*). Le point d'appui d'Herbsheim est investi: le B.I.M.P. en a vu d'autres. (*A gauche*). Réduction du tract lancé par centaines sur Obenheim assiégé, le 10 Janvier 45

Source:
Bulletin de liaison des anciens de la 1e DFL - 1972

ALSACE - JANVIER 1945

Le P.C. du Point d'Appui d'Herbsheim, tenu par les forces d'un contingent du B.M. 21 (Capitaine Rondaut) soutenu par la 3ème Batterie (Lt Ravix), et qui fut pris et repris pendant les combats.

Le clocher de Rossfeld, qui fut l'observatoire de l'Aspirant Louboutin pendant la défense et l'encerclement de la localité.

(Photos prises fin Décembre 1945
par Serge Cany)

Laurent RAVIX
Vers 1946
(Cf. G-7, G-20 et G- 143)

(coll. L. Ravix)

Serge Carry chez sa mère
à Marseille, en 1945
(photo J.M.)

ALSACE - JANVIER 1945

Guy Louboutin qui tint l'observatoire dans le clocher de l'église de Rossfeld - point d'appui encerclé du 7 au 9 Janvier 45 - auprès du bataillon B.M.21, avant d'être délivré par la percée de chars de notre 1er Régiment de Fusiliers Marins.

(Photo Louboutin, vers 1946)

"Je disais : <<Mais non ! voyons, puisqu'on vous dit que c'est la vieille Division de la France Libre. Vous voyez bien ?>>

- <<Non. Qu'est ce que c'est que ça ?>>

"J'ai répondu : "Faudrait demander au général de Gaulle, avec qui on était en 40; une poignée d'hommes, les premiers."

Et le sergent Concas rougit lentement d'indignation contenue.

****

Le bataillon BM 24 n'était pourtant pas le plus représentatif des premiers jours de la France Libre. Formé de troupes tenant la garnison de Djibouti, dont les chefs étaient restés mordicus fidèles à Vichy, malgré même la victoire anglaise en Ethiopie (1941) il n'avait été "rallié" qu'en fin 1942. Mais son intégration à la 1ère DFL traduisait un sentiment réel, qui n'alla qu'en s'approfondissant jusqu'à une identification avec ceux du premier jour. Ça, c'était l'esprit de la D.F.L.

SORTIE D'ALSACE

Nous sommes priés, par des ordres bref en allemand, de remonter. Un par un nous passons devant plusieurs soldats, mitraillette à la main, en combinaisons blanches d'assaut, tendus. Sortis du hall, du haut du perron de la mairie, je vois un bloc de pierre ou de béton de 100 ou 200 kg, tombé du pilier d'angle de l'entrée : c'est là que le char a tiré, il y a à peine plus de quelques minutes.

A deux pas, un de nos soldats, cadavre rigide face contre terre, gît derrière la crosse de son fusil-mitrailleur encore en batterie sur la neige. Il n'y était pas il y a un quart d'heure.

Il y a des incendies dans le village, le plafond bas des nuages renvoie une lumière colorée sur la scène. Nous sommes rassemblés le long du mur même de la mairie. Des Allemands s'activent ici et là, tous en blanc.

A ce moment passe un groupe de quatre des nôtres, dont Rougé - gardés, - et qui en portent difficilement, en courant, un cinquième dans une couverture de lit. C'est le chauffeur de Rougé, Guilhem, un jeune de 19 ans, engagé depuis peu, horriblement mutilé, une main arrachée ; il hurle démentiellement. Rougé a obtenu de le faire transporter jusqu'à une ambulance. Puis il nous rejoint, consterné. Il adorait Guilhem, qui le lui rendait, quelque court qu'ait été leur contact. Il pense qu'il n'y a pas d'espoir. Guilhem meurt dans la nuit.

Les artilleurs capturés à Obenheim étaient, je pense, neuf ; Rougé et Guilhem de la 4ème batterie, et sept de la mienne : Luflade, le capitaine, l'aspirant malgache Passot, le maréchal-des-logis chef Gugenheim, et moi, du côté des gradés ; et trois soldats, Laussat, un ancien, mon chauffeur Grollier, enfin Deville, deux autres jeunes de 19 ans, engagés depuis peu :

Je cite le récit de Deville :

"(Après le bombardement du clocher où Rougé a été à deux doigts d'être atteint).
"Un Dodge "6x6", chargé de munitions de canon antichars, flambe devant le PC et
"le lieutenant Rougé nous embauche pour le déchargement, qui est effectué en un
"temps record. Au moment où nous terminons, un obus éclate à vingt mètres et
"blesse mortellement Guilhem."

On nous met en colonne, tous grades réunis. Nous remontons ainsi la grande rue vers l'église, nos gardes discutent avec leurs supérieurs, la colonne est arrêtée ; d'autres groupes de prisonniers passent dans des directions diverses.

(Deville) : "La traversée du village est hallucinante : les maisons brûlent partout, les reflets des flammes qui dansent sur la neige ... Il y a encore des tirs sporadiques d'armes légères ponctués par les tirs au canon des chars allemands qui réduisent les derniers nids de résistance ..."

On nous amène vers une ferme, sur la droite (de la grande rue, direction Gerstheim), puis au bout d'une minute on nous fait traverser la rue pour nous entasser dans une étable désaffectée, où l'obscurité est absolue, sauf les rais de lumières filtrant entre les planches des portes refermées. Nous sommes assis, ou couchés, dans de la paille.

Certains se demandent à haute voix si on va ou non nous traiter suivant les Conventions de Genève. Le bruit a couru, de temps en temps, en ce qui concerne les FFL, que les Allemands les assimileraient aux francs-tireurs de toute sorte, avec lesquels ils ont eu tant à faire dans notre pays depuis quatre ans. Or les hommes qui nous gardent sont des tout jeunes, - souvent plus jeunes que mes 23 ans, - et paraissent, pour l'heure, assez excités. Leur hiérarchie les tient-elle en main ?

Au bout d'une vingtaine de minutes, qui paraissent longues, la porte s'ouvre à nouveau, et nous n'en menons pas très large. Il y a devant nous beaucoup d'hommes avec leurs armes à la main. Les pensées les plus sombres nous traversent. Un ange passe.

Mais au bout d'un instant, cette apparence de mort imminente s'estompe. On nous fait sortir ; quelqu'un ordonne un tri, et on met les officiers à part. Ce n'est pas encore une garantie de tout repos. Mais il n'est pas question de garantie, ni de repos.

Nous ne sommes plus qu'un groupe assez petit (1). Francis et moi nous adressons ensemble à un sous-off allemand, et arrivons à nous faire accorder d'être escortés par un soldat jusqu'à la maison dans le sous-sol de laquelle nous pourrions récupérer chacun des vêtements chauds, à prendre dans nos cantines.

---

(1)Je ne peux m'étendre sur le sort des sous-officiers et hommes de troupes, qui fut plus dur que le nôtre, à la fois par les conditions de vie (nourriture) et l'obligation de travailler, parfois dans des conditions très dures, - l'hiver restant de la partie.

Le soldat est tout jeune, 17 ans au plus. Tout en blanc bien sûr, fier et ravi de la situation ; il ne lâche pas sa mitraillette, sanglée à l'épaule, mais il accepte d'échanger quelques mots badins. Marcher au grand air nous aide à retrouver notre assiette, et en arrivant dans la maison de nos braves logeurs alsaciens (que nous retrouvons bien compréhensiblement terrifiés), notre garde descend l'étroit escalier devant nous.

J'ai avec Francis un bref conciliabule, entre nos dents. Si une circonstance favorable se présente, nous l'étranglons à deux et nous nous évaderons, en prenant le temps nécessaire pour que la "soirée" des Allemands se calme et que les feux s'éteignent.

Nous ouvrons nos cantines lentement, tirant une chose après une autre (j'ai pris non seulement une couverture, mais mes bottes fourrées, ma précieuse boussole anglaise à bain d'huile, un gilet en peau de mouton retournée, des sous-vêtements en plus, et naturellement des affaires de toilette, mon précieux portefeuille de photos, sauvé du débarquement, et un carnet d'adresses).

Le soldat s'est assis sur quelque chose (marche d'escalier ?) les jambes ballantes ; il parle, il parle. Francis et moi sommes de part et d'autre de lui. Nous sommes seuls, tous les trois, dans ce petit réduit souterrain aux murs épais, éclairé par des lampes de poche. Les maîtres de maison sont en haut. Nous nous regardons, les yeux dans les yeux ...

C'est impossible. C'est un gosse Allemand : mais un gosse. Nous prenons nos affaires, et lui disons que nous sommes prêts. Ensemble, nous remontons, et ressortons dans la rue.

Il reçoit l'ordre de nous mener à une petite maisonnette, reliée à la grande-rue par une allée un peu longue qui la met plutôt à l'écart, dans un coin sombre, avec un jardinet autour. On nous y ouvre une pièce qui est une salle commune sommaire, où restent des reliefs de repas encore tiédasses dans des écuelles en alu, puis une autre où sont réunis deux ou trois de nos camarades. Un sous-officier jovial nous permet de retourner manger dans la pièce voisine, probablement le repas avait été préparé et abandonné par des fantassins de chez nous.

Nous prenons quelques bouchées, et réintégrons le "dortoir", où on nous a invités à nous tenir jusqu'à nouvel ordre ; nous nous étendons sur le plancher avec nos couvertures récupérées, et commençons, Francis et moi, à ébaucher un nouveau projet. Aucune des issues de la maison n'est gardée. Des soldats de nos unités sont

constamment en mouvement dans les rues, en corvée de nettoyage ; et, sans calot sur la tête, nous pourrons peut-être circuler et réussir à gagner des coins sombres, et après... La décision est prise. Nous sortons lentement de la pièce, puis de la maison.

Sur le côté gauche de la grande-rue (toujours direction Gerstheim, bien sûr !), il y a des engins allemands arrêtés, certains entourés de quelques soldats en conversation. Le plan paraît bon : il y a de l'animation, mais chacun a l'air de ne s'occuper que de ce qu'il a à faire. Nous prenons un petit pas de flâneurs, en direction du nord. Personne ne fait attention. Ca se présente très bien. L'engin le plus éloigné, à la limite même du village, est un char Tigre, dit "MARK VI". Un monstre. Nous n'en avions jamais vu que dans les carnets de silhouettes d'engins ennemis. Il y a deux ou trois types debout, le long, et un ou deux assis, dessus, qui bavardent tranquillement. Ils ne nous regardent même pas.

Ça marche. Nous voilà passés. Maintenant, chaque mètre gagné nous enfonce dans le noir, vers nos lignes, car il n'y a plus, à gauche comme à droite, que les champs, perdus dans le noir. Mais il ne faut pas gâcher l'affaire en accélérant le mouvement, car nous sommes encore bien trop en vue.

Nous faisons vingt mètres, puis cinquante. Il en faudrait encore cinquante avant de s'aplatir en une fraction de seconde dans un des fossés.

Et un des gars du char Tigre dit aux autres : "Et qu'est ce que c'est que ces deux là?", et c'est suivi d'un : "Hep ! là bas! Komm hier!". C'est fichu. Rien à faire: il faut se retourner, revenir (aussi calmement que possible), expliquer qu'on prenait l'air, se faire dire (encore assez gentiment) que c'est interdit, se voir renvoyés (et suivis) jusqu'à notre dernier gîte. On nous y laisse à l'entrée de l'allée. Nous y rentrons sur la pointe des pieds, faisons tourner les poignées de serrures sans bruit, retrouvons les copains, navrés pour nous, bien que sans doute sans grande illusion dès notre départ.

Mais voilà que ça se met à gueuler dans l'entrée. Un genre d'adjudant est en train de secouer un soldat en faction, en criant qu'il y a eu par ici une tentative d'évasion. Nous nous jetons tous à terre sous nos couvertures dans des positions de dormeurs de bon aloi. La porte s'ouvre brutalement, l'adjudant crie : "Wer sind die zwei Offiziere ?" Silence. On s'étire vaguement, on bredouille en français avec deux mots d'allemand, pour décourager l'attaquant. Le type commence par insister, ... et laisse tomber, faute d'interlocuteur. Heureusement !

Mais nous sommes bien gardés, maintenant.

Au bout de peu de temps, nous sommes tirés de notre sommeil. On nous met en marche, en colonne par trois, vers le sud. Nous repassons devant la mairie, dont le toit, à demi consumé, laisse voir la charpente, incandescente. C'est lui qui éclaire la place. Il est minuit. Nous prenons, vers l'est, la rue qui sort vers le Rhin, et à ce moment un de nos obus passe, juste à notre verticale, pour aller s'écraser dans le mur d'une maison, à trente mètres devant nous. Ce sont nos bonnes batteries à nous qui continuent, comme elles peuvent, le tir sur le village que j'avais ordonné (d'ordre du commandant Coffinier) dans mon dernier message. A rythme réduit, heureusement.

Et c'est maintenant une longue, longue, et bien triste marche de nuit, sur la neige qui étouffe les pas, entourés de sentinelles qui ont prévenu qu'elles tireraient à vue sur quiconque s'écarterait de la colonne, Seize kilomètres, je crois...

Nous arrivons à l'aube, avec toutes les sensations d'une nuit blanche - et bien d'autres. C'est un village inanimé : Saasenheim. On nous fait entrer dans un genre de bâtiment d'école, sur la gauche, avec une cour, une fontaine. Dans le bâtiment il y a toute une compagnie de soldats ukrainiens (en uniforme allemand), utilisés à des travaux d'appoint. Ils sont assez féroces d'aspect au premier abord, et nous ignorent ostensiblement.

Nous trouvons dans la cour, Francis et moi, des espèces de barres d'appui où nous asseoir (l'air est étouffant à l'intérieur). On se lave un peu à la fontaine. Assis, nous ébauchons quand même des bribes de conversation avec un tout jeune Ukrainien, 18 ans au plus, venu mâcher son Frühstück à côté de nous ; jovial, content de son sort, apparemment. Pour lui, les Allemands sont ce qu'ils sont, mais en s'entendant avec eux on arrive à s'en tirer : nous nous gardons de le contredire.

- "Scheisse, der Krieg !", nous confie notre Ukrainien, - là, on est d'accord.(1)

On nous sert à l'intérieur un "jus" brûlant : la première nourriture depuis hier soir. Il n'y a pas de poële, mais d'être à couvert aide malgré tout à se réchauffer.

(1)"De la merde, la guerre". L'expression nous parut forte et bien pensée - parce que c'était la première fois.

Dans la matinée, on nous fait monter dans des camions, assis face à face sur deux bancs ou par terre entre les autres, avec deux sentinelles en bout de banc, près du hayon. Ca roule vite, ça secoue et ça réveille à la fois. On s'enfonce loin dans les arrières allemands mais on ne voit pas grand chose dans cette position. Arrivée dans une ville ; c'est Neubrisach ; on met pied à terre dans la grande cour d'une espèce de collège, entièrement vide. On nous fait monter au troisième (et dernier) étage, une grande salle carrelée, avec d'immenses baies vitrées, sans un meuble, où nous restons enfermés, à plusieurs dizaines, jusqu'au soir.

Nous voyons par-dessus les toits de la ville, et regardons intensément vers l'ouest, où sous un ciel maintenant dégagé, et dans une lumière légèrement dorée d'après-midi d'hiver, on voit toute la longue ligne des hauteurs des Vosges. C'est poignant. Nous les savons libérées et tenues par les nôtres, qui sont déjà devant, dans la plaine, car les journaux ont largement montré le contour de cette fameuse poche de Colmar. Mais pour le moment, c'est de peu de secours.

L'après-midi passe. On nous reprend, à la nuit, encore en camion, pour nous déposer, dans l'obscurité, sur un chemin de halage, au bord du Rhin. Une autre silhouette apparaît confusément : un pont. C'est peut-être le seul qui reste aux Allemands? Il est bien gardé, par des batteries de DCA dès avant l'entrée, puis dessus, puis de l'autre côté. C'est fait, nous l'avons passé, à pied. Une sensation pénible de plus : celle de se sentir en Allemagne(1). On s'enfonce encore un peu plus... mais il faut bien supporter ....

Tout de suite, c'est Altbrisach. Quelques rues, enfilées dans un black-out rigoureux, et nous arrivons à un grand mur, un grand portail hermétiquement clos : la prison. On nous y introduit en groupe, et nous voici dans une sorte de salle, point trop grande, sans fenêtre, genre cachot pour collectivité, bien refermée à clé, où nous toucherons un repas, et où un feldwebel grisonnant et patelin nous parlera en très bon français comme pour nous gronder de nous être mêlés d'une guerre qui ne nous regarde pas au lieu d'être restés à l'écart (cette guerre qui de toute façon ne peut être gagnée que par l'Allemagne ...)

(1)Evidemment, pour les Boches, nous y étions depuis le début ! Mais ceci est une autre affaire, pas la nôtre.

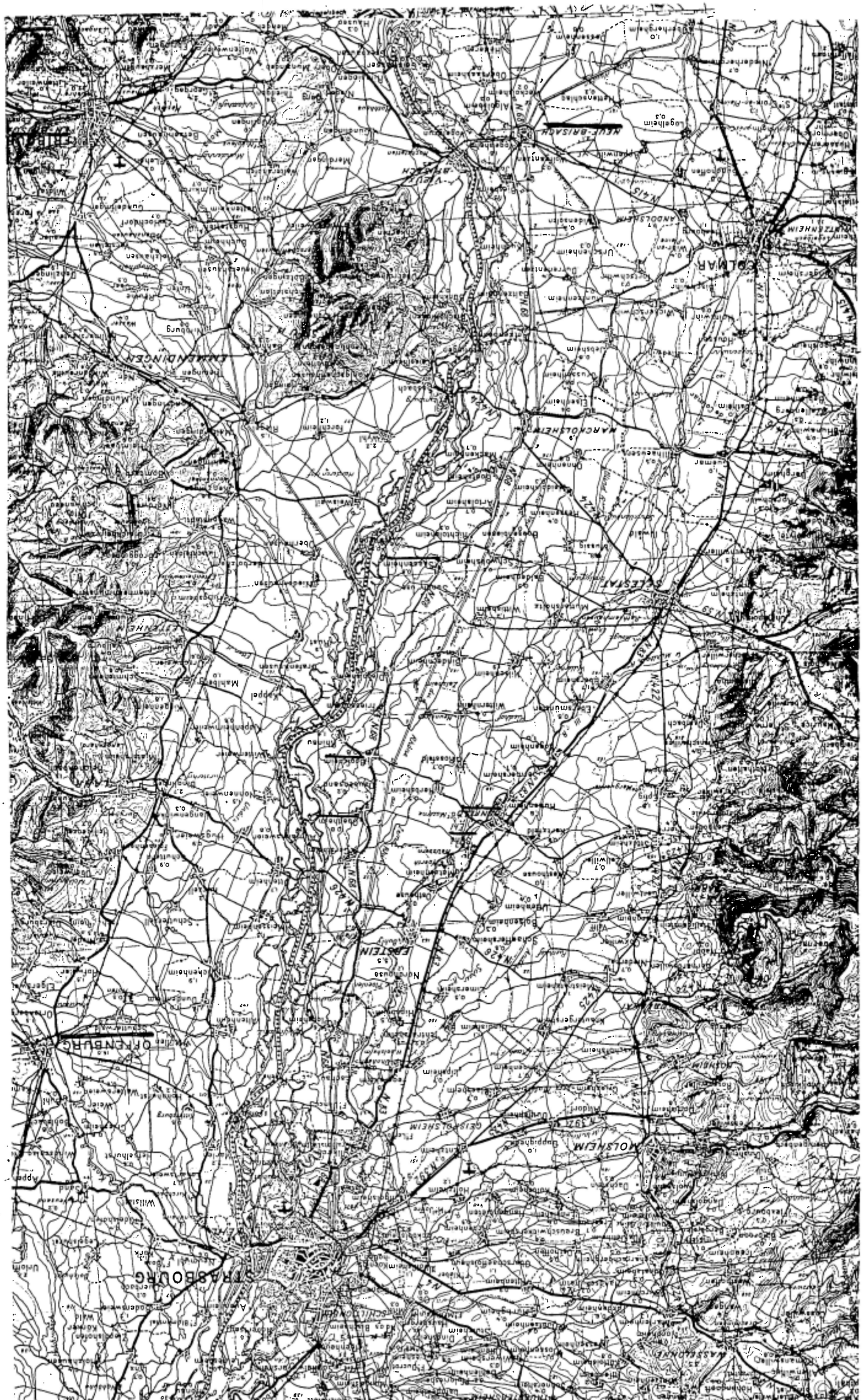
Nous rigolons doucement ; lui se fâche et crie. Un peu plus tard, on nous introduit deux types en civil. Ils parlent si bien Français, ceux-ci, qu'il n'y a pas de doute à avoir : ce sont des gars de la Milice de Darnand, échoués, là ou ailleurs en Allemagne, - en rupture de ban de poteau d'exécution en France, et jouant ici les utilités comme ils peuvent. Le ton monte tout de suite et cinq à dix d'entre nous commencent à les bousculer dans un mouvement houleux. Le feldwebel revient rapidement et les tire de là, avec force coups de gueule et menaces à notre endroit. Mais nous commençons à voir que ça ne mène pas loin.

Nous voici déjà, après une nuit passée là tant bien que mal, au 12 Janvier. On nous tire de cette prison vers 6 heures du matin. Il fait encore nuit et nous sommes amenés à pied à la gare, installés dans des voitures très ancien style, avec portière à chaque compartiment, ce qui complique quelque peu la garde. Troisième classe, banquettes en bois. Quelque attente, - on nous a amenés assez à l'avance ; les voyageurs "normaux" arrivent, de plus en plus pressés, et le train part vers 7 heures; c'est un omnibus, il s'arrête partout ; à un des arrêts, un type ouvre ma portière, voit l'intérieur, pousse un juron et claque la porte.

Vers neuf heures, nous arrivons à Fribourg-en-Brisgau, en Forêt Noire. Le trajet a été distrayant. De nouveau en colonnes par trois, nous traversons la ville à pied. Il y a peu de mouvement, c'est toujours enneigé ; certains quartiers sont réduits par les bombardements aériens à l'état de tas de gravats. A un ou deux endroits, des écriteaux signalent : "Danger : bombe non désamorcée". Ca fait vaguement plaisir.

Nous aboutissons à une lourde bâtisse à plusieurs étages, de style germanique pré-1900. C'est encore un genre de collège, avec plusieurs escaliers, des ailes étendues, du lino marron partout par terre. Que faisons-nous là ? On nous parque au deuxième étage dans ce qui pourrait être une salle de classe. Attente et mystère. Par une des fenêtres, j'ai vue sur deux rues ; au bout de l'une d'elles, qui descend vers une petite place, deux ou trois militaires s'efforcent, dans la neige, de faire démarrer une jeep en la poussant. Je les vois, s'essoufflent sans résultat : il en faut peu, ce matin, pour vous remonter un peu le moral.

Entrée d'un Français en civil, genre tranquille, qui nous raconte une histoire filandreuse pour justifier sa présence. C'est clairement l'introduction d'un mouchard: le ton monte, le type se retire de justesse avant d'avoir pris une main sur la figure. Les Allemands n'y font aucune allusion par la suite, ce qui confirme bien notre diagnostic.


COLMAR
NEUF-BRISACH
MARCKOLSHEIM
ROSHEIM
OFFENBURG
STRASBOURG
N83
N415
N422
N424
N428
N429
N430
N431
N432
N434
N435
N436
N437
N438
N439
N440
N441
N442
N443
N444
N445
N446
N447
N448
N449
N450
N451
N452
N453
N454
N455
N456
N457
N458
N459
N460
N461
N462
N463
N464
N465
N466
N467
N468
N469
N470
N471
N472
N473
N474
N475
N476
N477
N478
N479
N480
N481
N482
N483
N484
N485
N486
N487
N488
N489
N490
N491
N492
N493
N494
N495
N496
N497
N498
N499
N500

Mais voici que ça s'anime. On vient nous chercher un par un pour un interrogatoire. Procédé ultra-amateur, du reste, car après l'interrogatoire chacun est ramené dans la même salle, ce qui permet de se renseigner l'un l'autre et de se préparer, à son tour, sans anxiété particulière : questions réglementaires d'identité personnelle et militaire ; aucune insistance si on refuse les questions suivantes.

Quand arrive mon tour, je me vois introduit dans une salle de démonstration d'histoire naturelle, surchargée de planches aux couleurs passées, accrochées aux murs et représentant des baleines, en coupe ou autrement, etc. ; et de vitrines d'échantillons conservés dans du formol. Même sur les tables, il y en a d'autres, et pendant mon interrogatoire, il y a, quasiment devant moi, un grand bocal où baigne une tête de thon immergée, museau en bas. Ça ne facilite pas la concentration. Mais nos hôtes du moment n'ont pas l'air, eux-mêmes, très concentrés.

L'après-midi, on nous emmène, toujours à pied, à plusieurs kilomètres de la ville, vers le sud-est, dans un petit vallon isolé ; je pense, en regardant la carte, que c'était dans la direction de Güntherstal. A un endroit imprévu, nous bifurquons vers un enclos grillagé, assez à l'écart. On ouvre pour nous ce qui sert de portail, l'intérieur est pénible à voir. C'est une espèce de clapier, avec des cases assez grandes pour qu'un homme s'y glisse horizontalement, et un peu de paille dans chaque case. Il y a environ trois rangées superposées. Rien d'autre, pas de toiture ; c'est ouvert à tous les vents. Et une petite pluie fine commence à se mettre de la partie. Je crois - sans en être sûr - que nous sommes entrés, quoique avec répugnance, dans ces logettes, car sinon nous serions restés debout sous la pluie, ce que je me rappellerais.

J'ai eu l'intuition que nous étions dans une installation reliée au système des camps de concentration, dont je connaissais l'existence. Inutilisée à ce moment, pour une raison quelconque. J'en suis tout aussi convaincu aujoud'hui.

Nous ne devions y rester que quelques heures. Au soir, on nous en tire, et on nous fait une distribution de vivres exceptionnelle : une assez grande quantité de pain (pain de l'armée, en boule, grisâtre au-dedans) ; et une trentaine de centimètres d'une espèce de saucisse. En nous prévenant que c'est pour <u>plusieurs</u> jours.

Toujours à pied, nous revenons vers Fribourg (environ 7 km) et aboutissons de nuit à la gare des marchandises, où on nous fait monter, cette fois, dans de veritables wagons : une cinquantaine d'hommes par wagon, avec RIEN à l'intérieur, qu'un seau hygiénique, plus, dans certains wagons, une sentinelle armée. Les wagons sont refermés de l'extérieur : il y a de minuscules regards grillagés pour le minimum d'aération, près du toit.

Le silence s'établit progressivement, mais mal ; le problème est de pouvoir prendre une position de détente du corps tout en dépendant de plusieurs autres types sur lesquels on prend appui et contre-appui, et seul un petit nombre arrive à s'étendre par terre, ce qui pose aussitôt des problèmes de solidarité/hostilité, en même temps que des relations temporaires s'établissent entre voisins occasionnels, pour optimiser la situation, ou pour résister collectivement sur deux ou trois mètres carrés aux entreprises des sous-groupes de droite ou de gauche, de même superficie et de même combativité.

Vers vingt deux heures, bruit de machine à vapeur, puis attelage de notre rame, et lente mise en marche. Fausse alerte, nous sommes allés accrocher un autre morceau de rame. Les bruits, les voix, nous apprennent que nous sommes revenus en gare des voyageurs. Longuement, les voyageurs cherchent des renseignements sur le quai, s'entretiennent, font claquer les portières. On grille d'envie que ces préliminaires se terminent, mais c'est bien long. Enfin, l'appel réglementaire du départ : "Ansteigen !"(1), on va partir.

Le train cheminera toute la nuit, plutôt lentement, avec des arrêts, des manoeuvres incompréhensibles. On prend un peu de sommeil, tiraillés entre les bruits de roulement, les secousses, les chocs, les conversations, les crampes, l'impossibilité de trouver une position qui permette de dormir vraiment, l'amertume d'être là, la révolte, et finalement, au moment où on s'y attend le moins et où on croit avoir le plus froid, on tombe endormi, par instants.

Au petit matin, lors d'un long arrêt, des gardes compatissants ouvrent les portes et nous permettent de nous dégourdir les jambes sur un quai en plein vent, loin du reste de la gare. Nous lisons un nom : Offenburg . L'un d'entre nous a une

(1)"En voiture !" Mot à mot : "monter"

carte militaire, dessinée sur un foulard : objet d'équipement des commandos ; arrivé là par chance. Nous voyons ainsi que nous remontons vers le nord, sans guère nous éloigner du Rhin, et que nous sommes à la hauteur de Strasbourg. De fait, nous entendons, grâce à cet intermède de plein air, le bruit lointain de coups de canons, espacés. On croirait des soupirs. Nous sommes encore à portée de son de notre armée. Cela vous pince quand même au coeur, mais il vaut mieux garder ce genre de réflexion pour soi. Ce qui dessert le moral doit être tû : la règle s'apprend vite, par ici.

On rembarque, toujours sans savoir la destination, et nous allons encore cheminer deux jours et deux nuits, ou plutôt, cheminer deux nuits et un jour, car l'autre jour nous sommes abandonnés sur des voies de garage, train détaché sans locomotive, ni mouvement quelconque à portée d'oreille. Il y a des sirènes par-ci, par-là, et des alertes, et l'intérêt des Allemands est de protéger, sinon leurs prisonniers, du moins leurs wagons et surtout leurs locomotives contre les raids aériens, notamment en piqué ; nous assimilons ces notions assez vite, malgré un certain abrutissement.

Certains économisent leur provision de nourriture assez bien. D'autres la consomment par ennui, et se retrouvent démunis avant le terme du voyage. Des actes de mendicité s'ensuivent, et tout un petit monde d'interactions sociales se crée fugitivement entre des gens qui se connaissanet à peine de vue, parfois.

Enfin, au 3ème jour, on arrive le matin dans une gare : c'est Diez - Limburg-auf-der-Lahn. On est le 15 ou 16 janvier. Nous sommes dans la région de Mayence.

L I M B U R G / L A H N

On pouvait penser que nous arrivions maintenant à destination. Nous l'espérions, ne serait-ce que pour dormir dans un endroit immobile, avec des nuits véritables, et dans des conditions humaines : cela commençait à nous manquer.

Le camp lui-même était à faible distance, à peine hors de la ville. Il nous apparut comme un immense enclos, entouré de très hautes clôtures doubles de fil de fer barbelé entrecroisé, avec des miradors élevés, sur pilotis, surveillant le tout à chaque angle et de place en place sur les côtés les plus longs. Nous y sommes entrés par un large portail double très typique, une haute construction en bois soutenant un fronton qui portait une inscription du genre : "Kraft macht Freude" (1). C'était le STALAG XIII A, c'est-à-dire un camp pour la troupe et non pour les officiers (2). Les hommes de troupe et les sous-officiers, d'après les Conventions de Genève, peuvent être requis pour des travaux de caractère civil. D'où l'inscription.

Après un premier arrêt dans une sorte de sas entre deux enceintes successives, on nous a dirigés sur un premier ilôt de baraques, réservé aux arrivants, et où nous nous sommes trouvés subitement perdus au milieu d'une foule de prisonniers de diverses nationalités, mal intégrés entre eux, et où la situation dépendait à tout instant des changements de composition d'une population toujours en transit. De ce fait, l'atmosphère était très hostile, c'était comme si on avait forcé soudain des gens ramassés dans la rue à vivre ensemble, dans une grande promiscuité, avec renouvellement partiel des occupants d'une même baraque, chaque jour.

Chaque ilôt était constitué d'un morceau de terrain - plus ou moins boueux à cause d'une neige fondante - délimité par une haute clôture simple de barbelés, de trois mètres de haut environ, fixée de place en place à des poteaux de bois, et contenant une, ou parfois deux grandes baraques sans étage, longues et rectangulaires. Les volets, aux fenêtres devaient être fermés hermétiquement à la tombée du jour pour

(1)"Le travail apporte la joie"
(2)A ceux-ci, les OFLAG

Prisoner of War Camp

Date 19 d J 1945

(No. of Camp only: as may be directed by the Commandant of the Camp.)

I have been taken prisoner of war in Germany. I am in good health — ~~slightly wounded~~ (cancel accordingly)

We will be transported from here to another Camp within the next few days. Please don't write until I give new address.

Kindest regards

Christian Name and Surname: Jacques Mantoux

Rank: Lieutenant

Detachment: French Army

(No further details. — Clear legible writing.)

ÉCOLE ARCHIVES POLYTECHNIQUE

Kriegsgefangenenpost

Postkarte

An Monsieur Paul Mantoux

132 rue de Lausanne

Empfangsort: Genève (GENF)
town

Land: Suisse (SCHWEIZ)
country

Landesteil: Genève (GENF)
(Provinz usw.)
county

Gebührenfrei!

Cette carte réglementaire de notification de capture, rédigée au STALAG XIII A (LIMBURG/LAHN) ne parvint à Genève qu'après mon arrivée fin avril à Paris.
Le message du Commandant Boissonnas du 22 Avril était de ce fait la première information qui renseignait sur moi depuis ma disparition le 10 Janvier 1945.
Etienne avait lui-même interrogé les habitants d'Obenheim et fouillé les bois voisins (y découvrant encore des cadavres gelés) lorsque la 2e DB participa à la reconquête de cette région — En vain.

respecter les consignes de défense passive ; un éclairage assez maigre pendait de place en place du plafond. La chaleur était fournie par des poëles, peu nombreux, avec une ration quotidienne de combustible ; sauf dans cette première baraque, qui ne se chauffait que de chaleur animale. On couchait sur des châlits sommaires, en bois, superposés par deux, avec paillasses en plus ou moins bon état, et jamais renouvelées. Mais dans ce premier baraquement, il y avait une surpopulation telle, que les derniers arrivants ne trouvaient que les emplacements les pires, par terre, et ne pouvaient y mettre qu'un peu de paille sur le ciment, couchant tout habillés (manteau compris) et en gardant le peu qu'ils avaient, dans leurs poches ou sous leur tête, de crainte de vols.

Ce fut mon cas. Au lieu que les latrines soient, comme dans nos installations suivantes au même camp, un bâtiment séparé du même enclos, ici, elles faisaient corps avec la baraque, avec une large porte battante de communication. Après la dernière des trois distributions de nourriture, c'était l'extinction des feux : coupure d'électricité. L'obscurité était totale.

Je n'avais trouvé d'emplacement que dans la travée de châlits la plus proche de cette porte battante des latrines. La nuit, le bruit des hommes s'y rendant ou en revenant, se cognant à nos châlits ou appelant leurs voisins de lit pour se repérer, tout cela vous réveillait constamment. Mais surtout les portes battantes, avec leurs ressorts grinçants, criaient sans arrêt, quand elles ne cognaient pas des pieds ou des têtes. A trois mètres de moi, un courant d'air glacial et nauséabond me fonçait dessus de plein fouet.

Il y avait des rats. Une nuit - la première, je crois -, l'un d'eux, gros et lourd, me passa subitement dessus, à la hauteur de la ceinture. Francis Rougé était à peu de distance, à peu près dans les mêmes conditions.

Au bout de deux à trois jours, on nous a transférés dans un bloc "normal", que nous devions considérer, peut-être, comme définitif - malgré notre condition d'officiers.

Ceux d'Obenheim étaient maintenus ensemble, c'était déjà un point ; et les conditions de vie étaient nettement meilleures.

Il y avait là une population stabilisée, et par conséquent relativement organisée dans la vie quotidienne. Un groupe d'Anglais (le plus gradé était un sergent) avait pris les choses en mains. Nous autres nous organisions à notre tour comme une petite entité côte à côte avec les autres. Chacun avait enfin un véritable emplacement de châlit à deux étages, avec une paillasse cousue, et ainsi je n'avais plus à passer un quart d'heure après le lever, à faire l'épluchage de brindilles sur ma capote militaire, - ayant dormi tout habillé, depuis Obenheim.

Il y avait même quelque chose comme une couverture par personne. Mais il y avait surtout le retour à une vie un peu individuelle, facilitant l'organisation du temps qui allait se dévider.

Chacun avait reçu un quart en tôle émaillée et une assiette du même genre. Le baraquement avait des balais et le nettoyage à l'eau du plancher était non seulement possible, mais obligatoire. La nourriture arrivait des cuisines à heures fixes, sauf alerte aérienne, bloquant toute circulation hors des baraques.

Notre enclos, un peu en pente dans sa longueur, partait d'une sorte de large avenue centrale toute droite, traversant le camp depuis le portail d'entrée du Stalag, pour aboutir à la clôture extérieure. Vers cette clôture, se trouvait le bâtiment des latrines, ouvert à tous vents et non chauffé, qui était d'une pièce avec celui de l'enclos voisin ; leur séparation, dedans, était constituée d'un mur de briques plein.

Dans notre enclos, nous pouvions marcher, pour entretenir la forme physique, dans une mesure toutefois modeste : car la nourriture était calculée pour nous tenir assez peu au-dessus du minimum vital ; et nous avons été tout de suite prévenus par les anciens, d'avoir à économiser nos forces. Au reste, il faisait très froid dehors.

Les enclos voisins, séparés par des grillages barbelés simples, étaient des sujets de distractions possibles, mais limitées.

Celui de gauche (en venant de l'allée centrale, autrement dit de l'accès à chacun des enclos), était essentiellement un fief belge. La plupart travaillaient à l'extérieur du camp et ils n'étaient là qu'à certains moments. Ils avaient plus besoin de repos que de conversation. C'étaient de braves gens, mais assez simples, pour ce que nous avons pu en apercevoir, dans de petits entretiens près du grillage.

Celui de droite était occupé par des prisonniers russes. Ils étaient traités, en principe, en marge des Conventions de Genève, et un traitement comme le nôtre était, nous l'avons vérifié plus tard, un luxe inimaginable. Les rapports avec nous leur

étaient pourtant strictement interdits, et nous en étions également avertis. Les infractions à la discipline du camp étaient punissables d'un temps de cellule : personne n'y tenait. Nous restions donc comme murés de ce côté - et d'ailleurs l'obstacle de langue n'aurait guère permis d'aller loin.

Le fond de notre enclos touchait aux clôtures extérieures du camp. A un mètre de la première épaisseur de barbelés de celles-ci, il y avait, à quelques centimètres du sol, un fil de fer tendu sur des piquets, et traversant tous les ilôts en largeur.

Dans l'espace entre le fil et la clôture, un écriteau rappelait une interdiction formelle de franchir le fil. La sanction, là, était le tir immédiat des mitrailleuses des miradors. Cela n'arriva pas durant notre séjour, mais les sentinelles étaient toujours vigilantes en haut des tours. De plus, la nuit, il était tout simplement interdit de sortir des baraquements.

Malgré ce dispositif assez peu engageant, on avait l'avantage d'une vue assez large sur l'extérieur. Comme nous étions à la limite de la ville, il y avait une certaine activité à observer. Une ligne de chemin de fer longeait justement le camp, à faible distance, de ce côté. Mais les trains circulaient peu de jour, je l'ai dit. On voyait aussi au loin des pavillons de banlieue et à gauche, fermant la vue, à deux kilomètres peut-être, une petite éminence, le faubourg de Diez, qui comportait une sorte de château-fort, gris et compact.

Tout cela, en y réfléchissant, était rassurant, pour des gens qui s'étaient vus un moment devant le risque d'un peloton d'exécution (1). Si on voyait au-dehors, réciproquement le dehors voyait à l'intérieur. Ce n'était pas le genre de camp aux hautes murailles où n'importe quoi pourrait se passer.

On voyait aussi, à l'opposé, toutes les allées et venues dans la grande allée centrale, large d'une quinzaine de mètres, déclive depuis l'entrée du camp jusqu'à son autre extrémité, et barrée de place en place par des portails grillagés et cadenassés. Les corvées partant au dehors ou rentrant d'une journée de travail, les corvées intérieures et notamment les corvées de soupe, très attendues, qui portaient des bassines de cinquante litres à deux oreilles, et bien d'autres, sans compter les relèves de sentinelles des ilôts et des portes de toute sorte, y mettaient une animation bienvenue.

(1)A tort, je le vois bien maintenant, puisque dès septembre, des anciens, faits prisonniers à Bir Hakeim avaient réapparu, évadés d'Italie, et témoignant d'un traitement absolument régulier.

La relève de notre sentinelle d'îlot se faisait toutes les quatre heures. C'étaient des soldats de la territoriale, le plus souvent des pères de famille grisonnants et assez amortis pour ne pas être bien agressifs, même s'ils se donnaient parfois des apparences rogues.

Ils se contentaient d'aller et venir, arme à la bretelle, rappelant à ceux qui semblaient s'approcher du fameux fil de fer de ne pas le prendre à la rigolade, ou s'abritant dans le petit auvent d'entrée du baraquement. Là, ils étaient invisibles de tout sous-officier, et quand les heures de relève étaient passées, on pouvait chercher à voir si une conversation était possible. Elle le fut avec l'un d'eux.

C'était un type marié à une Française, dès avant la guerre, et habitant jusqu'en 39 à Forbach. Ses fils étaient français. Il avait sur lui une photo les montrant, debout à ses côtés, devant le monument aux morts de 14-18 de Forbach. Rapprochement étrange ! Il voulait sûrement nous dire par là qu'il n'était pas complètement dans le camp où le mettait son uniforme. Peut-être pensait-il déjà à l'arrivée des Alliés, et à l'emploi qu'il ferait de sa photo à ce moment là ?

D'ailleurs, les Alliés, on pouvait y penser souvent. D'abord, il y avait les alertes : pour celles de jour, il fallait rentrer, dès l'appel des sirènes, dans les baraquements. Aucune circulation n'était tolérée. Certaines alertes duraient toute la journée. Dans ce cas la soupe sautait.

Mais surtout, de nuit, un curieux phénomène transformait nos vitres, imparfaitement scellées, en résonateurs. La légère onde de pression que propageait, au loin, la canonnade du front -que nous situions alors à 100 ou 120 kilomètres-, se traduisait en vibrations discrètes, mais reconnaissables dans le silence général. Le jour, c'était oblitéré par l'ensemble des bruits de fond à l'intérieur et à l'extérieur du baraquement. Mais chaque nouveau soir, quand les derniers appels de lit à lit s'éteignaient, bien après l'extinction des lumières, cela reprenait, comme un message confidentiel, à nous destiné, et cela tenait chaud au coeur.

Notre baraque était posée en longueur, à peu près au centre de son propre enclos rectangulaire. Elle comportait de grandes tables en bois et des bancs où s'organisaient, à part des repas, diverses occupations : conversations, jeux, entretien de linge, etc , qui passaient le temps. Les rations étant maigres, il y avait toujours un certain nombre d'hommes sur leur bat-flanc faisant quelque sieste

ou lecture, car il y avait quelques livres de bibliothèque en circulation. Les Allemands nous en trouvèrent un ou deux en Français . L'un d'eux, d'un nommé Silvio Pellico, était intitulé : "Mes prisons". Ce pauvre type, vivant au siècle dernier, avait passé une trentaine d'années de sa vie en taule. De quoi prendre patience ici : choix judicieux de la censure allemande.

A l'extrémité de notre baraquement le plus éloigné de la porte d'entrée (qui regardait, elle, vers les clôtures extérieures), il y avait un local plus petit, que l'on avait réservé aux officiers supérieurs. Là se trouvaient, avec le triste commandant Coffinier, deux ou trois Britanniques (1). Quelque temps après notre arrivée, on y ajouta, un beau jour, un petit commandant brun, avec une moustache à la Charlot : le major Anderson. Il était habillé d'un survêtement blanc -très insolite- et coiffé d'un béret noir, qu'il quittait rarement. Il acquit vite un prestige particulier causé par le mystère de cette apparence, inconnue même des autres Anglais présents, et son absolue discrétion sur tout ce qui le concernait.

A la longue, la confiance s'établit, et je peux résumer ce que nous livra Anderson par bribes espacées, au fil de deux à trois semaines de contact. Il faisait partie d'un commando spécialement entraîné à sa mission, parachuté au commencement de l'hiver sur un objectif stratégique secret et important en Norvège : peut-être l'usine norvégienne d'eau lourde, peut-être un très grand radar de surveillance. Sa mission de destruction accomplie, il avait été fait prisonnier, séparé de ses hommes, et interrogé sous une puissante pression, au moins psychologique. Refusant de parler, il avait été mis au cachot, dans la forteresse de Diez, que nous voyions de nos fenêtres mêmes, et après plusieurs nouveaux refus de parler, avait eu la surprise de se voir en fin de compte rejeté dans ce camp "normal". Très prudent, il craignait encore que ce ne soit qu'une manoeuvre, et tout en profitant de la détente, il s'attendait encore à être réembarqué vers de plus mauvais parages. Il ne voulait donc pas risquer d'indiscrétions, sachant qu'à travers l'un de nous elle pourrait être "récupérée" par les Allemands après des traitements peu agréables pour l'ensemble de l'effectif de notre baraquement. Nous nous sommes rapidement rendus à son point de vue, et ne lui posions par la suite jamais de question. Ces précautions s'avérèrent heureusement superflues.

(1)j'ai oublié de dire qu'il n'y avait que des sous-officiers et soldats britanniques, capturés depuis le débarquement de Normandie, dans notre bicoque.

Le temps nous parut rapidement long, malgré le régime finalement bénin dont nous jouissions. Les restrictions alimentaires faisaient petit à petit leur oeuvre, en même temps que la monotonie des jours, ponctués par diverses inspections de baraque par un sous-officier, généralement le matin après le café, les lits faits et le reste en ordre. Ceci engageait la responsabilité du "chef" de baraque, le sergent anglais (les Anglais étaient en majorité)! Il en était de même, sans doute, dans toutes les baraques, dans tous les camps ... Les restrictions alimentaires nous paraissaient graves. Elles l'étaient, mais d'après nos sentinelles nous recevions autant de pain que les adultes civils, environ 160 grammes par jour, sous forme du sixième d'une boule ronde d'un kilo.

Chaque opération de répartition, louche de soupe, découpage de chaque boule, était surveillée avec une vigilance soupçonneuse par tous les intéressés. La façon dont le sergent (toujours lui-même) remuait le fond de la grande bassine fumante pour ramener plus ou moins de "solide" avec le brouet clair du dessus était épiée à chaque louche. Pour diminuer la tension on défilait dans un ordre immuable, mais le premier servi d'un repas passait à la queue au repas suivant, et ainsi de suite.

En dépit des apparences de bonne justice distributive ainsi maintenues, il y eut des moments de haute tension entre les Anglais et nous autres Français, qui nous doutions de ce que le préposé à la louche avait deux tours de main différents pour ses compatriotes et pour nous. Lorsque le major Anderson fut incorporé à la baraque, on eut recours à son autorité pour faire rentrer les choses dans l'ordre : lui-même était bien au-dessus de ces petitesses.

Quand on avait reçu sa part de pain, il fallait la gérer pour 24 heures. Il y avait 36 méthodes. Les uns, comme Francis et moi, faisaient trois parts égales et n'y touchaient qu'aux repas. Le capitaine Tencé, très méticuleux, et le lieutenant Granier, faisaient des lamelles d'une minceur de toile, qui se prêtaient à une variété d'emplois, par trempette ou autrement. D'autres mangeaient tout d'un seul coup, et allaient ensuite sur leurs lits, tirer le plus de temps possible ; c'étaient évidemment ceux qui avaient le moins bon moral.

Le reste de la nourriture consistait, le matin, en un café-ersatz, totalement sans valeur nutritive, sucré au minimum et par avance à la cuisine, mais apportant des calories .... par sa température même. La soupe dont j'ai parlé était, aux deux autres repas, rarement autre que purement végétale : à un repas sur deux, quelque chose de plus : un petit morceau de fromage par exemple.

Dans l'ensemble on avait faim entre les repas, et on se mit à chercher des extras. Tâche bien difficile. Nos premières tentatives furent auprès d'une sentinelle après quelques rebuffades assez rudes de la part d'une ou deux autres. Il s'agissait de violation grossière de la discipline, puisque ça ne pouvait reposer que sur du "coulage", organisé entre les soldats (allemands) des cuisines, et les autres. L'objet ne pouvait en être que du pain. Son transport jusqu'à nous représentait des risques pour plusieurs maillons d'une chaîne éventuelle. Toute découverte exposerait non seulement l'ensemble de la baraque à des punitions inconnues, - peut-être redoutables - pour une affaire dont quelques-uns seuls auraient pris la responsabilité et, dans le meilleur des cas, profité -, mais aussi l'ensemble de la garde, et tout particulièrement la sentinelle surprise en flagrant délit.

Malgré cela, il y eut quelques boules de pain, à nous apportées, dans ces conditions. La remise s'en faisait sous le fameux auvent d'entrée, d'où on ne pouvait être vu de l'allée centrale, ni guère des miradors, dont ce n'était du reste pas la préoccupation.

L'échange se faisait de préférence au crépuscule, quelque temps après la relève, pour être plus sûr de ne pas voir une incursion de sous-officier, et quelque temps avant la corvée de soupe, qui commençait par l'arrivée d'un factionnaire allemand, chargé du convoyage des deux hommes porteurs de la grande bassine.

La monnaie d'échange était quelque objet de valeur. Pouvait l'être une pièce chaude de vêtement, pourvu qu'elle ne soit pas identifiable comme militaire. Ou une montre. Mais pour quelque raison, l'Allemand qui avait commencé à se prêter à ce jeu décida d'arrêter, ou fut transféré ailleurs. Cette source était tarie avant d'avoir pu profiter à plus de quelques-uns.

Alors se présenta une deuxième source, plus importante en apparence, mais porteuse d'autres risques.

Les Soviétiques de l'enclos de droite avaient descellé deux briques dans le mur de séparation du bâtiment double des latrines ; ils avaient pris contact avec des nôtres par ce guichet, et offraient d'approvisionner du pain quasiment à volonté, en échange de bonnes montres. Il s'agissait d'un trafic de grande envergure, car pour transporter du pain depuis les cuisines jusque là, par une chaîne complexe, comprenant des prisonniers, il fallait d'énormes complicités, dont certaines nécessairement allemandes. Nous n'en avons évidemment pas su le premier mot, - d'autant moins qu'on ne communiquait quasiment que par gestes.

Abandonner sa montre était ennuyeux. Une montre au poignet, jusque-là, c'était une partie de soi-même, et à cette satisfaction s'ajoutait une éventuelle utilité, en cas d'évasion. Pour le moment, presque chacun de nous autres, officiers français, avait la sienne. Cela facilitait quelques sacrifices. Mais il fallait au moins s'entendre par groupes. En effet, une montre comme la mienne, achetée quelques mois plus tôt à Naples, avec ses 7 ou 8 rubis, valait six boules de pain. Il faut s'accoutumer à ces renversements de valeurs, en comprenant la rareté du pain et le danger de sa circulation par gros volumes, sous les vêtements des transporteurs.

Mais six boules de pain, qui séchaient en quelques jours, ne pouvaient être utiles qu'à un groupe agissant en complète solidarité et les consommant en commun. Pour que l'opération soit viable, il fallait constituer un groupe de gens assez liés ensemble pour que la parole d'engagement réciproque de chacun soit crédible et aboutisse à un remboursement progressif de la part de butin consommée par chacun lors de la réalisation de la montre de chacun des autres.

C'est ainsi que nous avons procédé, et que j'ai vu partir ma montre, puis celle de Francis.

L'opération était néanmoins compliquée. Le premier temps était l'évaluation de la montre. Il fallait un guetteur dans toutes ces rencontres au mur des latrines, invisibles de l'extérieur, mais exposées à une inspection subite de n'importe quelle sentinelle. Puis, un rendez-vous, obtenu par gestes discrets en direction des Soviétiques, à distance respectable du grillage mitoyen pour ne pas éveiller l'attention. Les latrines étaient invariablement occupées par un certain nombre de prisonniers, de notre côté,qui ne participaient en rien à l'affaire, et dont certains faisaient littéralement salon, assis, pantalon aux chevilles, sur les sièges en faïence alignés en deux files se faisant face, sans séparation aucune. Ceux-là ne pouvaient être ni prévenus, ni conciliés individuellement. Tout cela faisait que ce n'était pas de tout repos.

Mais ce n'était que peu de chose en face du risque de vol pur et simple de la montre proposée, par le Soviétique d'en face. Aussi celui-ci avait-il aussi organisé sa partie : il avait une montre de réserve, qu'il apportait au guichet, et qu'il passait d'une main pendant qu'il prenait la vôtre de l'autre. Encore fallait-il espérer que ce n'était pas un boitier vide ou une montre hors d'usage. Ceci durait le

temps d'une inspection de la montre en discussion, car chacune avait son cours, exprimé en pains, selon son nombre de rubis. Canif pour ouvrir, examinateur spécialisé, tout était prévu. La mienne fut jugée à la hauteur de l'annonce que j'en avais faite avec mes doigts levés. L'échange fut donc refait en sens inverse, car la commande de pain était faite chaque fois d'après l'expertise, et la livraison était en conséquence à terme, généralement un ou deux jours plus tard.

La période où nous avons liquidé six montres pour 36 boules de pain fut extrêmement faste. Je ne me rappelle plus d'ailleurs si on alla en réalité jusqu'au bout de l'opération. Mon estomac semble me rappeler que cela s'arrêta quelque peu avant, mais qu'elle qu'en fut la cause, cela ne fut pas de nature à nuire à nos bonnes relations internes.

Il y eut aussi la période des interrogatoires.

Là aussi, on ramenait chaque officier dans la même baraque après interrogatoire, de sorte que la défense collective progressa rapidement.

Je fus l'un des premiers interrogés. Un interprète ("Dolmetscher") d'un niveau d'éducation au-dessus de ce qui nous rendait visite ordinairement, me convoya à une baraque éloignée, dans le bloc administratif du camp, près de l'entrée, en passant une à une les portes cadenassées de l'allée centrale.

C'était un feldwebel assez âgé qui m'interrogeait, dans une petite pièce, avec une fenêtre en bout. Il avait un pince-nez, et ressemblait à mon professeur de Français-Latin de Cinquième à Janson. J'avais à lutter pour ne pas croire à une certaine assimilation mutuelle entre l'interrogatoire présent et les interros passées.

Il disposait de pièces confisquées à l'entrée, notamment un carnet d'adresses acheté en Angleterre en 1943 et largement garni depuis(1). Après quelques questions maladroites sur l'organisation de notre Division, - sur laquelle les renseignements qu'il avait devant lui étaient assez erronés pour qu'on puisse l'entretenir dans sa confusion sans trop d'efforts - on passa à ce carnet. Il avait été épluché par avance, etme valut plusieurs questions, dont une très insistante et prolongée sur le nom de MAX à la page des M.

(1)Ce carnet, portant les annotations au crayon de ce feldwebel, a été identifié après la capitulation allemande, en mai 45, par quelque organisation alliée brassant toute la paperasse qui se trouvait en Allemagne. Portant mon numéro de Secteur Postal militaire français, il fut envoyé ànotre Ministère de la Guerre, qui eut encore la conscience de me faire rechercher pour me le rendre. Je l'ai encore en ma possession.

Il s'agissait d'Alfred MAX, un ami de mon frère Etienne, depuis lors animateur essentiel des revues du groupe "Réalités - Connaissance des Arts". Etienne m'avait donné son adresse militaire en Grande Bretagne car après 1940, via l'Amérique, il avait rejoint les Forces Aériennes Françaises Libres où il était pilote de chasse au Groupe Alsace. Je ne l'avais, en fait, jamais rencontré.

Ce nom de Max avait visiblement une importance pour mon Allemand, mais je ne voyais pas laquelle. Je choisis de dire l'exacte vérité et de m'y tenir. Cela eut l'air d'avoir l'effet désiré, sans doute du fait de mon évidente décontraction.

A distance, je peux me féliciter de l'issue de l'épisode. Max était un des noms de code utilisés par Jean Moulin. Si les soupçons à ce sujet s'étaient accrus, j'aurais pu être inquiété bien plus gravement.

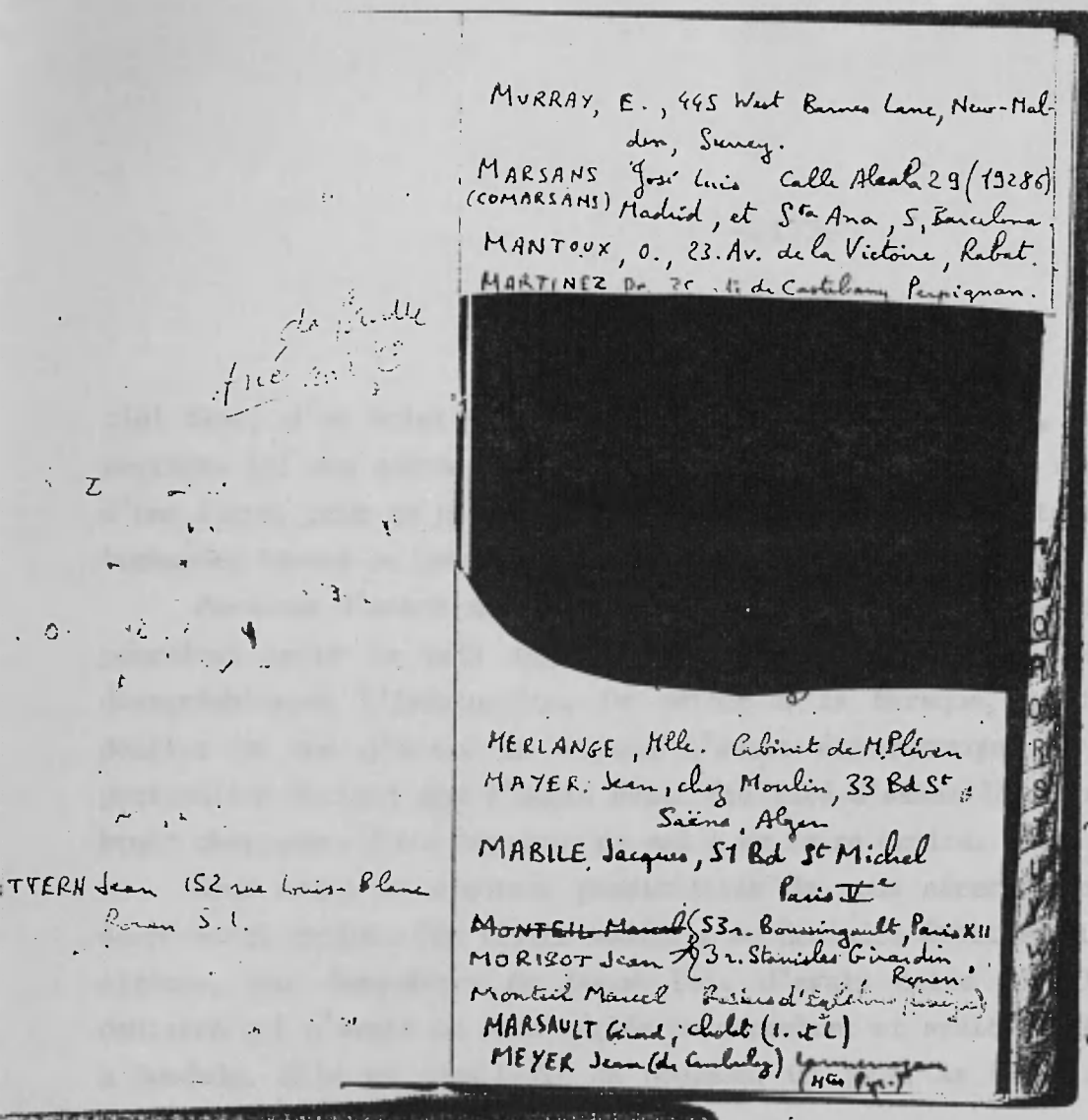
A la fin de l'interrogatoire, mon feldwebel prit le ton d'un père de famille faisant la morale à son gamin et éleva le débat jusqu'aux sphères supérieures de la politique mondiale.

Nous étions en février 1945 et de Gaulle venait, me dit-il, de faire une visite à Staline, à Moscou. (En réalité elle datait de début décembre, mais au niveau des lieutenants du 1er R.A.; c'était passé inaperçu, je l'avoue humblement). Mon interlocuteur broda là-dessus la vision d'une France devenant communiste à l'instigation d'un de Gaulle homme de paille, et passa à l'apologie du combat sacré de l'Allemagne pour la protection de l'Europe contre les horreurs rouges. D'ailleurs ce combat allait maintenant être gagné. L'Allemagne avait des armes secrètes extraordinaires. Elles allaient porter aux Alliés, dans les jours, les semaines à venir, des coups irréparables.

Je commençais à m'ennuyer et à prendre des airs penchés, peut-être un peu trop sceptiques. Je tournais le dos à la fenêtre, de mon siège, et à ce moment le feldwebel tapa du poing sur la table, en colère, et me dit :

-"Jeune homme, vous n'avez pas l'air de me croire. Alors, retournez-vous et regardez !".

Ce propos me paraissait plus bizarre que le reste, mais je me retournai quand même. Et je vis quelque chose d'absolument incroyable : un point brillant dans le



MURRAY, E., 445 West Barnes Lane, New-Malden, Surrey.
MARSANS (COMARSANS) José Luis Calle Alcala 29 (19286) Madrid, et Sta Ana, 5, Barcelona.
MANTOUX, O., 23. Av. de la Victoire, Rabat.
MARTINEZ Dr. 25 rue de Castelbany Perpignan.

[redacted]

MERLANGE, Mlle. Cabinet de M. Pléven
MAYER Jean, chez Moulin, 33 Bd St Saëns, Alger
MABILE Jacques, 51 Bd St Michel Paris Ve
~~MONTEIL Marcel~~ 53 r. Boussingault, Paris XII
MORIBOT Jean 3 r. Stanislas Girardin Rouen
Monteil Marcel Basiers d'Eglise (Belgique)
MARSAULT Girard, cholet (I. et L)
MEYER Jean (de Cambrelez) Lammermoyen (Htes Pyr.)

TTERN Jean 152 rue Louis-Blanc Rouen S.I.

La page de mon carnet d'adresses nommant Alfred MAX (cette partie découpée par l'examinateur allemand a été mise en évidence par une feuille noire pour la présente reproduction). Les mots "de Gaulle", "tué", "ami", "43", ont été notés durant mon interrogatoire. J'ai dû inventer que Max avait été tué, pour m'en débarrasser (?) (Carnet confisqué à Limburg, retourné à mon Unité par des Services Américains en Allemagne).

ÉCOLE ARCHIVES POLYTECHNIQUE

NOM MANTOUX
PRÉNOMS JACQUES ADRIEN
GRADE LIEUTENANT
ARME ARTILLERIE
NÉ LE 5 SEPTEMBRE 1921
A GENÈVE BAUX-VIVES
SUISSE
NATIONALITÉ FRANÇAISE
RELIGION CATHOLIQUE

PERSONNE À PRÉVENIR
(NEXT OF KIN: [illegible])
M. PAUL MANTOUX
132 RUE DE LAUSANNE
GENÈVE (SUISSE)

La fiche d'identité que je me suis faite le 26 Mars 1945 à Hammelburg à l'annonce de l'évacuation du camp (C'était la couverture d'une photo de mon copain Audibert).

ciel bleu, d'un éclat aveuglant, s'élevant à la verticale, en silence, en traînant derrière lui une colonne de fumée, et montant à une vitesse vertigineuse, sans dévier d'une ligne, pour se perdre littéralement dans le bleu. C'était une fusée V.2 partant bombarder Anvers ou Londres.

Personne d'entre nous à Limburg n'avait la moindre idée de ce que les Allemands pouvaient avoir de tels engins. Leur puissance ne pouvait évidemment que frapper désagréablement l'imagination. De retour à la baraque, je fis de mon mieux pour décrire ce que j'avais vu et qui n'avait été remarqué par personne d'autre, en particulier du fait que l'engin avait été tiré d'assez loin pour n'avoir amené aucun bruit chez nous. J'eus beaucoup de mal à me faire croire.

Nous avons eu d'autres possibilités de nous aérer un peu en dehors de notre sempiternel enclos. Une visite médicale ou dentaire était accordée, moyennant quelque attente, aux demandeurs de bonne foi. J'avais cette vieille affaire de douleur dentaire qui n'avait pu être réglée en décembre, et avait failli l'être début janvier à Benfeld. Elle se réveillait de nouveau. Un jour, le Dolmetscher vint me chercher pour une nouvelle excursion.

La baraque des dentistes était aussi vers l'entrée du camp, mais sur la gauche, avant le grand portail. La salle d'attente était assez pleine : des Anglais, des Français, des Belges, des Polonais, des Russes. Interdiction absolue de communiquer ; d'ailleurs, certains, tenaillés par une douleur ou en attente du séchage d'un pansement frais, n'avaient pas envie d'ouvrir la bouche. Pour le reste, mon Dolmetscher était aimable, mais strict sur ses consignes. Dans le cabinet dentaire même, il assista à mon traitement, debout et à distance. La pièce était assez grande, et ça me permit une conversation intéressante avec mon dentiste. Il était polonais lui-même, donc prisonnier depuis cinq ans et demi. La rencontre d'un jeune lieutenant des forces alliées de débarquement était pour lui une aubaine fantastique. Penché sur ma bouche béante, il m'expliqua que son statut, assez libéral, lui permettait d'aller en ville, et par là de communiquer, dans l'hôpital local où il exerçait à temps partiel, avec des civils allemands qui avaient les nouvelles des radios alliées.

Ceci, je l'ai mieux compris plus tard, était passible de la mise immédiate en camp de concentration.

Les nouvelles étaient juteuses : le front avançait en Belgique et en Hollande. Il y avait des détails, des noms de lieux à se rappeler. Je marquais mon attention par des "Eu !.. Eu !" et des signes des yeux, et remerciai d'un mot chaleureux lorsque cela redevint possible. Ça s'était passé en français (Vive la Pologne !) : pas besoin de Dolmetscher.

Il y avait autour de nous d'autres patients, assis le long des murs, dont s'occupaient tout à tour mon dentiste et deux autres. Chacun avait à sa disposition une antique machine à pédale, roue d'entraînement et courroie pour le fonctionnement des roulettes ; au total, il y avait le nécessaire pour l'hygiène, même si on était un peu inquiet de voir les doigts du dentiste se promener dans votre bouche et ailleurs, en alternance. Mais après tout, c'était la guerre.

Les nouvelles furent fort appréciées chez nous. J'avais heureusement besoin de trois séances. Pendant la semaine que cela prit, nous sommes sortis avec plaisir de notre sevrage total d'informations sur le développement des opérations, d'autant que les nouvelles étaient bonnes. Le front était passé de 120 à environ 80 kilomètres, peut-être 60 en un point. De cela nous avions une autre indication : la nuit, les vitres vibraient plus fort qu'avant. Nous échangions là-dessus nos impressions, et dans le silence du soir chacun évaluait le progrès de la chose.

Apparemment, les Allemands aussi. Un rien de raideur supplémentaire commençait à se manifester de leur côté, mais de part et d'autre, le sujet était soigneusement évité.

Les Anglais de notre îlot, en majorité sous-officiers et hommes de troupe assez primaires, maintenaient leur petit train-train à travers tout cela. Ils étaient souvent de bonne humeur, et chantaient en choeur de joyeuses chansons de corps de garde, à couplets, d'une solide obscénité. Lorsqu'ils étaient bien remontés, on ne pouvait pratiquement plus s'entendre, et la baraque prenait l'allure d'un "pub" anglais en pleine action - la bière en moins.

Ce fut peut-être à cause de cette avance du front allié que vers le 20 février, on nous prévint d'un prochain déménagement, en particulier pour les Français. Il fallait se préparer à un nouveau voyage. Il était probable qu'il ressemblerait au précédent, et il serait bon de ménager ses forces et de tirer un parti maximum des

rations des derniers jours. Il fallait aussi s'exercer à réenfiler l'un par dessus l'autre tous nos sous-vêtements, comme nous l'avions fait en quittant Obenheim : Car nous n'emportions aucun colis, aucun baluchon. Rasoir, brosse à dents, se mettaient dans les poches.

Certains d'entre nous eurent recours au vestiaire du camp pour recompléter un habillement branlant. Ma capote khaki avait subi des avaries et j'eus la possibilité d'aller me fournir dans le tas des manteaux, un jour désigné pour ce genre de recherches. Ce fut une visite collective dans une sorte de lingerie, où des tailleurs (sélectionnés parmi les prisonniers) s'occupaient à des réparations de fortune. Je repartis de là avec une capote militaire belge, khaki elle aussi (avec de beaux boutons représentant un lion !) mais avec dans le dos une grande pièce bleu horizon, d'un contour dissymétrique, admirablement cousue. Aucun Français n'eut à prendre, pour répondre à son besoin, d'effets marqués comme la plupart d'un grand "KG" noir dans le dos (Kriegsgefangene), - qui nous répugnait plutôt.

Nous n'étions pas mécontents de quitter le Stalag XIII A que nous jugions assez médiocre. Nous espérions encore un peu que la chance nous amènerait à un Ofleg où on serait mieux traité. C'était sans doute égoïste. D'un autre côté, ayant perdu de vue dès le premier jour nos propres sous-officiers et soldats nous ne ressentions aucune solidarité avec ceux avec lesquels nous venions de vivre, et dont aucun n'était même Français.

Une autre raison d'apprécier le départ était que la voie ferrée qui longeait le camp aboutissait, à Limburg, à un noeud ferroviaire important. Nous savions que, peu de semaines avant notre arrivée, il y avait eu un raid aérien de nuit considérable, qui avait fait des morts et des blessés dans un secteur de ce camp. Gare, ville et camps, vus de 6000 mètres de haut, cela devait tenir dans un mouchoir de poche. Et puis, la nuit .... Et nous avions eu le temps d'y penser, surtout durant des alertes de nuit. Heureusement, il ne se passa rien jusqu'à notre départ.

Le 17 février, on nous amena à la gare de marchandises par un chemin détourné. Nous y entrions en enjambant des voies vides, où il y avait des travaux, quand nous avons croisé des prisonniers bien étranges, étroitement gardés, portant des pelles et autres ustensiles de terrassement. Ils portaient des vêtements flottants, singulièrement légers pour la saison, comme des pyjamas rayés en longueur, blanc et gris. On n'avait jamais vu ça. Je dis à mon voisin : - "Tiens, des bagnards !".

Et celui qui venait à ma rencontre à cet instant, suivi d'un soldat allemand, me fixa un instant et me dit à mi-voix, en bon français : - "Oui, mais bagnard d'honneur!".

C'étaient des déportés. J'étais incapable alors de vraiment situer la chose et sa dimension. Mais la scène se grava profondément dans ma mémoire.

HAMMELBURG I

Le voyage se présentait, hélas, comme le précédent. Devant les wagons, distribution de pain et de saucisson pour trois jours. Embarquement à 52 par wagon fermé, à même le plancher, avec un seul seau hygiénique, à vider toutes les 24 heures. Verrou tiré de l'extérieur. Destination inconnue. Attente le jour, lente formation des trains le soir, avec des locos à vapeur poussives, des marches dans un sens, dans l'autre, tamponnements, accrochages, ordres et coups de sifflets. Installation maussade, conversations vite épuisées, conflits sur l'occupation du terrain, ou au contraire entr'aide miséricordieuse pour se procurer alternativement un peu de sommeil.

Au bout d'une nuit, nous étions près de Francfort sur le Main, à Höchst, où on nous remisait sur une voie d'une vaste gare de triage. Les locomotives s'éloignaient. Il ne nous restait que le bruit des allées et venues de nos sentinelles, marchant sur le ballast, et leurs brefs entretiens, par moments. Au loin, une sirène d'alerte. Puis, rapidement, un concert général de sirènes, ululant de partout. On entend des ordres au dehors ; nous sommes inquiets, demandons, à travers les cloisons, qu'on nous amène à des abris. Pas de réponse. Les sentinelles, elles, y vont sans doute, et nous restons livrés à nous-mêmes, dans la pénombre du wagon éclairé par ses minuscules lucarnes. Une gare de triage est un mauvais endroit pour se trouver dans un tel cas, - encore plus,près d'une ville principale.

Et voici que comme bien d'autre fois, nous entendons un bourdonnement profond venir de l'horizon. Il enfle lentement, et semble bien se diriger par ici.

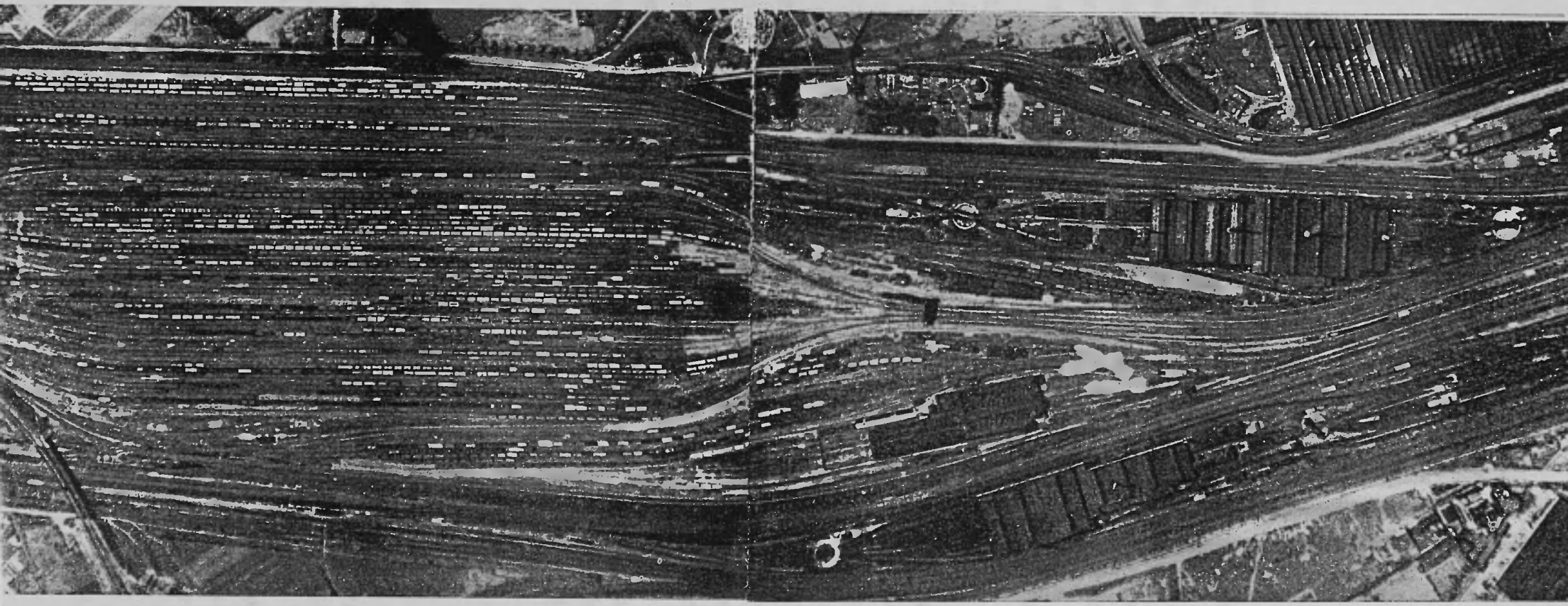
Puis au plus fort de ce grondement devenu énorme, et qui nous recouvre littéralement, voici un autre bruit, bien pire : le déchirement de l'air par un chapelet de bombes, qui semble immense, et qui descend droit sur nous, culminant dans un enfer d'explosions tout autour, un soulèvement de poussière qui pénètre par tous les interstices, d'en haut, d'en bas et sur les côtés. La chose a duré peut-être cinq secondes, et dans ces secondes l'impossible s'est produit : les cinquante deux hommes ont réussi à se lover les uns dans les autres, tous aplatis sur le plancher : on n'y était jamais arrivés avant.

Le grondement de la vague de bombardiers est encore au-dessus de nous. On dirait même qu'il enfle à nouveau. Et l'affreux bruit de dégringolade aérienne, la cataracte, le paroxysme des déflagrations retentissent à nouveau. Et encore. Et encore. Nous sommes choqués, et réduits à néant, quoique indemnes. Certains cognent contre les portes, comme fous, hurlant pour qu'on nous ouvre. Aucune réponse. Nous sommes seuls, bien seuls, enfermés, à plus d'un mètre au-dessus du sol, sous ce ciel qui résonne comme la voûte d'une immense cathédrale. Le bruit décroît enfin, et c'est petit à petit un silence de tombe qui se rétablit au dehors.

Pas pour longtemps. L'insupportable rumeur annonciatrice reprend, insignifiante d'abord, puis rapidement certaine. Le bruit remonte au niveau atterrant de tout à l'heure, et malgré notre refus intérieur, désespéré, tout recommence. Vague par vague, les grands quadrimoteurs écrasent la gare de triage de Höchst, comme à l'exercice.

La deuxième vague est passée. Même nouvelle attente stupéfiée, mais sans illusion. Et c'est une troisième vague, puis une quatrième vague, chacune articulée en plusieurs escadrilles dont chacune lâche ses chapelets de bombe à la verticale, -et ce de dix en dix minutes. Parfois cela tombe un peu plus loin, parfois tout près. Dans tous les cas, le bruit immense fond sur nous des profondeurs du ciel, comme un être vivant qui viendrait nous viser, justement nous, et on n'a que la ressource d'attendre pour voir si on sera encore vivant après.

Lorsque la dernière vague est passée (était-ce la cinquième ?, la sixième ?) nous ne savons pas que c'est fini ; nous restons collés au sol, petits animaux terrorisés, sans la force de parler, ne vivant que par nos oreilles tendues à se rompre. Les minutes passent, puis un quart d'heure, puis un second. Lentement, on commence à y croire, c'est peut-être la fin. Lentement, aussi, la parole reprend, et le mouvement. On cherche à voir par les deux lucarnes hautes. Enfin, c'est la fin de l'alerte. Alors, seulement, les gardes reviennent. Malgré les abris dont eux ont bénéficié, ils n'ont pas l'air d'avoir été à la noce. Ils entr'ouvrent nos portes pour nous donner de l'air. Un ou deux d'entre nous peuvent, en se penchant au-dehors, voir les dégâts, considérables. Dans notre propre rame, le 4ème wagon à partir du nôtre (ou bien était-ce le second ?) est détruit, atteint de plein fouet. Heureusement, il ne contenait que des marchandises. On s'en tire à bon compte.



Hamm, the biggest marshalling yard in Germany, with a daily capacity of 10,000 wagons, was raided over eighty times between 1st June, 1940, and 12th June, 1941. Night work, for which signal lights are essential, is greatly reduced during a raid and the dislocation to traffic schedules is cumulative. There is positive evidence of the widespread confusion and congestion in goods and passenger traffic which these raids have caused. Bombs are seen falling.

Exemple de bombardement de gare de triage, de jour, par les Alliés; ici en 1940 par la R.A.F.
(Publication du Ministère de l'Information, Londres 1941: "BOMBER COMMAND").

(CF. Höchst, pp. G-177-8).

Mais le moral est atteint. Nous voudrions qu'on nous tire de là, et vite. La journée est loin d'être terminée. Une discussion aigre, sans espoir, s'engage avec les sentinelles. Elles n'ont aucun pouvoir. Nous restons donc là, jusqu'au soir, imaginant sans cesse le pire. Oui, vraiment, "Scheisse, der Krieg !"

Le soir, avec la lenteur accoutumée, on nous ramène, convoi reformé, en gare des voyageurs. Va-t-on quitter ces parages ? Attente, les voyageurs s'affairent sur le quai, ouvrent et referment des portières.

- "Ansteigen !", crie un cheminot. On va partir, c'est bon.

Et voilà que les sirènes reprennent, d'un coup.

Il y a de l'agitation, un moment de flottement.

- "Absteigen" ! crient les employés. Toute le monde s'égaille, puis on ramène le train ... sur les voies du triage, - nous toujours dedans.

Attente extrèmement pénible. Les bombardements de nuit sont-ils coordonnés avec ceux de jour ? Nous n'en savons rien, mais celui de ce matin est encore si proche que nous l'avons encore dans les tripes.

L'attente est longue. Enfin, fin d'alerte, et retour en gare. - "Ansteigen !" Cette fois, c'est bon, on part, on quitte ce coin maléfique. Restera à trouver le temps, et le lieu, pour se laver les nerfs, évacuer cette terreur, le souvenir même de cette terreur.

Par Aschaffenburg, nous arrivons, après la troisième nuit, à Gemünden. C'est une simple bourgade, dans la vallée de la Saale, entourée de hauteurs qui se poursuivent par des sortes de plateaux. Notre débarquement est celui d'un petit troupeau assez falot, et notre colonne, passablement défaite et mal rasée, traverse la localité au très petit pas. Il n'y a pas de destructions par ici, la guerre n'a pas l'air d'y avoir touché, et tout semble en bon état, maisons, boutiques ... Au commencement de la route qui monte vers un des plateaux, nous croisons une noce villageoise qui en descend, dignement, les gens marchant sagement par deux en se donnant le bras ; en tête, le marié, gauche dans son costume noir, et la mariée, bien en blanc comme il faut, toute fraîche, avec un bouquet à la main. Quel contraste entre ces deux groupes en marche !

- "Vive la mariée !", s'écrie avec à propos l'un de nous : le cri gagne toute la petite colonne. Ces braves gens ne comprennent pas, - ahurissement, puis quelques timides sourires. Il n'en fallait pas plus pour nous aider à secouer les démons du

voyage ; le tonus réapparaît. Les jambes retrouvent leurs moyens, on avale le reste de la montée ; deux kilomètres encore et nous y voilà. Sur la droite de la route, voici l'OFLAG XIII B, proche de Hammelburg.

Nous sommes (malheureusement) une quarantaine d'officiers du FFL à être arrivés là :

- du B.M. 24, le commandant Coffinier, et la plupart des officiers ;
- du 1er RA, le capitaine Luflade, Rougé et moi ;
- de la 2ème DB, le capitaine Langlois de Bazillac, du 3ème Régiment de Marche du Tchad, une des unités de légende issue de la colonne Leclerc du Fezzan en 1941-42, - fait prisonnier à peu près en même temps que nous mais au nord de Strasbourg, dans un coup de main ;
- et deux lieutenants F.F.I., provenant d'une unité constituée depuis la Libération, à l'initiative d'André Malraux qui s'en est institué colonel (comme ça !) : la Brigade "Alsace Lorraine" : l'un d'eux est le lieutenant Rousselot.

On est aux environs du 25 février 1945.

Nous sommes d'abord installés dans des baraquements proches de l'entrée du camp. Avant de nous mettre en contact avec les autres prisonniers, nous dit-on, on va nous faire ressortir du camp, toujours escortés, et sans explication, on nous fait prendre le chemin d'une bâtisse isolée, avec une haute cheminée, que l'on découvre sur une petite butte, une fois en route. Une fois arrivés, nous sommes introduits dans une première salle où on nous ordonne de nous déshabiller et où on remet à chacun une petite serviette et un minuscule bout de savon. Il fait agréablement chaud. On ramasse tous nos vêtements. Nous attendons encore un moment, nus, dans ce local sans fenêtres, éclairé pauvrement à l'électricité. J'ai eu l'idée que nous puissions être à l'entrée d'une chambre à gaz ou de quelque chose d'équivalent. Faute d'avoir toutes les lumières là-dessus qu'on a eues depuis, j'en savais assez pour me poser des questions; et pour les garder pour moi.

En fait, c'est une merveilleuse douche chaude qui nous est offerte. Après quelque nouvelle attente, nous recevons nos vêtements, passés à la désinfection et parfois quelque peu délavés. Ce sont d'autres prisonniers qui font le service, mais on ne se parle pas. Rhabillés, nous redescendons vers le camp, dans un état de bien-être bien imprévu.

Au camp, nous sommes cette fois amenés dans l'un des trois secteurs, où la plupart d'entre nous sommes affectés à un même baraquement, complétant son effectif, jusque-là assez faible, et 100% américain. Le plus âgé, le capitaine Desanto, doit avoir 30 ans. Même mobilier qu'à Limburg (tables, bancs, châlits doubles), pas moins triste, mais en meilleur état.

Dans chaque baraquement de ce secteur, il y a une quarantaine d'occupants. On accède par quelques marches en béton, le sol est du même matériau. Au centre, la lumière est juste suffisante pour lire, compte-tenu de l'enchevêtrement des couchettes superposées, disposées en files. L'ensemble est ceinturé de grillages à larges mailles carrées, sur les côtés touchant aux secteurs voisins, et par le dispositif déjà décrit pour Limburg, sur les côtés touchant l'extérieur, avec des miradors, équipés de mitrailleuses et de phares, de place en place.

Nous sommes libres, dans la journée, de circuler dans tout notre enclos, et de rendre ou de recevoir des visites d'autres baraques. La totalité des occupants arrivés avant nous sont des officiers américains, environ deux cents, faits prisonniers à divers moments depuis juin 44 mais surtout dans les Ardennes, en décembre. C'est dans un sens un aboutissement et un soulagement de nous voir désormais officiellement classés dans leur catégorie, dont le statut de prisonniers de guerre correctement traités et protégés ne peut faire de doute.

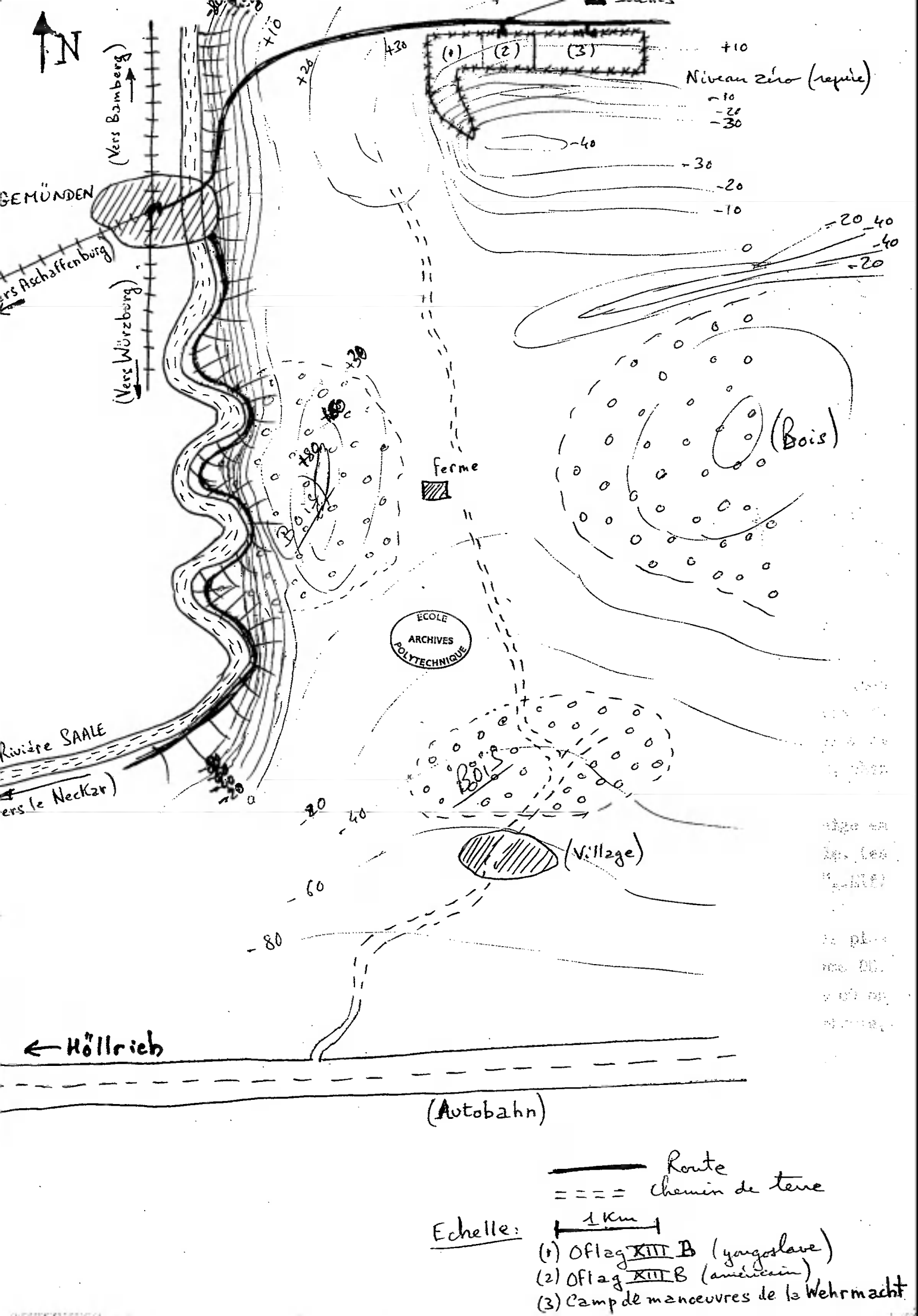
Mais il y a, du côté ouest, un autre secteur, beaucoup plus grand du reste, où réside une population infiniment plus nombreuse et toute différente. Ce sont exclusivement des Yougoslaves, environ 3500 officiers, pratiquement tout l'encadrement de l'armée qui a été pulvérisée en mai 1941 par l'offensive éclair des Allemands dans les Balkans, à la veille de l'invasion de l'U.R.S.S.

Il y a là, en particulier, tout le haut état-major, 33 généraux, et entre autres, le général en chef Brachitch, qui jouit, encore ici, d'une sorte de vénération de la part de ses officiers , du fait, notamment, de sa conduite très ferme dans des camps successifs; qui a gagné le respect des Allemands, et leur a apporté une protection appréciable.

Le secteur Yougoslave est constitué de baraques identiques aux nôtres. Mais le relief du terrain, à flanc d'un coteau, se creuse en une sorte d'entonnoir à forte pente, vers le Sud. A part une dizaine de baraques disposées sur le même niveau horizontal que celles de notre secteur, le reste est disposé de part et d'autre d'une sorte de rue pavée, qui plonge, littéralement, en tournant, plus bas, vers la gauche. En nous avançant à la limite de nos clôtures de ce côté, nous pouvons voir les toits en tuiles de cette espèce de village, d'accès interdit pour nous autres, et l'animation de sa population, qui va et vient, monte et descend sa grand'rue, à toutes les heures du jour, dans une variété d'uniformes, tous exotiques pour nous. On se salue beaucoup là-dedans, et quand paraît, parfois, le fameux général Brachitch, habituellement entouré de ses proches, nous pouvons voir de loin les marques de respect prodiguées sur son passage.

La vie s'installe dans une monotonie plutôt plus grande qu'à Limburg, mais avec une certaine facilité, car nous connaissons déjà un certain nombre d'usages, et il y a moins de possibilités de surprises. Il y a les lits à faire le matin (mais il est toléré d'y remonter dans la journée). Il y a les trois "repas", tout à fait aussi minces, - même jus de café et de soupes, mêmes distributions de pain le matin pour la journée ; les mêmes attentes, le même rituel de corvées, avec les grandes bassines portées à deux, fumant dans l'air froid. Il y a de légères variantes : une quantité infime de margarine, de marmelade, le matin, permet des combinaisons d'assaisonnement du pain; il y a un jour, le mercredi, où on nettoie à fond les cuisines, en supprimant de ce fait le repas du soir ; celui de midi en contrepartie, est constitué d'une épaisse soupe de pois cassés avec de petits morceaux de saucisse, au hasard de la louche. C'est un moment fantastique quand cette soupe vous descend dans le gosier; mais il faut se préparer en même temps à ne rien avoir de plus jusqu'au lendemain matin.

Il y a le rituel de l'agitation de la louche, que se réserve le capitaine Desanto, court sur pattes, italien des pieds à la tête, avec un accent italien dans son américain, mais impartial dans ses distributions. Il y a le privilège des officiers supérieurs, logés encore une fois dans une chambre à part, dont j'apprendrai un jour par une invitation tardive, qu'ils ont droit à double ration de tout - ce dont ils gardent le secret entre eux.


N
(Vers Bamberg)
GEMÜNDEN
(Vers Aschaffenburg)
(Vers Würzburg)
Rivière SAALE
(Vers le Neckar)
(1)
(2)
(3)
+10
Niveau zéro (repère)
-10
-20
-30
-40
-30
-20
-10
0
-20
-40
-40
-20
+30
+20
+10
+30
+80
+80
Bois
Ferme
(Bois)
ECOLE
ARCHIVES
POLYTECHNIQUE
Bois
-20
-40
(Village)
-60
-80
← Höllrich
(Autobahn)
Route
Chemin de terre
Echelle:
1 Km
(1) Oflag XIII B (yougoslave)
(2) Oflag XIII B (américain)
(3) Camp de manoeuvres de la Wehrmacht

Il y a l'appel du matin, sur 3 rangs en profondeur, sur la place rectangulaire qui est devant notre propre baraque. On s'y rend à une heure immuable, quelque temps qu'il fasse. Les quelque deux cent cinquante officiers y forment des groupes rectangulaires, à l'alignement. Devant nous, deux ou trois officiers supérieurs américains, dont le plus gradé, un colonel, grand, grisonnant, très bien habillé, l'air triste. Il paraît qu'il commandait une unité de ravitaillement dans les Ardennes, et qu'il a rendu tout son matériel aux Allemands sans combat, une fois encerclé. On ne l'aime pas.

Il nous fait mettre au garde à vous ("Attèèèènn - cheune !"). Alors arrivent, du bloc de commandement, deux ou trois officiers allemands. Ils s'arrêtent à dix pas du colonel américain, qui les salue militairement. Les Allemands rendent le salut, le colonel américain commande le "Repos" ("At ease !") et le compte des prisonniers commence. Un gros adjudant, escorté d'une sentinelle, l'arme à la bretelle, marche devant notre premier rang, d'un pas vif, en comptant. Derrière notre troisième rang, au même pas, une sentinelle identique accompagne le mouvement. Nous entendons son compte en allemand, à mi-voix. L'adjudant rend compte que tout est en ordre (pas d'évasion dans ce camp ; c'est vraiment difficile, car nous sommes tous officiers et, ne travaillant pas, n'avons aucune possibilité de trafiquer au titre d'allées et venues extérieures). On fait rompre les rangs et tout le monde rentre en courant, chez soi pour attendre le café ersatz, et le pain de la journée.

Parfois, les officiers allemands se font attendre. Certains matins, il neige en bourrasques : alors l'attente en rangs, immobiles et silencieux, est plus pénible. Les doigts rougissent de froid. Mais le cérémonial, les saluts, le comptage ("..Elf! Zwölf! Dreizehn! ..") restent rigoureux.

Les journées commencent à passer, lentement. On cause avec les voisins les plus sympathiques. Francis noue des relations avec le capitaine Langlois, de la 2ème DB, dont les combats remontent au Tchad et qui touche, par ses souvenirs, aux temps où on formait les premières unités, où Pierre Rougé traversait lui aussi, l'Afrique centrale, du Gabon à l'Egypte. Langlois est un officier français dans le meilleur sens, clair, sobre en paroles, ferme de caractère. Il se tourmente de sa capture, due à une imprudence en patrouille, de nuit.

Nous parlons avec deux des officiers de la Brigade Alsace Lorraine. C'est Rousselot qui s'exprime le mieux. C'est un engagé volontaire, instituteur, originaire de Dieuze. Il raconte les contraintes exercées par les Allemands sur ce nord de la Lorraine, annexé comme l'Alsace, dès 1940, et mise par Vichy sous l'appellation lénifiante (pour la France) de "zône interdite". Il raconte comment on a rebaptisé toutes les rues de noms allemands, enrôlé de force tous les hommes d'âge militaire. Comment il a été envoyé dans un camp de rééducation allemand, pendant des mois, avec le salut matinal au drapeau hitlérien, la lecture de passages de "Mein Kampf," à haute voix, à chaque repas au réfectoire, écoutée debout, au garde à vous. Son évasion en zône occupée et ensuite en zône libre, à la faveur d'une permission à Dieuze. La détresse de sa famille, laissée sur place. Son enrôlement dans les FFI, la misère de ces groupes vivant d'espérance, sans contacts, sans armes, sans ordres. La libération, quelque part en France. L'engagement collectif de son groupe dans la brigade Alsace Lorraine, constituée par Malraux pour s'adjoindre à la 1ère Armée. La pagaïe résultante, l'afflux des volontaires, le manque d'armes individuelles, d'équipements, même de chaussures ! La montée en ligne, dans le froid, malgré tout cela, dans le nord de l'Alsace. Des combats inégaux, et cette capture. Il est (plus que nous !) content d'être traité en prisonnier de guerre après une telle suite d'aventures.

Nous évitons de parler avec le capitaine Tencé, commandant pourtant valeureux de la compagnie avec laquelle j'étais à Boofzheim. Il est solitaire, de mauvais moral. Grand, cheveux noirs coiffés en arrière, taciturne ; il est maniaque sur sa propreté corporelle, visite son linge sur la table commune, y cherchant en silence des parasites, peut-être imaginaires. Il ressemblait beaucoup au ministre d'après-guerre et écrivain Alain Peyrefitte.

Nous parlons peu avec les Américains, qui sont le plus souvent entre eux comme nous sommes entre nous. Beaucoup sont des hommes de très petite condition, avec un vocabulaire et un champ de pensées réduits, parlant de nourriture à tout instant, dans une ponctuation monotone de jurons. La chance voudra qu'ayant découvert un piano dans une baraque ayant dû servir de salle des fêtes en d'autres temps, je fais ainsi connaissance d'un petit club d'Américains (d'autres baraques), qui se réunissent quotidiennement pour parler "d'autre chose". Certains ont séjourné à Paris avant guerre, fréquenté des cercles musicaux animés, sur la rive gauche, chez Nadia Boulanger. C'est une diversion agréable.

Puis, un jour, on nous annonce une distribution de colis. Surprise. Nous sommes, évidemment, sans contact avec les nôtres, les uns comme les autres, d'abord, par le caractère récent de notre capture. Puis par le fait que les communications, postales et ferroviaires, sont très perturbées par les bombardements grandissants, dont l'effet s'ajoute à tout ce qui est priorités militaires dans le pays.

On amène ainsi les quelques Français que nous sommes, un matin, vers l'entrée du camp, dans une baraque où sur de grandes tables, une dizaine d'officiers yougoslaves sont en train d'éventrer, sous le contrôle de soldats allemands, des colis de vivres, et nous les distribuent avec un air chaleureux et quelques mots amicaux d'accompagnement. La distribution n'est pas énorme, mais cela sort de l'ordinaire du camp : un peu de conserves, de chocolat, de la vraie nourriture. Nous sommes émus de cette générosité et cherchons des explications.

Nous apprenons ainsi que les 3500 Yougoslaves, installés ici depuis trois ans, ont mis en pratique un système obligatoire de solidarité. Tous les colis individuels reçus des familles yougoslaves sont, avec l'accord des Allemands, mis en réserve et distribués de façon égalitaire, en maintenant un fonds de sauvegarde pour les mauvais jours. Les Yougoslaves ont en effet prévu leur organisation de survie dans le cas d'aggravation des conditions du camp, tel qu'ils les prévoient au moment où les Alliés arriveraient jusqu'ici, et avant leur libération : c'est sage ! Sans doute, ils ont donné d'autres raisons, pour la façade. Les réserves accumulées sont importantes. Ils ont appris récemment que dans le camp américain avec lequel ils avaient très peu de communication, est arrivé notre groupe de Français.

La France a apparemment gardé son coefficient sentimental auprès de ces hommes. Un nombre élevé d'entre eux a appris le français avant la guerre, ou fait des études universitaires, voire militaires, chez nous. De plus, nous sommes nous-mêmes des représentants de cette armée française de libération, beaucoup plus chargée de potentiel d'émotion auprès d'eux, que toute autre. Ils ont su que nous étions là, démunis plus qu'eux, et ont, dans un sympathique élan, décidé par un vote de nous faire un cadeau alimentaire individuel. Le geste est d'autant plus appréciable, que depuis un à trois mois, aucun colis n'est plus arrivé à Hammelburg pour eux-mêmes. Nous remercions avec effusion.

Cette fraternité va se développer à partir de là, bien davantage. La grand'rue de notre camp, prolongement horizontal de la grand'place devant notre baraque, se continue dans le camp yougoslave, coupée par la grande cloison quadrillée de barbelés. Des Yougoslaves s'y avancent, et Francis, le premier de nous deux noue une conversation sympathique avec l'un d'entre eux. Il s'appelle Vugmirovitch, a vingt cinq ans environ. Francis vient me chercher dans notre baraque pour me dire que Vugmirovitch a amené un ami, qui voudrait lui aussi trouver dans notre petit groupe un correspondant personnel : c'est le lieutenant Milorad Techitch, vingt huit ans, grand et mince, avec de forts sourcils et une mâchoire longue et carrée. D'ailleurs, qui n'est pas mince dans le camp yougoslave ? Trois ans de nourriture "à la Hammelburg" leur ont donné à tous un air de ressemblance : un peu émacié, avec des couleurs de visage indécises. Ils marchent toujours à pas retenus, économisent leurs gestes. Nous sommes nous-mêmes bien avancés dans cet apprentissage.

Techitch est lieutenant d'un régiment de la garde royale, avec un superbe monogramme du roi, Pierre II, à son calot. Tous ces officiers sont fidèles au roi, au régime qui a été abattu par l'invasion. Comme nous, en somme, à notre République interrompue.

Ce contact est vivifiant. Nous avons beaucoup à nous dire. Ils ont des livres français dans un grand fonds de bibliothèque, quelque part dans leur vaste secteur. On nous passe de ces livres par les mailles du grillage. C'est interdit, mais il y a des endroits propices, où la clôture, entre deux baraques, n'est visible que de près. On organise les surveillances en conséquence.

On ira ensuite plus loin. Les Yougoslaves brûlent de nous inviter chez eux le soir. C'est un peu plus risqué. Il y a un couvre-feu général, et puis il faut cette fois envisager d'escalader la clôture, deux fois dans le temps du couvre-feu, et se trouver en position irrégulière les uns chez les autres, avec des sanctions de mise en cellule à la clé, en cas de découverte.

Heureusement, les Allemands n'ont sans doute que le minimum d'effectifs pour la garde de ces camps, compte tenu de la pression des demandes des divers fronts, et ne s'occupent en fait que de l'essentiel, c'est-à-dire de la garde des clôtures extérieures. De ce côté, le service est de bon aloi. Les phares des miradors explorent tout le temps les files de clôtures, ajoutant de temps à autre un coup d'oeil ailleurs, mais très occasionnellement.

Ainsi, un soir, puis un autre, nous nous faufilons après le dîner vers le point le plus favorable, où nos amis nous attendent. Ils nous aident en silence à notre escalade et à notre descente, nous mettent sur le dos des capotes, sur la tête des calots, yougoslaves. Nous découvrons avec plaisir un domaine différent du nôtre, descendons bras dessus bras dessous la longue rue en pente, entrons dans l'une des baraques, où nous sommes attendus par des groupes agglutinés. Nous racontons l'Italie, le débarquement, la France, l'avance des armées, la puissance de nos équipements. Un interprète relaie, phrase par phrase, en serbo-croate. On boit nos paroles ; nous voyons sous les lampes un cercle de visages tendus vers nous. Nous répondons aux questions. Puis c'est le café turc, sorti d'on ne sait où, bouillant, amical, avec un bout de sucre tombé du ciel. Des chansons, des récits.

Mais il y a toujours quelqu'un chargé d'avoir l'oeil sur la montre, car vers 22 heures, c'est l'extinction des feux, et plus personne ne doit être hors des baraques. Il faut alors faire le trajet inverse - cela tire dans les jambes dans la rue montante - et on arrive enfin aux grillages, puis chez soi, revigoré, ranimé, revalorisé même, un peu.

Cette région de clôtures mitoyennes va nous servir encore, grâce aux Yougoslaves, à autre chose. Depuis longtemps, ils ont mangé tous les pissenlits qui poussent entre les pavés, de leur côté. Mais ils nous encouragent à nous en faire, du nôtre, des salades, même à défaut de tout assaisonnement. Car ils peuvent voir, chez nous, de véritables richesses en pissenlits, dédaignées évidemment par les Américains, pour qui ce ne sont que de mauvaises herbes, auxquelles on ne fait pas attention.

Nous gardons la recette, et la connaissance des terrains de cueillette, dans un petit cercle d'initiés. Et nous ajoutons cette ressource imprévue à un ordinaire bien maigre. Quand on rentre avec deux ou trois poignées de pissenlits qu'on lave à l'eau de la fontaine dans la baraque, les Américains grommellent : jaloux de l'utilisation d'une ressource inconnue, vexés de voir les Français s'en tirer avec des trucs de bonne femme. Visiblement, nous descendons dans leur considération. Cela ne tient guère l'estomac, il faut le dire, et sans sel, juste à l'état cru, ça n'est pas formidable. Mais c'est quelque chose au lieu de rien. Et ça a le don de repousser sans cesse, et sans demander de travail !.

Si les Américains grommellent, c'est parfois aussi l'effet d'un mauvais moral. Bien sûr, l'ordinaire est maigre, très maigre. Mais il n'y a pas non plus chez eux cet effort de maintien de tonus, que l'on voit à côté chez les Yougoslaves, et qui provient du maintien d'une sorte de structure intérieure à la communauté, - résultat d'une impulsion permanente donnée d'en haut par le groupe des généraux. Chez les Américains, le lieutenant-colonel qui pourrait jouer ce rôle est, au contraire, dans une sorte de quarantaine morale, stigmatisé par ce qu'on dit des conditions de sa reddition.

Aussi voit-on, dans notre baraque même, de jeunes officiers qui passent la journée étendus sur leurs châlits, inoccupés, et s'interpellant de couchette à couchette dans une monotone évocation des beaux jours des rations de leur armée.

- "Oh! mon vieux! une belle omelette, toute jaune, avec huit oeufs, tu vois ça?"
- "Oh là là! Tu te rappelles, quand nous marchions en rangs avant d'embarquer, "dans les champs de coton, et qu'au bord de la route les prisonniers boches "employés à la récolte faisaient grève, assis par terre, parce que les jus "d'orange qu'on leur apportait à la pause n'étaient pas glacés ! Ah! les "fumiers ..."

****

Un jour de mars, agitation inaccoutumée. Et voici que viennent s'ajouter à notre effectif environ <u>six cents</u> Américains de plus et avec eux quelques autres Français. Ils sont harassés, après un voyage long et plein de péripéties. Ils étaient en Poméranie, loin à l'Est, et on les en a sortis sous l'effet de l'avance russe, visiblement. Ils ont fait de longues marches dans la neige, puis ont voyagé par train. L'aviation russe mitraillait. Leur officier le plus ancien, le colonel Goode, s'est révélé un chef. Il a parlementé durement avec leurs gardes, exigé des croix rouges sur le toit des wagons. Ce grand groupe a été conquis par cet officier déterminé, géant aux sourcils broussailleux, à la parole courte et forte. Ils s'installent dans ce qui reste de baraques libres. Dès lors, le secteur américain change de rythme, il y a du monde partout, les conversations se raniment aussi, avec tant de gens aux expériences si différentes.

Un des rares Français se révèle être un ancien condisciple à moi de Janson de Sailly, Henri Spade(1). Sorti de France comme nous en 42-43, il s'est engagé comme simple soldat à Alger, a fait partie des commandos qui ont débarqué à l'Ile d'Elbe dans l'été 44. Des combats incertains sur l'île l'ont fait tomber prisonnier avec quelques autres, dans les derniers moments de la libération de l'île. Il a eu la malchance que ses vainqueurs, au lieu de le relâcher, l'emmènent avec eux dans une vedette à grande vitesse qui participait au rembarquement des derniers rescapés allemands. C'est d'Italie qu'il a été envoyé sur la Poméranie, et a rejoint là un camp d'Américains, comme nous autres par ici.

Le colonel Goode est plus ancien que le colonel bien habillé qui faisait office de porte-parole des prisonniers jusqu'ici. Il prend la relève, avec énergie. C'est un homme à poigne. Il a maintenu le moral de ses six cents ouailles sur le chemin difficile de Poméranie à Hammelburg. Il prend en mains deux cents hommes de plus, sans perdre un instant. Le temps de demander aux Allemands leur accord pour faire régner un peu plus de discipline dans l'organisation interne des baraques, et ses ordres commencent à arriver. Propreté des baraques, propreté corporelle, d'abord. Rapport quotidien des chefs de baraque à lui-même, par une voie hiérarchique reconstituée. Cela aide à se sentir moins à l'abandon.

Tous les jours, les chefs de baraque, et tous les officiers supérieurs(2), se réunissent avec Goode dans la "salle des fêtes"(3) pour un compte-rendu. Goode a persuadé les Allemands que cela ne servirait à aucun projet d'évasion, et obtenu qu'ils n'y mettent pas les pieds.

Au bout de quelques jours, Goode sait sur qui compter. Il a éliminé des bavards, organisé des circuits. Dans le même temps, ses hommes ont remonté un poste récepteur radio clandestin qu'ils avaient réussi à constituer en Poméranie, et qu'ils ont réussi à transporter, en pièces détachées, réparti sur les personnes d'un grand nombre d'entre eux. Le poste est installé dans un endroit du camp tenu secret. Tous les bulletins d'information alliés sont captés. Tous les soirs à 17 heures, Goode fait donner dans sa réunion une situation complète des informations militaires du front Ouest et du front de l'Est.

---

(1)Fils d'un décorateur dont le magasin était dès avant 1939, Place Possoz, dans le 16ème ; il est devenu producteur de films et d'émissions de télévision, très en vue dans les années 50-60

(2)de commandants à colonels

(3)celle au piano, - qui en était le seul meuble, du reste.

Le commandant Coffinier ne comprenant pas l'anglais, me fait admettre comme interprète personnel à ces réunions. L'effet sur le moral, je le constate dès lors, est splendide.

Or, justement à ce moment, les nouvelles deviennent intéressantes pour nous.

A notre arrivée, nous avions connu un moment de baisse de régime. La nuit, on avait beau tendre les oreilles comme au Stalag XIII A, les vitres ne tremblaient pas et le front était bien loin, ce qui détruisait les rêves d'une libération rapide.

Il y avait bien les raids aériens. Ils ne nous faisaient plus peur, heureusement. Nous étions visiblement, maintenant, dans un coin de verdure, - plateaux, bois, landes et prés, à perte de vue, - pas d'objectif militaire proche, sinon nous-mêmes, peut-être, car nous n'étions dans rien d'autre que dans une partie des baraquements militaires d'un immense champ de manoeuvres allemand, qui s'étendait à perte de vue devant nous au sud, et qui figurait sans doute, sur les cartes des Alliés. Les Allemands l'occupaient encore pour une part, àpeu près égale à celle qu'ils avaient transformée en camp(1), et jouxtant celle-ci à l'est. - Ils y avaient une discipline de défense passive absolument consommée et dès les signaux d'alerte, tous les véhicules étaient cachés, tout mouvement supprimé(2). L'ensemble pouvait paraître abandonné, vu du haut des airs.

Les raids avaient d'ailleurs des buts fixés à l'avance, et beaucoup plus importants. C'étaient, de jour, des vagues colossales de bombardiers américains quadrimoteurs, "Liberator", renvoyant leur éclat métallique d'aluminium brillant de leur haute altitude, et passant en grandes formations parfaites. Parfois, ils lâchaient des nuages de bandes d'aluminium, qui tombaient lentement, en scintillant, lorsque la Flak allemande se mettait à tirer. C'était pour embrouiller les évaluations des radars allemands de conduite de tir (si tant est que les Allemands en avaient).

De nuit, c'étaient seulement à l'oreille que nous pouvions suivre leurs lentes progressions, au bruit de tonnerre continu, passant à toutes les distances possibles, selon les cas et les trajets, à l'aller et au retour. Nous voyions, certaines nuits, les longues conflagrations d'éclairs, provoquées par ces raids, et suivant le cas

(1)Ils y entrainaient très activement de jeunes recrues, qui faisaient devant nous, au loin, des exercices épuisants, avec des tirs réels, sous lesquels ils avaient parfois à passer en rampant.

(2)nous devions nous-mêmes rester dans les baraques, fenêtres fermées, quelle que fût la durée des alertes.

dans trois directions. Nous savions que suivant celles-ci, c'était soit Würzbourg, au sud-est ; soit Fulda au nord, soit Schweinfurt soit Bamberg à l'est, qui étaient pilonnés.(1)

Vers la même époque, mes parents, à Genève, écoutaient un soir une émission ordinaire (suisse ou française) sur Ondes Moyennes, lorsqu'ils entendirent subitement, en surimpression et dominant tout, une voix de femme qui répéta plusieurs fois, d'un ton de commandement et en même temps d'angoisse :

"ZU ALLEN VON LEANDER ! ZU ALLEN VON LEANDER ! FLIEGEN SIE SOFORT NACH SCHWEINFURT !"

(A tous ceux de "Leander", volez immédiatement sur Schweinfurt).

Il ne pouvait s'agir que de rattraper, par les cheveux, des formations d'aviation de chasse dirigées ailleurs et qu'on espérait pouvoir ramener sur Schweinfurt exposée à un bombardement de nuit catastrophique.

Les raids étaient quotidiens. Parfois, après quatre heures de consigne en baraque, on commençait à se dérouiller les jambes et espérer un repas tardif, lorsque les sirènes repartaient et tout était alors fichu, pour d'autres longues heures. Parfois, un raid durait toute la journée, ou c'était une succession telle, qu'il n'était pas question de fin d'alerte en cours de journée, ce qui revenait au même.

Mais les nouvelles du front nous apportaient maintenant autre chose. Les Anglais et les Américains avaient relancé une nouvelle grande attaque et venaient de passer le Rhin en Allemagne même, et en force : les Anglais, dans les plaines du nord, loin de nous, - les Américains, en Rhénanie, c'est-à-dire droit en face de nous, (si l'on oubliait la grande distance). C'était aux approches du 20 Mars. Chaque après-midi, au rendez-vous des nouvelles, au rapport du colonel Goode, nous apprenions du nouveau.

---

(1)Vers cette époque les Allemands, rompant avec l'usage, nous distribuèrent un numéro du "Völkischer Beobachter", le quotidien le plus répandu, qui consacrait - très certainement par exception - une page entière de reportages aux terrifiants bombardements subis vers le 13 février par la ville de Dresde ; c'était sans doute pour nous inspirer un sentiment de culpabilité pour cette horrible attaque de nuit sur une ville ouverte, bondée jusque sur les places publiques de dizaines de milliers de réfugiés du front Est, et qui fut pratiquement transformée en brasier par un cruel bombardement incendiaire, aggravé par des vents violents. Cet épisode qui fit plus de cent mille morts, est d'ailleurs un des plus terribles que les Alliés se soient mis sur la conscience, - paraît-il en toute connaissance de cause, et dans un but de pure terreur. Un livre a paru en France sur cette affreuse affaire, dans la même série que "Le jour le plus Long".

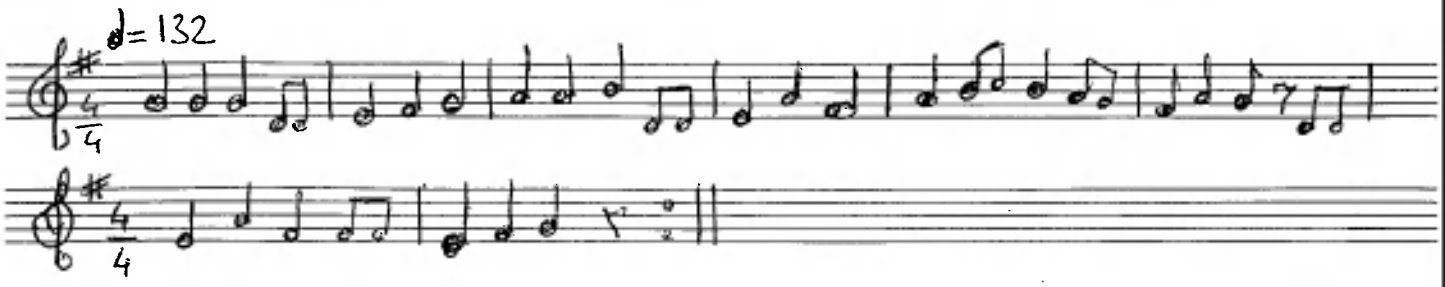
Les Allemands commandant le camp et le champ de manoeuvres voisin étaient sans doute assez renseignés (sans l'être aussi bien !). La discipline se raidissait. Un jour d'alerte, le 21 mars, un Américain, malgré les objurgations de ses camarades de chambrée, sortit en pleine alerte aérienne, se rendant à un bâtiment extérieur de toilettes dans des conditions par conséquent interdites. Le trajet passait en vue d'un mirador ; ses camarades virent le garde le mettre en joue, l'abattre d'une seule balle, dans le dos, sans sommation. Nous entendîmes tous ce coup de feu inexplicable. Personne n'osa sortir. Lorsque la nouvelle se répandit, ce fut une agitation générale. Le général allemand commandant le camp, qui maintenait une discipline peu discutable dans l'ensemble, accepta de recevoir Goode et une délégation américaine, qui purent déposer une plainte véhémente, et énoncer la menace d'une plainte nominative pour crime de guerre, sans qu'il y ait de sanction. Le lendemain matin, un cercueil et un drapeau américain avaient été fournis aux Américains. Goode organisa un service religieux et une parade funèbre dans tout le camp, à laquelle tous les officiers prisonniers participèrent au garde à vous. Le cercueil, porté à bras, passa lentement devant nos rangs, suivi d'un clairon qui sonnait, au rythme d'un lent pas de parade, la déchirante sonnerie américaine "Aux Morts".

Les nouvelles changeaient sensiblement d'un bulletin au suivant. En même temps, d'abord infime, puis discernable, le toc-toc nocturne du front lointain revenait à nos fenêtres. Le temps d'en être certains, nous en fîmes part à nos amis yougoslaves, qui étaient moins à l'affût, n'ayant eu aucune expérience semblable. Pour eux, qui n'avaient depuis près de quatre ans eu d'une bataille terrestre que des pensées abstraites, ce fut une révélation apocalyptique : nous étions heureux de la leur apporter, en échange de leur hospitalité, que nous n'avions aucun moyen de rendre(1).

(1)Au faite de cette hospitalité, il y avait eu une soirée française, organisée spécialement pour l'ensemble des officiers français : nous avions passé ce soir là massivement la clôture. Nous recevaient les seuls yougoslaves diplômés d'Universités françaises, - près d'une centaine !. Dans une baraque surchauffée et bondée, ils avaient constitué une estrade, les numéros se succédaient, folkloriques et français alternés. Un officier d'aviation, en grand uniforme, faisait une imitation de premier ordre de Maurice Chevalier, - avec l'accent ...!

CHANSON DES ANGLAIS DE LIMBURG/LAHN

(cf. p. G. 174)



ARCHIVES POLYTECHNICIENS

SONNERIE AMERICAINE : " AUX MORTS "

(cf. p. G. 192)

En bref, tout en avançant généralement de façon marquée, le front allié paraissait faire une pointe en direction de Francfort sur le Main. A l'est de Francfort il y a Aschaffenburg, et encore à l'est, Gemünden et nous : nous le savions assez pour nous en souvenir. Cela pouvait expliquer le bruit nocturne. Mais la distance était grande encore et il ne fallait pas s'emballer : une pointe de front pouvait être réduite par une contre-attaque, ou l'ensemble du front se stabiliser pour un nouveau répit après la conquête de la plaine du Rhin.

HAMMELBURG II

Toutefois, vers le 25, les Allemands commencèrent à donner des signes de nervosité tout à fait nouveaux. On nous parla de transfert probable vers l'Est dans les 24 heures ; ce n'était absolument pas réjouissant, tout le monde s'en rendait bien compte : en chemin de fer ou à pied, cela représentait au minimum de grandes fatigues, mais aussi, possiblement, de grands risques. Nos camarades venus de Poméranie en savaient quelque chose.

Pourtant on voyait dans le camp d'entrainement voisin une activité grandissante, les véhicules apparaissaient couverts de camouflages de combat , notamment de branchages. L'ordre de départ nous fut annoncé le 26, nous dûmes préparer le peu que nous avions, et attendre dans l'incertitude. L'après-midi, contre-ordre inexpliqué. Nous étions au moins là pour la nuit.

Nous savions alors que le front atteignait un point proche d'Aschaffenburg, considérablement plus près de nous que la veille. L'ensemble de ces indications paraissait bien mettre notre région dans l'axe d'évènements imminents. Mais arriverions-nous à rester là jusqu'au bon moment ?

Le 27 s'ouvrit sur une matinée pluvieuse. L'ordre de préparation à un départ imminent était réitéré. Mais cette fois le grondement de canons s'entendait directement au loin. Les Allemands, de leur côté, étaient visiblement contractés. Ils parlèrent de nous évacuer à pied, dans la direction opposée à Gemünden. Avant midi, le colonel Goode demanda un nouvel entretien au général allemand et lui dit qu'il prenait la responsabilité d'un refus général des prisonniers de quitter la protection du camp dans une zône de combat. En pratique, il fut entendu. Les choses se modifiaient d'instant en instant.

Dans la direction de Gemünden, un léger rehaussement du plateau dominant la vallée de la Saale et la ville, cachait celle-ci complètement. Vers quatorze heures, on entendit par là des coups de canon violents et isolés, puis une explosion lourde, et un panache de fumée grise s'éleva au-dessus de la ville. Nous reçumes alors l'ordre de rester dans nos baraques. Les Allemands passaient à la tenue de combat

camouflée, sentinelles comprises. Le bruit de mitrailleuses et d'autres armes s'amplifiait, irrégulièrement, et soudain vers quatre heures, ceux d'entre nous qui veillaient aux fenêtres voyaient se profiler, sur le haut de plateau, venant de Gemünden, des blindés et engins chenillés américains. Aussitôt s'engagea sous nos yeux une bataille en règle, brève mais violente.

Les Américains tiraient plus ou moins par-dessus le camp yougoslave, qui était pour eux en premier plan, dans un creux, en direction du camp allemand à notre gauche. Mais aussi sur les miradors qui avaient mis en action leurs armes automatiques. Nous nous retirions des fenêtres et nous tenions dans la mesure du possible derrière des murs pleins.

Je me rends compte maintenant que nous n'avions pas le moindre doute sur une issue favorable à la libération du camp et sur l'avance des Américains. Nous étions sûrs de voir le front entier passer par dessus Hammelburg en quelques moments. Et nous fûmes comblés. Pendant que la lumière commençait à baisser, une grande clameur s'éleva : "les Américains sont dans le secteur yougoslave, leurs chars ont enfoncé les barbelés, ils remontent vers nous". Et l'instant suivant, un premier half-track, conduit par un équipage noir de poussière et de poudre, et déjà couvert d'une grappe de prisonniers hystériques, passe devant notre baraque dans un tohu-bohu assourdissant.

Dans les derniers moments précédant ceci, nous avions eu droit à un spectacle aussi surprenant: le général allemand von Goechel avait revêtu son grand uniforme, poignard pendu au ceinturon, pantalon à raies rouges, et parlementait à l'abri du mur faisant face à notre baraque, assisté des officiers de sa suite, avec le colonel Goode. Apparemment, il demandait un cessez-le-feu, qui était tout dans notre intérêt d'ailleurs. Ce qui fit que la fin du combat, sans doute attendue par ses sous-ordres, fut presque instantanée à l'arrivée des blindés.

Nous voici tous dans les rues du camp, où la pluie, après une journée entière, achève de tomber. Des clameurs montent autour de nous dans toute l'étendue du camp d'en bas, d'en haut. S'y ajoute le grondement des engins et le bruit de leurs chenilles qui tournent dans les ruelles. Le crépuscule tombe alors que dans le camp militaire allemand et dans le devant visible de notre propre camp, des baraques flambent, et que le soleil, apparaissant à droite dans un bandeau plat de ciel doré à l'horizon, jette sous le ciel noir un rayon perçant sur toute la scène.

Nous voici remontant à la rencontre des Américains dont le gros des forces est resté massé sur le plateau, et se dessine en silhouettes basses et trapues sur ce fond de ciel dramatique. Nous courons, nous passons les barbelés là où les premiers chars les ont écrasés il y a quelques minutes, nous courons encore parmi les traces de chenilles qui se sont enfoncées profondément dans le sol détrempé. La prairie monte vers les chars, - en chemin voici un engin touché pendant la bataille, abandonné, avec par terre un soldat américain étendu, décapité.

Nous voici autour des chars, des dizaines et des dizaines, leurs équipages encore en alerte, derrière leurs armes, la radio nasillant dans chaque tourelle, dans chaque half-track. Autour, des centaines d'hommes sans armes, américains, yougoslaves, et nous autres, riant, félicitant, insoucieux de l'heure suivante, recevant par-dessus bord un paquet de cigarettes ou de chocolat de ces braves garçons déjà blasés en matière de libérations, sans doute ...

Mais pas aujourd'hui. Car ils n'ont guère vu de sourires au cours de leur expédition à marches forcées de plusieurs jours, jusqu'ici. Ils sont visiblement très fatigués, les yeux rouges d'insomnie, et de la fumée de poudre brûlée, captive dans leurs tourelles. Ils s'expriment nerveusement, attendent encore des ordres.

Leur chef s'entretient d'ailleurs, non loin de là avec un groupe d'ex-prisonniers américains, tandis que les yougoslaves déversent maintenant leur grand effectif sur la prairie. Nous sommes peut-être mille à deux mille autour de la colonne américaine.

J'avais vu mon ami Techitch avant de sortir, et il m'avait conseillé, avec sa grande prudence habituelle, de ne pas sortir prématurément du camp ; de ne pas risquer d'aventure de départ prématuré. Mais ce qui se passe ici balaie toute recommandation.

Rapidement, il s'avère que nos libérateurs vont faire un mouvement général et quitter le camp tout de suite. Ils demandent aux Américains de monter rapidement sur tous les véhicules de leur colonne : - dedans, en ce qui concerne les half-tracks et les camions Dodge 4x4 ou 6x4 ; - dehors, en ce qui concerne les chars, légers ou mêmes lourds, comme les Sherman, dont il y a quelques uns. Au total, nous comptons 53 véhicules de combat, dont le moindre porte une mitrailleuse lourde et des masses de munitions.

L'ordre passe aussi de refouler tous les Yougoslaves ; ils sont trop, de toute façon ; mais ceci demande un moment, assez long. Finalement, en apparence, ceux-ci rentrent tous dans le camp, mais dans l'ensemble les quelque 40 Français que nous sommes, en attirant le moins possible l'attention sur eux, et profitant de leurs uniformes (en fait américains), arrivent à se hisser sur l'un ou l'autre des véhicules en partance. Francis et moi nous sommes maintenus rigoureusement ensemble, vivant ceci par tous les pores de nos peaux .... respectives, et trouvons place sur un des half-tracks.

Mais avant d'y arriver, j'eus un incident extrêmement désagréable. Ma première tentative de monter sur un half-track, que j'avais déjà à moitié escaladé par l'arrière, fut interrompue par un membre de son équipage, qui vit probablement, malgré ma tenue de campagne américaine, ces galons d'épaule français signalant une autre nationalité. Du haut de son véhicule, il m'intima brutalement l'ordre de lâcher prise. Et comme je lui expliquais (en anglais plutôt correct) que j'étais un Free French provenant du 6ème Groupe d'Armées Devers, il prit son pistolet et me frappa à toute force la main que j'avais déjà accrochée au rebord supérieur du hayon arrière, me la mettant en sang et m'obligeant, de douleur, à lâcher prise, tout en accompagnant son geste d'une insulte grossière, du genre : "Va t-en, sale Frenchie!"

De rage, je l'invectivai à mon tour, ameutant ainsi un ou deux de ses camarades, qui prirent mon parti. C'est ainsi, je crois, que Francis et moi avons pu finalement monter dans ce half-track même. Au demeurant, quand il démarra, surchargé, l'homme qui était cramponné, couché, sur l'aile avant gauche était un lieutenant colonel yougoslave, parlant bien français. Il y eut donc bien un petit nombre de miséricordes individuelles accordées à des non-Américains, par des soldats américains compatissants.

La surcharge de ce véhicule, comme de tous les autres, est effarante. Pour maintenir une possibilité de combat suffisante, les Américains à bord ont limité sévèrement le nombre de passagers supplémentaires à l'intérieur. Nous sommes, Francis et moi, ainsi qu'un troisième ex-prisonnier, assis sur la tranche du pare brise blindé, qui a été relevé, et dont seule reste ouverte une trappe de visibilité pour le conducteur. J'ai cette trappe entre mes jambes, Francis est à ma gauche. Nos pieds reposent sur le capot. Il y a je ne sais quelles poignées qui nous permettent de nous retenir dans ce qui va être un trajet tous terrains, dans le noir, dans quelques instants. Sur chaque aile avant, il y a un autre ex-prisonnier, couché et cramponné.

Avant le départ, nous entendons des bribes de conversations des responsables, qui n'ont pas encore rejoint leurs véhicules. Nous commençons à entrevoir qu'ils sont venus ici en un raid spécial, pour libérer précisément ce camp de leurs concitoyens, et sur des renseignements anciens concernant leur nombre, -qui n'était passé de deux cents à huit cents que très récemment. Déjà dépassés par ce débordement inattendu, ils voulaient chasser du rescapage en cours tous les non-américains : nous n'avons dû de pouvoir rester qu'à la connivence des équipages auprès de qui nous étions déjà installés, et à l'obscurité qui tombait.

Ainsi la partie commençait à s'annoncer tout autrement que nous le croyions deux heures plus tôt.

Des moteurs ronronnent, mais on ne part pas encore. Il y a des allées et venues, des interpellations de plus en plus imptatientes d'un engin à l'autre. Enfin un engin s'ébranle, en direction du sud du champ de manoeuvres que nous avons contemplé depuis plus de trois semaines : une direction où sur une longue distance, il n'y a aucune construction visible. Apparemment, nos amis ne veulent pas repasser par Gemünden, qu'ils avaient traversé ce matin en combattant, et avec difficulté.

Mais alors ? Il n'y a pas de front ? Pas d'armée qui arrive par derrière dans les heures qui viennent ? Nous sommes donc à découvert, en territoire allemand, à une distance - quoi ? - assez grande peut-être d'un renfort, d'un secours ? Cette colonne, nous l'apprenons maintenant, est partie vers nous depuis trois à quatre jours, en s'engouffrant à travers le front allemand dans un passage étroit, ouvert devant elle par un pilonnage massif d'artillerie, avec ordre d'aller délivrer Hammelburg et de revenir. Mais elle a parcouru 100 à 120 kms, semant sur son passage, certes, la panique, coupant les fils téléphoniques partout, mais laissant assez de sillage visible derrière elle pour laisser présager une chasse redoutable si les Allemands en trouvent les moyens. Il y a eu de rudes accrochages en route, des changements d'itinéraires, des morts et des blessés, des prisonniers allemands aussi (mais faute de place ils ont libéré ceux qui n'étaient pas de haut grade). Ils ont dépensé une partie de leurs munitions, de leur essence, de leurs vivres. Si le front n'a pas avancé entre temps, il ne faudrait pas que cela dure beaucoup maintenant, sinon la colonne arriverait vite à bout de ressources.

Nous sommes en route maintenant dans les ondulations du plateau, en colonne serrée, tous feux éteints, et cela cahote durement. On aimerait bien que cela se passe sur la pointe des pieds, mais on ne peut pas tenir en route plusieurs milliers de chevaux de moteurs à plein régime sans un bruit énorme, qui se répercute au loin et nous revient en écho, ne nous laissant aucune illusion sur la probabilité que notre trace soit instantanément signalée. Reste l'espoir de la vitesse de ce convoi et de l'imprévu de sa route.

Après un moment, bref arrêt à une ferme isolée, à flanc de coteau, avec une forêt épaisse nous dominant sur notre droite. Nous repartons, toujours par des sentiers de terre, et vers minuit traversons ainsi un bois, à la sortie duquel nous ralentissons et arrivons, dans la rue unique d'un petit village. Brève halte, mais nous restons sur nos véhicules. Le village est complètement éteint, mais à tous les balcons, des draps blancs, des serviettes blanches, indiquent la reddition, demandent merci. Il y a quelques ombres devant les maisons. On pousse deux ou trois militaires allemands de plus vers la colonne, et on repart.

L'allure est maintenant plus vive, le vent nous fouette le visage.

Cela cahote fort à un moment : nous escaladons une sorte de remblai et ... le train s'accélère à nouveau ... beaucoup même. Cela devient de la course, le bruit est formidable : la colonne file à peut-être 80 kilomètres à l'heure, plein ouest nous semble-t-il. Cela devient vraiment bon, le moral monte en flèche.

Cela se poursuit un temps difficile à apprécier, on commence à en prendre l'habitude. Et soudain, en avant, peut-être à cent mètres, un éclair aveuglant, comme du magnésium, et une lourde déflagration. La colonne s'arrête, presque sur place. Cela commence à tirailler ; en un instant, tous les passagers supplémentaires, qui tapissaient les extérieurs des véhicules et des chars, ont dégringolé ensemble et nous voici, Francis et moi, toujours côte à côte, dans le fossé de la route. Nous sommes à trois mètres de notre half-track ; mais celui-ci se met à faire rapidement demi-tour sur place, en même temps que tous les engins de la colonne. Nous n'avons que le temps de remonter à bord, en courant et en sautant. La colonne repart, maintenant, à toute vitesse, en sens contraire.

On n'a pas le temps de se reprendre beaucoup, mais la gravité de ce qui vient de se passer nous envahit très vite. Nous apprenons aussi que le commandement de la colonne a perdu le contact avec l'état-major du front principal, ce qui est un autre sujet inquiétant. Mais on roule toujours.

Le chemin que nous suivons est exactement celui qui nous a amenés. Nous reprenons le chemin de terre qui mène au petit village libéré tout à l'heure. Les draps blancs sont toujours aux balcons, mais tout le monde s'y est claquemuré, il n'y a pas âme qui vive en vue.

Nous continuons notre route à l'envers, nous engageant sous bois dans une montée douce, où il fait encore plus noir qu'ailleurs, et marquons un arrêt alors que la queue de la colonne est encore très près du village traversé.

A ce moment, du village nous arrive à travers les arbres, dans un grand arc scintillant, le tir au jugé d'une mitrailleuse : c'est joli, mais ce n'est pas très agréable. Heureusement, c'est assez sporadique, et tandis que nous repartons assez vivement, il ne se produit aucune autre acte agressif. Nous retombons dans le roulement rugissant qui commence à nous être familier, et gagnons, de l'autre côté du bois, les grands espaces ondulants du grand champ de manoeuvres du sud de Hammelburg. Nous sommes encore loin du camp, peut-être à cinq kilomètres. Nous ne faisons plus que rouler des pensées sur ce qui peut advenir maintenant de cette équipée, de nos chances de trouver un nouvel itinéraire de percée, et de nos moyens en ravitaillement, en essence, en eau, toutes choses hors de notre pouvoir.

La colonne regagne la ferme vue à l'aller dans son site isolé. Il est, peut-être, trois heures du matin.

Cette fois c'est une halte en vue de réorganisation. Les officiers et le commandant de la colonne se réunissent et prennent conseil ensemble, formant un cercle. J'admire, à faible distance, le jeune capitaine Baum, le calme, la décontraction, la visible confiance mutuelle qui règnent dans ce cercle de jeunes officiers U.S. Quand je pense aujourd'hui, en 1990, que leur chef était un capitaine de 24 ans, réserviste et marchand de tissus à New-York, et qu'il était déjà blessé à ce moment (v. Hammelburg III) j'en suis encore saisi.

C'est un moment d'incertitude profonde. Il est dur pour nous autres, qui avions l'habitude d'être informés de tout sur nos combats en cours, de devoir subir, comme colis, le verdict inaudible de ceux qui ont ici à décider pour tous, et donc pour nous aussi. De ne pas savoir, surtout, s'ils en savent assez pour pouvoir décider sagement ; de ne pas savoir même s'ils lient notre sort au leur, et pour combien de temps.

Dans ce moment d'inaction pesante, on va et on vient. J'entre dans la "ferme". C'est d'abord un abri contre la bruine, qui a repris. En fait, ce n'est qu'une immense remise ; dans son sous-sol, il y a un océan de pommes de terre, des tonnes et des tonnes. Nous sommes quelques uns à errer là-dedans, faisant les cent pas, et j'en prends presque machinalement pour en bourrer mes poches, comme prévoyant la fin des provisions de bord de nos transporteurs.

Quand je ressors, on est en train de crier que les "prisonniers" américains doivent quitter la colonne : le colonel Goode est là, qui amorce le mouvement, exhorte ses camarades américains à se former rapidement en colonne. Ils confectionnent un drapeau blanc, très grand. Cela fend le coeur à voir. Puis ils s'ébranlent en direction de Hammelburg. L'aube est en train de poindre.

Simultanément, nous sommes quelques uns à nous cramponner obstinément à la colonne, notre seul espoir de ne pas retomber en captivité. Ce n'est pas facile. Nous sommes maintenant mieux repérés, et en état d'infraction à l'ordre donné à l'ensemble des "prisonniers". Sans compter que nous ne sommes pas même Américains.

Les gars de la colonne, débarassés de la foule des passagers intrus, commencent à s'activer de nouveau de manière militaire, vu les circonstances. On transvase de l'essence pour refaire le plein et les réserves d'un certain nombre de véhicules en en abandonnant d'autres. On regroupe les équipages en conséquence. Je ne sais comment, nous arrivons à ne pas nous faire renvoyer ni apostropher pendant que s'éloigne, transie, la colonne de ceux qu'on renvoie vers une reddition immédiate, avec à sa tête le vaillant colonel Goode, et son grand drapeau blanc de fortune.

Nous sommes si abasourdis par cette succession rapide d'évènements, les uns et les autres, que nous ne remarquerons aucun bruit, aucun mouvement prémonitoire dans le cercle de l'horizon (restreint d'ailleurs aux bois qui nous font face, à l'est et au sud).

Nous sommes donc, Francis et moi, de nouveau sur notre half-track de tout à l'heure, - à l'intérieur cette fois, et en train de recevoir des armes, pistolets, grenades, lorsque se déclenche sur nous un feu meurtrier : des obus plongeants et d'autres frappant les véhicules de plein fouet, tirés sans doute par des chars. En une seconde, c'est infernal.

Je ne me vois pas sortir du half-track, mais seulement allongé derrière sa chenille, qui me sert de bouclier du côté opposé aux chars, cependant que les obus éclatent autour et au-dessus de moi dans les arbres du bois en lisière duquel nous

sommes stationnés, faisant tomber des branches dans de grands craquements et ricocher des éclats partout. Quelques secondes, peut-être une minute de paralysie sous cette avalanche, et on se demande si on dépend encore de quelqu'un, et quoi faire sinon. S'éloigner de cette cible énorme que nous formons, c'est une question de survie immédiate, mais la lisière du bois, à dix mètres, est labourée d'explosions, et on ne pourrait se protéger qu'en entrant profondément dans la forêt et en s'y dissolvant.

Enfin, quelqu'un se lève et c'est en un instant une vague humaine qui se rue vers le bois. Au moment où je me lève et fais mes deux premiers pas, mon voisin inconnu, qui en fait autant, est touché par un projectile et s'abat comme une masse, en biais vers moi, mort. On est si exposés qu'il n'est pas question de se porter secours l'un à l'autre. Au troisième pas que je fais je suis devant une jambe arrachée, qui se maintient debout dans la botte qui l'habillait. Pendant deux minutes, on court, comme décérébrés, en traversant la zône battue par ce feu d'armes, démentiel: des obus éclatent dans les arbres, il pleut aussi des branches et du bois haché.

On ne voit pas où elle finit, dans ce sous-bois, qui monte en pente raide, sans chemin, dans les feuilles mortes, avec des obstacles qui vous font buter et tomber à tous les pas. Les obus éclatent encore si près derrière qu'il faut courir, courir encore. Affaiblis par la captivité, il faut s'arrêter tous les vingt mètres pour chercher l'air, le coeur au bord d'éclater. On ne peut qu'entrevoir le mouvement des autres qui en font autant, en éventail, tout autour de soi. Au bout d'un moment seulement je vois devant moi, plus haut, le capitaine Langlois, d'abord, puis un peu ailleurs Francis ; hors d'haleine, cloué au sol par des jambes en plomb, j'ai l'impression que je ne les rejoindrai jamais ; nous continuons en évitant toute parole inutile. Petit à petit, nous nous regroupons, et se joignent à nous deux autres ex-prisonniers : l'aspirant Mahieu, un très jeune gars du BM 24, vingt ans environ, qui est très pâle et se plaint d'une douleur dans le dos, et un officier yougoslave beaucoup plus âgé, que nous ne connaissions pas jusque là, et dont la présence ici, après toutes les mesures de dissuasion dont nous avions été l'objet, dit assez la détermination. En fait, c'est celui qui était accroché à l'aile de mon half-track.

Langlois devient tacitement le chef. C'est indispensable, car nous voici soudain en évasion véritable, et le sentiment de ce changement violent nous atteint tous immédiatement. Nous progressons maintenant lentement, en reprenant notre souffle, obliquons à gauche, atteignons des fourrés épais, nous y engageons résolument pour quitter aussi vite que possible ces lieux qui vont être ratissés. Pourtant, la canonnade n'est pas encore complètement éteinte, en bas derrière nous. On dirait même qu'il y a un canon de char américain qui répond aux Allemands, par coups isolés. Mais l'issue n'est pas douteuse.

La pente s'adoucit ; nous avançons prudemment. Nous devions être plus d'une centaine à nous être élancés ensemble, et on ne sait comment, nous voici seuls, sans qu'un bruit même nous indique où sont passés les autres.

Cela ne veut pas dire qu'ils soient loin, car chacun doit, comme nous-mêmes, avancer dans le silence le plus complet. Comment savoir, en effet, si les Allemands n'ont pas opéré un mouvement combiné d'encerclement, et dans ce cas où nous risquons de les rencontrer ... Et comment ...

Cela veut dire par contre que le danger est partout, car nos coéquipiers, dont la plupart étaient armés, peuvent être aux aguets comme nous, et prendre pour des Allemands tout ce qui bouge. Situation incertaine, et très inconfortable évidemment.

Nous avançons donc dans ces fourrés, sans voir à plus d'un mètre, nous collant les uns aux autres pour passer dans les mêmes écartements de branches, nous arrêtant à tout instant pour écouter, dans une immobilité totale. Il n'y a aucun bruit dans cette partie de la forêt.

A un moment, nous tombons sur un espace ouvert. C'est un chemin forestier abandonné, un layon, qui coupe notre route en biais, se perdant à droite vers le sommet du coteau, dont nous ne paraissons plus très éloignés. Nous tenons conseil.

Comment savoir si un tireur ne tient pas ce passage rectiligne en enfilade, d'un bout ou de l'autre. Nous attendons un moment. L'immobilité de la forêt est rassurante. Nous décidons de traverser, un par un. Tout se passe bien.

Nous nous éloignons toutefois du layon, mais sans cesser de monter, car il nous faut garder une direction ouest par principe, et pour nous éloigner des assaillants.

Nous sommes toujours dans les fourrés quand nous voici débouchant à l'improviste dans une petite clairière. Sur l'herbe, à deux mètres de nous, il y a une serviette étalée proprement par terre : et sur cette serviette, démontée en pièces détachées bien rangées,, comme à l'exercice, une carabine américaine à tir rapide du dernier modèle, comme en portaient les gars de la colonne blindée. Mais personne aux alentours.

Nous regardons et écoutons, sans avancer. Est-ce un piège ? de qui à qui ? d'un Américain à un Allemand, ou le contraire ? Quelqu'un observe t-il la clairière à quelques mètres de nous ? Que faire ? Ou bien un fugitif a t-il voulu se débarasser de son arme, et dans un état d'abrutisement, la démonter selon le règlement avant d'en soutirer la culasse pour la jeter ailleurs ? Nous quittons le lieu sans incident, et sans réponse à nos questions.

De fil en aiguille nous voilà sur la hauteur, où le bois est un peu moins dense, et après une ou deux haltes nous amorçons la descente de l'autre côté.

Mahieu se plaint de plus en plus vivement de son dos et on s'arrête derechef pour l'inspecter. Il a une petite blessure, qui ne saigne pas, près de la colonne vertébrale, mais peut-être un éclat à l'intérieur. En tout cas il peine, et il va falloir décider ce que l'on fait, en conséquence. Nous sommes assis plus ou moins côte à côte, face à la pente, qui devant nous plonge dans les taillis. Nous pouvons apercevoir, en bas, un peu de reflets d'une surface d'eau, par endroits. Cela forme apparemment une ligne transversale : pas de doute, c'est la Saale. Elle paraît assez large.

Langlois fait le compte de nos réserves de nourriture ; elles sont dans diverses poches de manteau, car nous nous sommes enfuis sans autre chose sur nous. Le tout représente plus d'un repas mais moins de trois.

Malgré cela, nous commençons à envisager les possibilités de poursuivre, ce qui comporte le franchissement de la Saale à la nage, de nuit, le séchage approximatif des vêtements de l'autre côté, et puis ... une marche à l'aveuglette, car on n'a guère grand chose pour s'aider. J'ai bien ma boussole anglaise de haute précision, que je cache dans ma botte depuis janvier, de fouille en fouille, mais sans carte, sans évaluation des distances et de rien, cela ne paraît pas bien sérieux. Pendant que nous discutons, des bruits inquiétants, certains très inquiétants, se font entendre.

C'est d'abord un bruit de patrouilles motorisées sur la route qui longe, invisible à nos pieds, la Saale, de notre côté du cours d'eau. Elles passent lentement, mais cela sent la manoeuvre d'encerclement du bois où nous sommes retranchés.

Et puis, à une distance difficile à apprécier, dans notre dos et sur notre gauche, par où nous sommes arrivés, soudain, des explosions isolées , violentes : peut-être des "panzerfaust" (l'équivalent allemand des bazookas américains, dont les Allemands commençaient à se servir à la fin de la guerre). Aussi, des aboiements de chien (sans doute des chiens de guerre), et après certaines détonations, des cris inarticulés, peut-être humains. Après quelques moments, cela semble plus proche. Il va falloir quitter l'endroit où nous sommes, cela rend plus préssante une décision.

Langlois et Francis seraient visiblement pour continuer. Le vieux routier yougoslave et moi n'y croyons pas. Mahieu ne peut pas aller beaucoup plus loin, de toute façon.

Finalement nous décidons de rester ensemble, et de voter pour ou contre. Dès ce moment, l'affaire est adjugée, nous le savons, et ce n'est plus la peine de voter.

Nous sommes donc d'accord pour abandonner. C'est dur, après de tels espoirs soudains, et dans cet état de tension et de fatigue.

Nous avons par hasard une serviette blanche entre nous cinq. Nous la fixons à un branchage : un drapeau blanc peut être une bonne protection. Ainsi munis, nous mettons le cap au nord, vers le camp, marchant prudemment pour ne pas déboucher brusquement sur des hommes en situation de combat. Bien nous en prend. En sortant de la forêt nous rencontrons un jeune soldat allemand, isolé, les deux mains sur son fusil, et plutôt surchargé par un fourniment de bataille, des branchages éparpillés dans le filet de camouflage de son casque. Si ce n'était dans ces circonstances, il serait plutôt comique. Du reste, malgré notre propre déconfiture, qui devrait lui être évidente, il paraît plutôt effrayé de nous voir surgir devant lui. Nous préférons cela au contraire, en somme. Une fois remis, il nous fait signe de nous tirer de là rapidement. Il n'a pas l'air trop préoccupé de savoir où nous allons dans cet équipage.

Nous nous avançons ainsi sur le vaste plateau qui nous sépare des abords du camp, lequel est encore hors de vue. Nous y sommes seuls, malgré la grande étendue visible, et à découvert évidemment. Nous maintenons notre drapeau de fortune bien haut pour écarter les méprises possibles. Survient, à moyenne altitude, un chasseur

allié rapide, peut-être un Mustang ou un Cobra américain. Il vire, se met à s'intéresser au paysage, décrit un cercle, puis un second, plus ou moins au-dessus de nous. Nous avons l'impression qu'il est en reconnaissance pour voir où est passée cette colonne, ou s'il lui est arrivé malheur, - puisque le contact radio, nous l'avions appris, avait été perdu dans la nuit. Pour aider, dans la limite de nos faibles moyens, nous agitons longuement notre drapeau blanc à l'horizontale, et nous avons l'impression d'être vus. De deux mille mètres, c'est facile. Et autour de nous, le pilote doit pouvoir voir les traces fraîches de chenilles, nombreuses et enchevêtrées dans la boue, que nous longeons nous-mêmes, et qui situent le passage de la colonne. Peut-être en voit-il aussi les débris détruits de l'autre côté de la forêt que nous avons laissée maintenant derrière nous. En tout cas, lui est dans un monde, et nous dans un autre, hélas, et pas faute d'avoir essayé de repasser dans le sien ... Et nous y voici replongés pour un temps. Mais dans quelles nouvelles circonstances ?

Nous marchons tant et si bien que nous arrivons en vue du camp. De loin, nous apercevons une colonne d'hommes qui en sortent. Peut-être un nouveau transport du genre de ceux qu'on voulait nous infliger, hier encore ! Nous ralentissons. Inutile d'être embarqués là-dedans. Nous attendons, de loin, que cela disparaisse de notre vue, et en faisant le tour du camp, par l'ouest, nous arrivons à la grille d'entrée, celle par laquelle nous sommes entrés, ici même, voici un mois.

Le camp a quelque chose de fantasmagorique. La brèche des barbelés extérieurs est toujours là, mais personne n'en profite pour passer, bien qu'il y ait du monde à l'intérieur. Les miradors sont vides. Devant la grande grille d'entrée, il y a quelques officiers, parmi eux le général yougoslave Brachitch et le général allemand von Goechel. Quand nous nous approchons, celui-ci reconnaît notre nationalité, et dit avec une sorte de politesse mi-amusée, mi-ironique, dans un Français parfait : "Tiens, voilà les officiers français !". Il semble que les Allemands aient fait une espèce d'armistice local "sui generis" avec les Yougoslaves, ceux-ci les garantissant contre un "accident" de retour des Américains ; les Allemands assurant aux Yougoslaves en contrepartie, un traitement correct si les choses s'améliorent en leur faveur. Et c'est ainsi que nous franchissons les portes successives, toutes ouvertes et surveillées de place en place par un tandem d'un Allemand et d'un Yougoslave. Cela permet de remettre Mahieu à l'infirmerie, et de retourner enfin, à travers le capharnaüm laissé la veille, à notre propre baraque, déserte, mais intacte.

Je me sépare là un moment de Francis pour aller voir mon ami Techitch. Il me reçoit les larmes aux yeux, avec quelques amis, et me force à me laisser laver, réhabiller de sec, et nourrir. C'est touchant, presque gênant, mais on est quand même assez fatigué pour se laisser faire, tout en racontant.

Lui aussi raconte ces vingt quatre heures folles, vues de l'intérieur du camp aux clôtures enfoncées, aux baraques incendiées, aux victimes transportées à l'hôpital et à la morgue.

Il raconte comment la garnison allemande s'est constituée prisonnière entre les mains des officiers yougoslaves, pendant que les Américains étaient encore sur le plateau avec leurs armes victorieuses.

Comment les Yougoslaves ont occupé les miradors, la nuit et le jour, avec les propres armes des Allemands. Comment les généraux, et à leur tête le général Brachitch, prudents, ont manié la situation dans l'expectative, continuant à dialoguer avec le général von Goechel, qui s'était rendu à eux. Comment ils se sont assurés d'un renversement éventuel en douceur de cette situation insolite, ce que traduisait si bien ma vision des deux généraux, Brachitch, et von Goechel côte à côte dans leurs plus grands uniformes, devant le portail du camp lorsque notre petit groupe épuisé y était revenu.

Nous passons encore deux jours, le 28 et le 29, dans le camp de Hammelburg toujours en morceaux, où la vie se réorganise pour l'essentiel, moins les appels et le bataclan militaire habituel.

Petit à petit les Allemands réalisent qu'ils ont subi l'intoxication d'une très petite force combattante, maintenant entre leurs mains, et qu'il n'y a aucune autre armée, alliée, si petite soit-elle, en route sur ces parages. Cela prend un moment, parce que nos Américains avaient avancé très vite, en zigzaguant, se montrant à toutes sortes d'endroits presque simultanément, et coupant les fils téléphoniques dès qu'ils en voyaient. Mais maintenant qu'ils se rassurent, les Allemands reprennent la manche. Ils renvoient les Yougoslaves à leurs baraques, en reprenant les fusils, et remettent en marche les cuisines, les miradors, et le reste.

Nous voyons arriver, par petits groupes, toutes sortes de débris des équipages qui étaient venus dans le but de délivrer les Américains, et en apprenons un peu plus sur l'opération.

Elle a été exécutée sur l'ordre de l'état major de la IIIème Armée Américaine, celle du général PATTON, et la task-force que nous avons vue à l'oeuvre appartenait à la 4ème Division Blindée U.S, la même qui en décembre, lancée sur Bastogne, y a délivré la garnison américaine encerclée, et réalisé le plus beau fait d'armes de la sanglante bataille des Ardennes. Les hommes qui nous parlent étaient de cette première expédition. Ils avaient entamé la seconde, nous disent-ils, pleins de confiance, mais quand ils se sont vus isolés et lancés dans l'immensité des arrières allemands, ils ont rapidement pensé que cela se terminerait en désastre, bien avant d'arriver ici.

Ils ont combattu à tout instant en chemin, laissant des morts, des blessés graves, et plusieurs chars et véhicules. Quand ils sont arrivés, ils n'avaient pratiquement pas dormi ni cessé de manoeuvrer depuis quatre jours et quatre nuits. Le peu que nous leur avons vu essayer de faire était déjà, dans ces conditions, un effort surhumain.

ils ont perdu la totalité de leurs véhicules dans l'affaire. Seuls trois à quatre chars ont forcé le barrage qui nous avait fait faire demi-tour sur l'autoroute. Nous ne nous en étions pas rendu compte sur le moment, étant à peu près au milieu de la colonne, dans le tumulte et l'obscurité, et bien assez occupés de nous-mêmes.

Ce sont de braves garçons, et pour le moment ils sont plus épuisés que nous-mêmes. Ils font face à leur capture avec simplicité. De toute façon, ils savaient ne pas pouvoir aller beaucoup plus loin. Tout de même, l'opération de regroupement qui a été interrompue, à l'aube du 28, par le tir de destruction allemand, nous laisse un souvenir amer. C'était primitif de l'opérer en terrain découvert, sans postes avancés pour surveiller les approches d'une force aussi vulnérable, à l'arrêt comme elle l'était. Mais cela ne sert guère d'y revenir sur le moment.

Ainsi arrive le moment de l'annonce d'un nouveau transport d'Américains (Français compris !), et le 30 Mars au soir, nous quittons Hammelburg par la route vers Gemünden, où, nous embarquons pour un troisième voyage de longue durée en train. Toujours avec le même rituel de distribution de vivres pour la durée du voyage, - trois jours - mais avec une sentinelle dans notre wagon, et de ce fait la possibilité de tenir porte entr'ouverte, du moins quand le mouvement du train se prête à un tel accommodement, en marge du règlement.

NOTA :

L'expédition de la Task Force de la 4ème Division Blindée avait été ordonnée, = (on l'a su après la guerre de plusieurs côtés et notamment par un article de l'hebdomadaire "Saturday Post", qui m'est parvenu en 1948) = par le général Patton lui-même(1), dans l'espoir de ramener de Hammelburg, en particulier, un certain lieutenant-colonel qui était son gendre. Celui-ci fut blessé dans l'affaire du barrage sur la route mais revint aux lignes américaines dans l'un des trois ou quatre véhicules qui échappèrent à ce moment.

Patton fut très vivement critiqué lorsque le caractère de cette opération, engagée sans que le Grand Quartier Général ait été consulté, put être analysée et expliquée dans sa motivation véritable. Venant après d'autres écarts d'un caractère très impulsif (on connaissait déjà l'épisode d'une gifle à un soldat blessé, en traitement dans un hôpital du front, en Sicile), cette affaire coûta à Patton sa carrière. Il perdit son commandement peu après et dut se retirer de l'armée peu après la fin des hostilités.

(1)le général Patton commandait depuis le débarquement de Normandie, en juin 44, la 3ème Armée américaine. Célèbre pour son audace, il avait à son actif, depuis ce moment, la première percée du front allemand, après le débarquement, conduisant à la prise d'Avranches, puis de Cherbourg et du Cotentin, donnant aux Alliés leur premier port. Aussitôt après, la traversée de la France par la route dite depuis lors "Voie de la Libération", et qui, contournant Paris par le Sud, atteint Troyes. C'est la rapiditié de ce mouvement qui causa l'ébranlement essentiel des défenses allemandes de Paris et permit les opérations rapprochées autour de cette ville, au centre desquelles la 2ème DB de Leclerc opéra l'entrée dans la capitale elle-même.

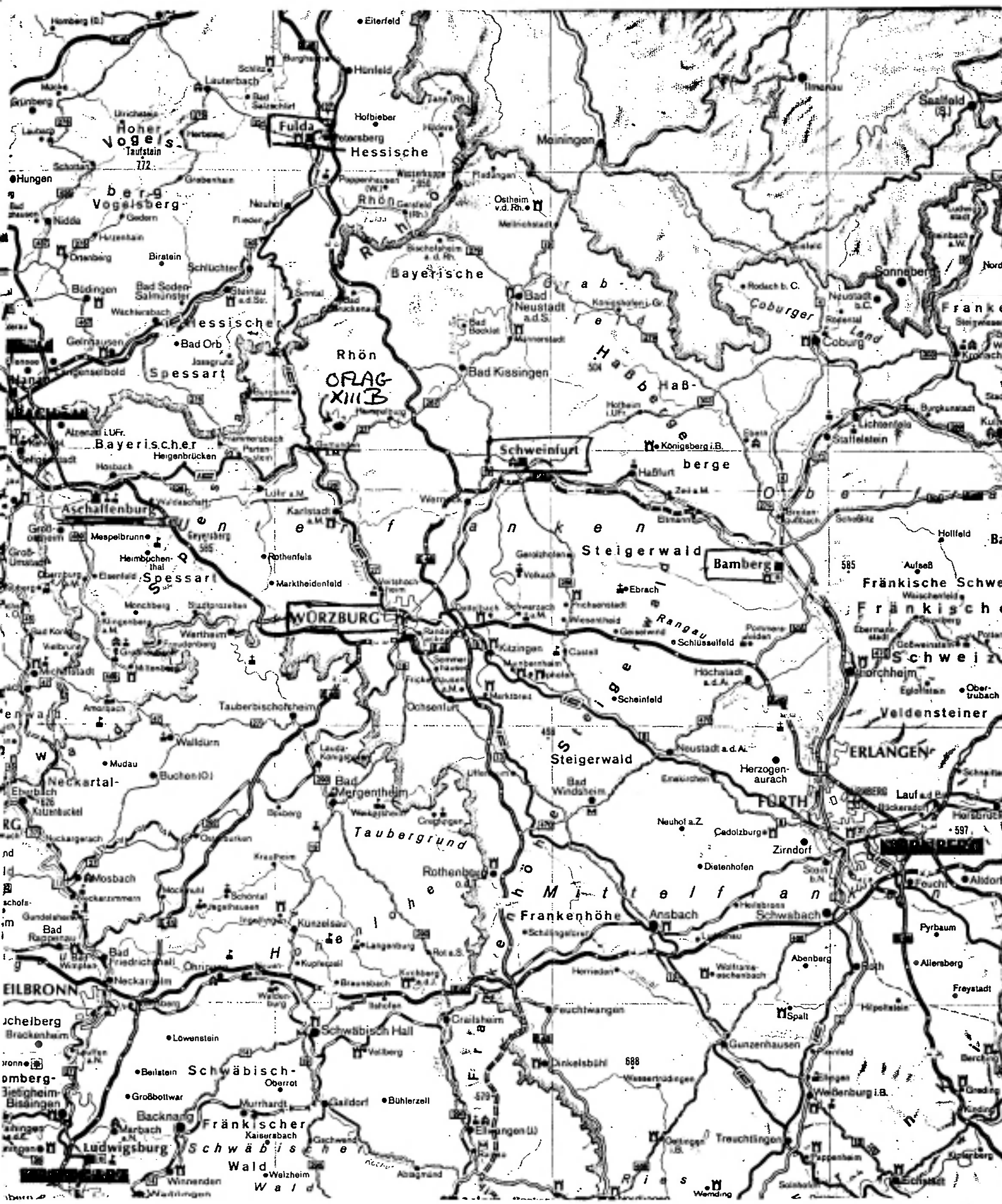
HAMMELBURG III

Un ami, vivant en Amérique et connaissant mon aventure, remarqua en 1948 un article paru dans l'illustré hebdomadaire new-yorkais "SATURDAY EVENING POST" sur cette affaire totalement inconnue en Amérique (et combien plus en France !) et l'envoya à mes parents. C'est mon père qui le traduisit ; j'ai tenu à l'inclure dans cet ouvrage de souvenirs.

On y voit en effet un jugement déjà historique sur les responsabilités, qui semblent bien en revenir au seul général Patton, et qui pesèrent certainement plus fort qu'il n'aurait jamais pu penser sur l'écourtement de sa carrière. Depuis, on a donné son nom à un char, un très gros char. Les initiés (ils sont rares) peuvent penser que c'est pour rappeler à Patton, dans l'autre monde, quel genre d'engin il faudra si jamais se représente pour l'armée américaine un nouveau Hammelburg.

J'ai préféré donner l'article sans aucune coupure, malgré la profusion de ses préambules. Le récit qui suit est, lui,"plein de son et de furie", comme dit Hamlet. On verra à quel point il recoupe le mien.

****



LA REGION de HAMMELBURG
avec les principales localités mentionnées
dans le récit
(Carte au 1/900.000e)

UNE FAUTE DU GENERAL PATTON

(Kenneth Koyen, Saturday Evening Post, 1er Mai 1948)

Le Général Patton, pendant son commandement en Europe, commit une faute. L'ancien chef de la IIIe armée disait lui-même, dans un journal personnel publié par la "Saturday Evening Post" : " Je puis dire que, pendant notre campagne en Europe, je ne pense pas avoir commis de faute, sauf celle de n'avoir pas envoyé, pour s'emparer de Hammelburg, un groupement de combat (Combat Command)." Ainsi s'exprimait le Général, avec une confiance en lui-même que l'histoire ne pourra guère manquer de constater.

Ses anciens soldats de la IIIe armée, qu'ils soient vantards ou désabusés comme peuvent l'être des vétérans, ne sont peut-être pas disposés à admettre que leur chef n'ait commis qu'une seule faute. Mais les anciens combattants de la IVe division blindée de la IIIe armée reconnaîtront que le Général Patton faisait preuve d'honnêteté en mentionnant l'affaire de Hammelburg.

C'était une belle faute - si la faute d'un chef en temps de guerre pouvait jamais être belle. Ce que fut cette faute du Général Patton apparaîtrait plus clairement s'il avait dit : " Pendant notre campagne en Europe , je ne pense pas avoir commis de faute, sauf celle d'avoir envoyé une simple colonne (Task Force) pour s'emparer de Hammelburg, au lieu d'un groupement de combat (Combat Command)." A ceux qui ne seraient pas familiers avec le vocabulaire de la Seconde Guerre Mondiale, nous expliquerons que le terme Combat Command désigne une formation militaire aussi spécifique que la brigade. Le Combat Command comprenait normalement la moitié des forces combattantes d'une division blindée, c'est-à-dire un escadron de tanks moyens, un bataillon d'infanterie sur chars, un groupe d'artillerie de campagne blindée, avec des forces de soutien telles que de la cavalerie motorisée, des engins anti-chars, un détachement du génie, de l'artillerie lourde et quelquefois des avions. C'était donc une unité puissante. Le terme Task Force, d'autre part, tel qu'il était employé dans les divisions blindées, pouvait signifier aussi bien deux hommes envoyés en reconnaissance dans une jeep que deux compagnies ou une force beaucoup plus importante détachée d'un Combat Command.

En envoyant une Task Force au lieu d'un Combat Command s'emparer d'un grand camp de prisonniers comme celui de Hammelburg, situé fort en arrière des lignes allemandes, Patton chargeait un enfant de la besogne d'un homme fait.

.../...

L'histoire n'a jamais été relatée tout entière, quoique des bribes d'information aient circulé dans toute la IIIe armée alors qu'elle était encore sous le commandement du Général Patton. C'est l'histoire de 293 hommes de la IVe division blindée et de ce qui leur arriva au cours d'une singulière mission, commencée de nuit cinq semaines avant la fin de la guerre en Allemagne. Longtemps les faits restèrent comme perdus dans le brouillard du "Secret et Confidentiel". Une fois l'affaire de Hammelburg complètement terminée, les hommes de la IVe division blindée n'avaient guère le coeur d'en parler à des gens du dehors. Quand ils en discutaient entre eux, c'était avec tristesse plutôt qu'avec colère. Quel hommage rendu par la division aux qualités de chef et au caractère d'acier du Général Patton, que le sentiment d'admiration qu'elle lui conserva après le désastre de cette expédition entreprise sur son ordre.

La IVe division blindée était au premier rang d'une armée qui devait sa gloire aux offensives de ses chars d'assaut. Sans cesse en action depuis la Normandie jusqu'à la Tchécoslovaquie, elle est la seule dans l'histoire de l'armée américaine qui ait été honorée d'une citation collective hors classe (Distinguished Unit Citation). Elle avait aussi reçu la fouragère française équivalente à une croix de guerre collective. Patton lui-même dit un jour tout simplement : " Il n'y a jamais eu d'unité combattante aussi magnifique que la IVe division blindée ".

D'autre part, personne dans l'estime de la division n'était au-dessus du Général Patton, si ce n'est la Major Général John S. Wood, qui l'avait le premier menée au feu. La division sentait qu'en la personne de Patton elle avait un chef d'armée qui savait se servir des chars, avait le sens de l'offensive et ne connaissait pas l'hésitation. Elle lui fut aussi dévouée qu'une troupe peut l'être à son chef : mais sa foi fut sérieusement ébranlée par l'affaire de Hammelburg.

Celle-ci commença le 26 mars 1945 lorsqu'un ordre du Général Patton parvint du quartier général de la IIIe armée, par l'intermédiaire du XIIe corps, au quartier général de la IVe division, alors à Rossdorf, au sud-est de Francfort. Cet ordre prescrivait la formation d'une Task Force avec la mission de se frayer un chemin jusqu'à un grand camp de prisonniers contenant des officiers américains. Ce camp était situé près de Hammelburg, à 60 milles au-delà des lignes ennemies encore intactes, établies sur la rive orientale du Main.

L'ordre donnait corps à un projet qui avait été chaudement discuté à son passage par les états-majors d'armée, de corps et de division. Au poste de commandement de la IVe blindée l'indignation fut aussi prononcée qu'elle pouvait l'être parmi des militaires fidèles à la discipline. Les mots "Mission de suicide" furent plus d'une fois sur les lèvres d'officiers dont les visages exprimaient la colère autant que le souci. Des rumeurs , dont quelques unes fantaisistes, comme il arrive en pareil cas, filtrèrent dans la division.

.../...

(1)

Aujourd'hui, trois ans après l'ordre fatal, les intentions du Général Patton n'apparaissent pas encore très clairement. L'explication donnée par l'Armée est que la mission avait trois objets et que les deux premiers furent atteints : 1° - détourner par une feinte les Allemands de la ligne de l'offensive principale alors sur le point de se déclencher ; 2° - créer de la confusion sur les arrières de l'ennemi ; 3° - libérer les prisonniers de Hammelburg.

Mais il y avait un autre point soulevé dans les discussions engagées à ce sujet entre les vétérans de la IVe division blindée. Malheureusement, le gendre du Général Patton, le lieutement colonel John Knight Waters, fait prisonnier par les Allemands en 1943 au col de Faïd en Tunisie, se trouvait au camp de Hammelburg. Le Général Patton affirmait plus tard qu'il n'avait su la présence de son gendre à Hammelburg que neuf jours après l'envoi de la colonne de libération; ce qu'il avait voulu, déclarait-il, c'était sauver les prisonniers du danger d'un massacre au moment de la retraite des Allemands. Ces prisonniers étaient des Américains ; il ne savait rien de plus, et cette raison lui suffisait.

Quelques officiers de la IVe division, presqu'au moment où l'envoi de cette expédition fut annoncé, apprirent que le colonel Waters était, croyait-on, prisonnier au camp de Hammelburg. Mais cela ne regardait pas ceux qui avaient, en exécution de l'ordre donné, à organiser et à conduire la colonne. Le malheur était qu'ils ne pouvaient pas croire que la Task Force réussirait dans sa mission. Peut-être arriverait-elle à libérer les prisonniers. Et alors ? Elle n'aurait pas assez de véhicules pour en ramener plus d'un petit nombre et elle pouvait se trouver elle-même dans l'impossibilité de revenir. Seul, un Combat Command au complet - l'équivalent d'une brigade blindée - ou, mieux encore, toute la IVe division, aurait pu remplir la mission et ramener les prisonniers.

L'exécution de l'ordre, transmis au commandement du Xe bataillon d'infanterie d'accompagnement de chars, revint au capitaine chargé des Opérations. Il fut mis à la tête de la colonne à laquelle son nom est resté attaché. Il s'appelait Abraham Baum et était âgé de 24 ans. Avant son entrée dans l'armée, il vivait à New York dans le quartier du Bronx. Le capitaine Baum, pour accomplir sa tâche, disposait exactement de 292 hommes, officiers compris, et d'une cinquantaine de véhicules. Le Xe bataillon d'infanterie d'accompagnement lui fournit une compagnie, une batterie de canons d'assaut ("assault gun platoon"), et une patrouille de reconnaissance ; le 37e bataillon de chars, une compagnie et un groupe de chars légers. Le quartier général de la IIIe armée détacha, pour accompagner la colonne, le major Alexander C. Stiller, de l'état major du Général Patton.

Le matériel roulant consistait en 27 semi-chenillés (half tracks), 10 chars d'assaut moyens, 6 chars légers, 3 canons d'assaut motorisés de 105 mm. et 6 jeeps. Seuls les half-tracks pouvaient transporter, en plus de leur équipage, un assez grand nombre d'hommes.

---

(1) Article publié en 1948

.../...

Le 26 mars à 5 h. de l'après-midi, peu d'heures après l'arrivée des ordres, la petite colonne se rassembla - formée de combattants fatigués qui, en quatre jours, n'avaient eu qu'une nuit de sommeil. Le capitaine Baum leur fit connaître la mission de la Task Force : partir en direction nord-est vers Hammelburg, situé à 60 milles derrière les lignes ennemies, et libérer les Américains détenus dans le camp de prisonniers établi près de cette ville. Le capitaine Baum distribua à ses dix officiers 15 cartes - tout ce qu'il avait pu réunir - et chacun d'eux revint à son unité avec l'ordre de marche. La provision d'essence faite, les obus mis en place, les canons inspectés, la troupe monta sur les voitures et les chars.

A la tombée du jour, l'artillerie divisionnaire se mit en batterie pour aider la colonne à déboucher de la tête de pont tenue sur le Main en aval d'Aschaffenburg. A 7 h. du soir, la compagnie B du 37e bataillon de chars et la compagnie B du 10e bataillon d'infanterie d'accompagnement (armoured infantry) attaquèrent simultanément le village de Schweinheim, bombardé en même temps par les 22e, 66e et 94e groupes d'artillerie de campagne blindée. Les chars et l'infanterie d'accompagnement avaient pour tâche de balayer la grande rue pour ouvrir le passage à la colonne du capitaine Baum. Les équipages des chars baptisèrent ensuite la localité du nom de Bazooka City.

" On nous avait dit que nous n'avions pas grand-chose devant nous, mais quand vous entendez ce genre de renseignement, ouvrez l'oeil ! " Ainsi s'exprime le caporal William W. Smith, de Clarksville, Tennessee, qui conduisait ce soir-là un char Sherman : " Tandis que l'artillerie ouvrait le feu, nous nous mettions en mouvement. Le char de tête fut arrêté à moins de 100 mètres de la première maison : un nazi l'atteignit d'un coup de panzerfaust, équivalent allemand de nos bazookas. Le capitaine donna au char suivant l'ordre d'avancer. Le char endommagé faisait obstacle, mais un de nos hommes réussit à remettre son moteur en marche et à le ranger sur le bord de la route. Tandis que les Allemands faisaient feu de leurs bazookas et balayaient le terrain avec des "burp-guns", le sergent commandant le second char manoeuvrait sa tourelle, arrosant les maisons de mitraille et d'obus de 76 mm, et continuant à tirer jusqu'à la sortie du village. Notre section avançait pour nettoyer le côté gauche de la route. Le char du chef de section fut touché et barra le chemin : les Boches se faufilèrent derrière nous, attaquant nos chars d'arrière à coups de bazookas. Nous étions entourés et je commençais à avoir chaud, mais notre infanterie motorisée usant de tous ses moyens, l'équipage de notre char de queue vit qu'il pouvait le remettre en mouvement et le sortir d'affaire."

Il était plus de 2 h.30 du matin quand les unités chargées d'ouvrir le passage purent revenir. Pendant ce temps, la colonne du capitaine Baum, après cet avant-goût amer de ce qui l'attendait, passait avec effort et disparaissait dans la nuit, les chars légers,

.../...

comme des lévriers de course, prenant de l'avance sur les chars moyens, plus massifs. L'infanterie d'accompagnement placée sur les chars et les conducteurs des camions remplis de jerrycans, se rendaient compte que les Allemands fermaient les routes derrière eux. La petite colonne maintenant avait dépassé la zône couverte par la protection rassurante de l'artillerie de soutien : elle n'était plus reliée à la division que par les ondes incertaines de la radio. La colonne Baum ne pouvait plus compter que sur elle-même.

Ses messages par radio, dont quelques uns relayés par un petit avion de liaison (piper-cub) envoyé pour recueillir les émissions trop faibles, indiquaient les étapes de sa marche en avant. Le 27 mars de bonne heure, le capitaine Baum communiquait : "Informez aviation présence troupes ennemies gare triage Gemünden". Cette localité se trouvant à plus de mi-chemin de Hammelburg, la nouvelle était bonne : la colonne Baum avançait rapidement.

Le 27 mars à 10 h.10,le passage de la colonne à Rieneck fut signalé, et à Gräfendorf moins de trois heures après. Les lieux d'où provenaient ces messages montraient que la colonne avait tourné vers le nord tout en continuant à se rapprocher de son objectif. D'autres messages annonçaient la perte de 4 chars moyens, de 2 officiers et d'un nombre d'hommes non précisé. Baum demandait le soutien de l'aviation.

Puis les messages cessèrent. Le 29 mars, peu avant 1 h. du matin, un inquiétant message en code du quartier général de la IVe division blindée fut reçu par les postes d'écoute des trois Combat Commands de la division : "Sans nouvelles de Baum ".

Obligée, à contre-coeur, de s'éloigner davantage de la colonne Baum, la IVe blindée traversa le Main à Hanau sur un pont de bateaux. Tandis qu'elle frayait sa route à travers la Saxe par une offensive de chars du meilleur style, la radio ennemie diffusait, sur un ton de jubilation, une suite de nouvelles singulières. Elle disait que des chars américains s'étaient avancés jusqu'à Hammelburg et se vantait d'une grande victoire remportée sur eux. La propagande nazie faisait de son mieux pour convaincre les Allemands démoralisés que la IIIe armée tout entière avait été mise en échec. Les correspondants de guerre américains, qui de loin se demandaient ce que pouvait signifier cette nouvelle montrant des chars américains en action à une distance inattendue au-delà des lignes ennemies, étaient bien embarrasés pour expliquer ce qu'annonçaient les Allemands. Au quartier général de la IIIe armée, ils ne recevaient aucun éclaircissement. Dix jours après le moment où la colonne avait disparu dans la nuit, on ne savait rien de plus. On déplora d'avoir à porter "disparus au combat" les 293 hommes de la Task Force : c'était le coup le plus rude qu'eût jamais reçu la IVe division blindée.

C'est alors que, le 9 avril, reparut le capitaine Baum, blessé et épuisé. Les débris de sa Task Force revinrent en même temps :

.../...

" Peut-être 35 hommes " disait le capitaine d'une voix lasse avec un geste de sa main bandée. Il raconta ce qui s'était passé.

La colonne s'était maintenue en tant qu'unité du 26 mars à 5 h. de l'après-midi jusqu'au 28 à 9 h. du matin : 40 heures remplies par les déflagrations des "panzerfausts" , le crépitement des mitrailleuses, le déchirement des "burp guns" , le fracas de l'artillerie et le sifflement des obus de 88. Lorsque la colonne atteignit son objectif, la moitié de ses hommes seulement était encore en état de combattre. Des blessés étaient étendus dans les camions sur les bidons d'essence, ou se soutenaient l'un l'autre pour servir les mitrailleuses. Les hommes les plus grièvement atteints, que les cahots des voitures risquaient d'achever, étaient pansés sommairement et déposés au bord de la route, dans l'espoir qu'ils seraient bientôt ramassés et soignés par les Allemands.

La progression avait été très pénible dès la percée à travers Schweinheim. Si l'on connait aujourd'hui les bourgades de Haibach et de Grünmorsbach, c'est sans doute comme des endroits, entre beaucoup d'autres, où on peut faire le troc des cigarettes ou la connaissance de quelque fraülein. Mais dans cette nuit de mars, elles se montraient peu accueillantes. La colonne chargeait sous le feu des fusils et des mitrailleuses et les trajectoires des balles traçantes. Elle était harcelée sur ses flancs par les bazookas, lançant des flammes accompagnées d'aveuglantes gerbes d'étincelles.

L'infanterie d'accompagnement eut plusieurs blessés mais aucun des véhicules ne fut sérieusement atteint. Baum avançait toujours. Le convoi traversa les rues de Strassbessenbach et de Keilbach vers 2 h. du matin et la colonne prit , en direction est, la grande route Aschaffenburg - Lohr. Par une déviation, la colonne évita Aschaffenburg, fortement occupée et qui aurait opposé une vive résistance. Elle traversa Frohnhofen, Laufach, Hain et, après des bois, Rechtenbach. Aux abords de Lohr, elle perdit son premier char, frappé de côté par un "panzerfaust". Les chars prirent leur revanche sur un convoi de 12 véhicules allemands qui, près de Lohr, se trouva inopinément sur le chemin de la colonne. Nos artilleurs laissèrent derrière eux les Allemands stupéfaits, avec leurs voitures criblées de coups et en flammes.

A partir de Lohr, la colonne s'engagea dans une vallée dangereusement resserrée, le long de la voie ferrée conduisant à Gemünden. Sur toute cette ligne, de Lohr à Neuendorf, Langenprozelten et Gemünden, des trains se succédaient. Le capitaine Baum écrivait plus tard : " Je pense qu'il en a passé une douzaine, dont certains n'avaient pas moins de 20 wagons " . La colonne dépassa ces trains, ainsi qu'un convoi de défense aérienne de 30 wagons, chargé d'armement contre avions et de guérites en béton. Le matin, la colonne était arrivée à 32 milles de son point de départ. Après une nuit de combats et de marche forcée, des épreuves plus dures encore l'attendaient. Elle les rencontra à Gemünden où il s'agissait de passer la Saale.

.../...

Notre entrée dans Gemünden, écrit le capitaine Baum, nous coûta trois chars, frappés par des bazookas, Les officiers commandant les chars et l'infanterie se trouvaient, ainsi que moi-même, à côté d'un char moyen lorsque celui-ci fut démoli et nous fûmes atteints par des éclats. Le chef de la compagnie de chars fut blessé assez grièvement à la jambe et je le fis porter dans un camion. Je fus touché au genou et à la main droite. Nous perdîmes de l'infanterie , y compris un chef de section blessé. Les boches firent, sous notre nez, sauter le pont sur la Saale ." Deux hommes de l'infanterie d'accompagnement passaient le pont en courant lorsqu'il sauta. Et la lutte se fit encore plus dure". Après avoir perdu trois chars et trouvant la ville pleine de troupes, je décidai qu'il valait mieux chercher une autre route. Sortant de Gemünden, nous prîmes la direction du nord.

Deux rivières, la Sinn et la Saale, coulaient entre la colonne et le camp de Hammelburg. La colonne ne pouvait que suivre vers le nord la rive occidentale de la Sinn dans l'espoir de trouver un pont. Le combat de Gemünden montrait que le passage des ponts ne serait pas facile. On croyait qu'au moins deux divisions, dont une cuirassée, se trouvaient dans le voisinage. A la fin de la mission, il y en avait trois au moins. Le pays pullulait d'Allemands en état d'alerte. Ils étaient effrayés, perplexes et sur le qui-vive. Ils s'imaginaient qu'au moins une division blindée américaine, et peut-être toute la IIIe armée, fonçait sur eux à toute allure. Ils rendaient les routes impraticables, mettaient en place des explosifs pour faire sauter des ponts, et la Wehrmacht, inquiète, en fit sauter quelques uns sans raison. D'heure en heure la tâche devenait plus ardue pour la colonne Baum : et il n'était pas question de battre en retraite.

La colonne traversa Schaippach, puis Rieneck où elle ne trouva pas de pont. Le capitaine Baum cherchait le moyen d'atteindre Burgsinn, le village le plus proche, c'est alors que deux Allemands récalcitrants furent saisis à Rieneck. Ces guides involontaires conduisirent les chars à Burgsinn, où un général allemand et son état-major furent faits prisonniers. Le général, monté sur une motocyclette , fit d'abord mine de résister, mais on lui fit comprendre qu'il n'avait qu'à se laisser embarquer dans un des camions. La colonne ramassa en tout sur sa route 200 prisonniers, qu'il fallut par la suite relâcher.

Ayant passé la Sinn à Burgsinn, la colonne Baum quitta les grandes routes et se dirigea par des chemins accidentés à travers la campagne vers la vallée de la Saale. Les équipages des chars libérèrent en passant 700 prisonniers russes qui se saisirent d'armes allemandes et se dispersèrent dans les bois.

La colonne traversa la Saale à Gräfendorf et suivit la rivière et la voie ferrée jusqu'à Weickersgruben. A 2 h. de l'après-midi des bruits alarmants se firent entendre - grondements et grincements lointains de matériel roulant. Les conducteurs de chars expérimentés discernaient des bruits qui ne venaient pas de voitures américaines. Le capitaine Baum examina rapidement ses cartes pour s'orienter et préparer l'attaque du camp de prisonniers qui n'était

.../...

plus qu'à quelques milles de distance : "Je me rendais bien compte, écrit-il, que nous courions à un combat de chars. Après avoir traversé Eschenbach et passé deux ponts, nous contournâmes la ville de Hammelburg. Là, les chars allemands se montrèrent et la rencontre eut lieu près de Pfaffenhausen. Mes canons d'assaut et mes chars moyens, - il m'en restait six ou environ - attaquèrent les Boches, leur démolirent trois chars et détruisirent trois ou quatre camions chargés de munitions ".

Tandis que les chars moyens et l'artillerie d'assaut protégeaient les flancs de la colonne, le groupe de chars légers, un canon, la plus grande partie des half-tracks et une section d'infanterie lançaient l'attaque décisive contre le camp de prisonniers. Le feu de l'artillerie allemande jetait des flammes sous nos voitures. Cinq half-tracks sautèrent, dont un plein d'essence et un autre chargé d'obus. Trois jeeps furent endommagées. Le soleil s'était couché et la nuit venait lorsque la colonne arriva, toujours combattant, aux abords du camp. C'était un grand camp situé sur une colline, dans un creux en forme de soucoupe. Il était entouré d'une double enceinte de barbelés, avec une série de tours d'observation. Sur divers points se trouvaient des positions d'artillerie et de bazookas et des guérites en béton qui faisaient feu sur la colonne.

Tandis que les chars américains et l'infanterie d'accompagnement montaient à l'assaut de la crête, les deux canons restants les soutenaient depuis la pente. Les Allemands ouvrirent sur l'infanterie le feu de leurs armes automatiques, tandis que nos canons frappaient de plein fouet les positions ennemies. Le sergent Charles O. Graham, de Beckley, Virginie occidentale, qui commandait le tir, vit les hommes du IVe bataillon d'infanterie d'accompagnement forcer l'entrée du camp. Les premiers coups de feu sur la garde du camp furent tirés vers 4 h.30 de l'après-midi. Deux heures plus tard, les chars de la colonne ayant enfoncé les barbelés, les prisonniers américains commencèrent à sortir. Plusieurs avaient été grièvement blessés pendant le combat : l'un de ceux-ci était le gendre du général Patton, le lieutenant-colonel Waters. Il avait été atteint par des balles tirées de près par un soldat de la S.S. au moment où il sortait de l'hopital du camp accompagné d'un officier allemand avec un drapeau blanc. Il cherchait à épargner à l'hopital les conséquences d'un combat exposant au feu malades et blessés. Mais les balles du S.S. l'avaient atteint à la cuisse et s'étaient logées dans le bas-ventre. Il fut ramené à l'hopital pour y recevoir les premiers soins.

Les prisonniers libérés grimpaient sur les chars, embrassant leurs libérateurs. Ceux-ci apprirent qu'il y avait au moins 2.000 prisonniers dans le camp, dont un nombre considérable de Serbes. Jusqu'au moment où les prisonniers avaient entendu le canon et la fusillade et vu sur les chars les étoiles de l'armée

.../...

américaine, ils n'avaient rien su de l'expédition envoyée pour les délivrer. Certains s'emparèrent aussitôt des fusils et des mitraillettes des blessés. Les prisonniers étaient prêts à forcer aux côtés de leurs libérateurs la route du retour.

Mais la gravité de la situation apparut aussitôt. Il n'y avait pas assez de place dans les voitures pour les prisonniers et s'ils revenaient à pied la colonne n'était pas assez forte pour les protéger. Certains de ces prisonniers, malades et affaiblis par la faim, n'auraient pas été capables de faire un mille à pied. Tristement ils se rassemblèrent, renonçant à la liberté retrouvée, et rentrèrent dans le camp sous le drapeau blanc.

Le capitaine Baum prit autant de prisonniers valides qu'il en pouvait tenir sur ses chars et ses camions et se prépara à repartir. Beaucoup d'autres prisonniers américains se mirent en marche à travers champs pour tâcher individuellement de passer à travers les lignes allemandes. La Task Force Baum, qui n'était plus qu'un fragment mutilé d'elle-même, reprit sa route en direction du nord. On avait dit au capitaine Baum que la IVe division blindée s'avancerait probablement du sud-ouest au nord-est selon un arc au-dessus de Hammelburg. Mais la colonne n'avait pas parcouru 50 mètres quand un de ses chars fut touché par un coup de bazooka. Forcé de ménager les moyens réduits de sa petite troupe, le capitaine évita la bataille en tournant au sud-ouest.

La colonne atteignit Höllrich, où trois chars de plus furent détruits sous une pluie de projectiles. Comprenant l'urgence d'une décision, Baum rassembla sa colonne à un mille à l'est de Höllrich (cote 427). La petite troupe à bout de forces se réunit là sur une colline le 28 mars à 3 h.30 du matin. Le capitaine constata qu'il lui restait assez d'essence pour faire 30 ou 40 milles. Pour allonger ce rayon, il décida de décharger huit des half-tracks de toute l'essence qu'ils transportaient et de les détruire pour ne rien laisser tomber aux mains de l'ennemi.

A l'aube, ce que le capitaine avait devant lui aurait pu être qualifié de désespérant si sa mission, dès l'origine, n'avait pas été désespérée. Selon ses propres paroles : " C'est à peine si je pouvais rassembler les éléments de deux sections - environ 110 hommes. Il me restait trois chars moyens et trois légers, plus le char de commandement. Les camions (half-tracks) étaient pleins de blessés légers et l'infanterie était sur les chars. Ce fut alors que j'envoyai par radio mon dernier message au bataillon, disant que notre mission était accomplie et que nous étions sur le chemin du retour ". Ce message ne parvint pas à destination.

Le capitaine Baum donna alors ses ordres pour le mouvement suivant. Si les véhicules étaient dispersés après un combat, les chars et les camions devaient autant que possible éviter les agglomérations et chercher une route vers le nord-ouest. Il faudrait passer les rivières à gué, loin des ponts. Terminant son ordre du jour par quelques paroles réconfortantes et remontant dans sa voiture, il prit

.../...

la tête de la colonne mutilée. C'est le moment que choisirent les Allemands pour attaquer.

Ici le capitaine Baum ne peut retenir une remarque professionnelle : "Je n'avais pas encore eu l'occasion de voir les Boches lancer une attaque bien réglée, l'artillerie et les chars soutenant comme il faut l'avance de l'infanterie. Mais cette fois, je l'eus bien. Ils ouvrirent le feu au moment même où nous allions nous mettre en marche. Ce fut comme un déclenchement automatique. Ils avaient au sud de notre colonne un certain nombre de canons motorisés et six chars, avec environ deux compagnies d'infanterie qui marchaient contre nous du sud-est, soutenus aussi par de l'artillerie. Six chars Tigres s'étaient mis en position au nord-est et nous tiraient dessus. Au nord-ouest une colonne de chars apparaissait, venant de Weickersgruben.

Nos chars ripostèrent de leur mieux, en manoeuvrant. Mais toutes nos voitures furent bientôt en pièces ou en flammes et nous, fantassins,exposés à un feu redoutable. Regroupés dans un bois voisin, nous essayâmes de voir ce qui pouvait encore être tenté, mais chaque fois que nous paraissions le tir de l'infanterie et des chars ennemis reprenait aussitôt.

Les Boches étaient maîtres de la situation. Après avoir donné aux survivants l'ordre de se disperser par petits groupes pour tâcher d'échapper, je m'enfonçai dans les bois, accompagné de deux officiers. L'ennemi nous rattrapa. Vers 19 h 30 je fus pris par un sergent allemand qui m'avait atteint d'un coup de pistolet. La balle me fit à la cuisse une blessure superficielle, mais qui suffit à me montrer que l'homme me tenait à sa merci. Une quinzaine des nôtres , déjà prisonniers, étaient alignés à peu de distance : si j'avais tiré ils auraient probablement payé ma riposte de leur vie. J'étais convaincu que j'en avais assez fait pour le moment." Le major Stiller et le sous-lieutenant William C. Weaver Jr. de San Antonio, Texas, furent faits prisonniers en même temps que le capitaine Baum.

Les prisonniers furent ramenés à pied à Hundsfeld et de là au camp dont ils avaient forcé les barrières si peu de temps avant. Les gardes allemands étaient encore si nerveux qu'ils oublièrent de fouiller les prisonniers et de les identifier. Suivant le conseil qui lui fut donné par des anciens du camp, le capitaine Baum fit semblant d'être un des évadés, et non un des membres de la Task Force. A l'hopital du camp, il retrouva 35 de ses hommes, ainsi que des prisonniers qui avaient été blessés au cours de l'opération manquée. Les médecins serbes et américains du camp installèrent le capitaine Baum dans un coin où il avait chance de ne pas attirer l'attention des Allemands, n'étant qu'un blessé parmi les autres.

Le 6 avril, après neuf jours d'attente anxieuse, le bruit des chars américains se fit entendre de nouveau à Hammelburg. Après un sérieux engagement, un Combat Command de la XIVe division blindée

.../...

et la IIIe division d'infanterie firent leur entrée et libérèrent tout le camp. Pendant ce temps, une vingtaine de ceux qui s'étaient évadés précédemment et quelques rescapés de la colonne Baum se frayaient un chemin, comme des animaux poursuivis, jusqu'aux lignes américaines.

Le général Patton, plus tard, fit valoir que cette entreprise désespérée avait servi à détourner des forces allemandes et ainsi facilité la marche des américains vers le nord-est. "Je puis dire, déclare le capitaine Baum, que dans une zône de vingt milles à droite et à gauche de notre colonne il régnait chez les Boches une confusion incroyable. Ils ne savaient pas de quelle direction nous venions, ni ce que nous faisions là. Mais ce qui est sûr, c'est qu'ils mirent en mouvement assez de forces pour nous arrêter".

Le capitaine Baum finit la guerre avec les galons de major et fut un des officiers les plus décorés de la IVe division blindée, ayant reçu la Distinguished Service Cross avec quatre coeurs pourpres. Aujourd'hui, revenu à la vie civile, il s'est engagé avec succès dans une affaire de blouses pour dames, à Manhattan. Le major Stiller, l'officier de l'état-major du général Patton qui avait accompagné la colonne, avait échoué,comme la plupart des autres, au camp de Hammelburg. Il fait aujourd'hui partie du corps des instructeurs des cadres de réserve, aux Etats Unis. Celui des prisonniers de Hammelburg dont il a été le plus parlé, le lieutenant colonel Waters, mit longtemps à se rétablir des blessures causées par les balles du S.S., mais il a repris depuis le service actif.

Une semaine après la libération de Hammelburg, un lieutenant de la IVe division blindée reprenait contact avec l'arrière et les ressources fabuleuses d'un magasin pour officiers. Un lieutenant d'infanterie en tenue de campagne toute neuve, avec des galons d'or resplendissants à peinesortis de leur boîte, regarda l'insigne cousu sur l'épaule de l'autre officier : "Vous êtes de la IVe blindée, lui dit-il, les yeux brillants. Il y a dans votre division des gars que je n'oublierai jamais. J'étais dans ce camp de Hammelburg quand ils y sont entrés. Je n'ai compris que c'étaient les Américains que quand ils ont dépassé la crête et que j'ai vu les étoiles blanches sur les chars : et quel feu d'enfer sur les Boches! J'ai attrapé un fusil et je suis parti avec la colonne. Quand il n'en est plus rien resté, j'ai cherché mon chemin à pied jusqu'à nos lignes. Je viens de toucher cet uniforme neuf et je rentre maintenant en Amérique. S'il en est revenu, de ces hommes-là, je vous prie de leur serrer la main de ma part ".

Il y en eut qui ne revinrent pas. Des 293 hommes et officiers qui formaient la Task Force commandée par Baum, 32 furent portés blessés, 9 tués, et 16 disparus. Presque tous les 236 autres avaient été faits prisonniers. Quelques-uns s'étant cachés après le dernier combat furent pris mais s'échappèrent où furent finalement libérés pendant la marche en avant des troupes américaines. Beaucoup ne

.../...

revinrent qu'après la fin des hostilités. Plusieurs portaient des cicatrices de blessures de guerre qu'aucun rapport n'a mentionnées. Neuf avaient été victimes d'accidents. Tous ceux qui revinrent furent embarqués au fur et à mesure pour les Etats Unis. Ils avaient bien gagné leur retour.

D U L A G 5

Nous roulons d'abord vers le nord, mais nous perdons bientôt tout repère. Notre wagon est agité. Parmi nous, il y a des tankistes de la 4ème DB, prisonniers de l'avant-veille, qui ont à peine tâté de la vie de camp et qui se jurent d'y échapper tout de suite. Certains ayant encore sur eux des provisions de bord de l'armée, se trouvent avoir de l'alcool, en particulier. Dans la nuit, avec l'aide de ceux qui parlent le plus d'allemand, on persuade notre sentinelle de boire un coup à une gourde métallique de bonne taille. La conversation se poursuit, mais l'Allemand a prit goût à la gourde, et quand on la lui retire des mains, il est en train de rouler sur le côté, ivre-mort. La gourde est vide : peut-être un quart de litre de cognac... Il ronfle, on l'installe gentiment parmi nous, avec son fusil. Il ne faudrait pas que cela tourne au scandale ; ça pourrait lui coûter cher, et peut-être pas seulement à lui. Deux ou trois hommes décidés rassemblent quelques dons de nourriture et d'équipements, et se laissent couler du train en marche, dans un moment de ralentissement. Il y a un clair de lune, on les voit trop bien sur le ballast, mais il peut être deux heures du matin et ce n'est pas le genre de train d'où l'on regarde beaucoup à l'extérieur, chaque wagon étant supposé gardé du dedans. Je suis juste à côté de la porte entr'ouverte et peux voir les fugitifs rouler sur la pente du remblai, tout se passe bien ; avec la pagaïe du départ on ne nous a pas sérieusement comptés. Si notre gars se réveille lucide avant toute inspection matinale, cela se terminera bien. C'est le cas. On n'en parle plus, sauf pour se demander quelles chances ont les évadés d'arriver à quelque chose en pleine Allemagne, dans des conditions aussi peu préparées. Nous n'en saurons jamais rien, évidemment.

Nous avons passé une journée arrêtés encore quelque part, probablement à Bamberg, et nous savions que nous allions de nouveau à l'est et que tout risquait de recommencer : le plongeon vers le coeur du pays, les dangers de la route, la faim, l'isolement, l'incertitude globale.

Il y eut de nouvelles alertes aériennes. Je ne les revois plus. Etait-ce de jour, de nuit ? Il ne m'en reste qu'un souvenir indirect. Toutes ces alertes successives avaient rendu un certain nombre d'entre nous nerveux. J'en étais. Un des

deux jours suivants, alors que notre train était arrêté dans une gare de campagne, on entendit, au cours d'une nouvelle alerte aérienne, un avion de chasse qui entamait un piqué magistral. Malgré l'interdiction absolue qui nous était faite de sortir, plusieurs dizaines de prisonniers se précipitèrent dans les fossés qui se trouvaient à quelques mètres, de l'autre côté du quai, et moi avec. Ce fut l'affaire d'un instant. Avec véhémence, nos camarades nous rappelaient. Naturellement, le mouvement était dans l'affaire plus dangereux que l'immobilité. Francis qui avait comme la plupart, gardé son calme, et sa place, ne fut pas le plus tendre quand je rentrai. Je ne pouvais lui donner tort. Mais les nerfs avaient lâché un instant.

L'avion, en fait, était allemand. Il se livrait à des exercices, à basse altitude, apparemment assez futiles au moment où il y avait une attaque ailleurs dans la région.

Plus loin sur notre route, qui cette fois se continuait de jour, quoique très lentement, nous avons fait une autre halte dans une gare de campagne où malgré notre séquestration de principe nous avons pu bavarder avec des Français, prisonniers employés aux champs, dans leurs uniformes de 1940. Très intéressé par ce contact avec ceux de la nouvelle armée, et conscient de notre situation peu favorable dans ce convoi, l'un d'eux trouve le moyen de constituer des sandwiches plantureux et de nous les apporter. Nous sommes émerveillés, mais ce geste jette dans une humeur grinçante certains de nos voisins américains. Evidemment, eux, ils n'ont pas de compatriotes installés par ci par là dans le pays pour leur améliorer l'ordinaire. Nous rigolons intérieurement de ce dividende tardif, d'une guerre déclarée quelques années avant les Etats Unis. C'est toujours quelque chose de repris.

Le 1er Avril, nous manoeuvrons une dernière fois dans un triage. L'endroit s'appelle Fürst ; nous y débarquons après une attente en plein jour, assez longue, à bord de nos wagons. Nous sommes en bordure d'un aérodrome militaire où un avion de chasse allemand, tout neuf, nous distrait en faisant décollages et atterissages d'exercice. "Celui-là au moins est loin du front", nous disons-nous l'un à l'autre avec un plaisir primitif. Puis, nous traversons à pied une agglomération qui n'est autre que Nüremberg, à quelques kilomètres au sud de Fürst.

La ville est dans un état comme nous n'en avons jamais vu. C'est plus que des ruines. C'est une destruction totale ; la ville est morte. On a vu de ces images

depuis. Traverser à pied des kilomètres de rues dont les façades de maison ne dépassent pas le premier étage, où il ne reste rien derrière les façades, et où le passage même n'a été rétabli qu'en constituant des murs de matériaux à coups de bulldozer, c'est saisissant.

Cette traversée est longue, et dans un sens, elle est assez vengeresse. Nous finissons par nous retrouver sur de grands axes de sortie, vers le sud et à la limite de la ville, où les destructions sont encore importantes, nous arrivons à un lieu monumental, que certains d'entre nous reconnaissent rapidement. C'est le stade de Nüremberg, construit sous le régime hitlérien, et constitué d'un immense terrain rectangulaire, avec de hautes tribunes découvertes sur les quatre côtés, et au centre d'une d'elles, une gigantesque croix gammée en béton, dressée dans un cercle massif. C'est là qu'Hitler a tenu quelques unes de ses plus grandes parades de masses et prononcé, avant 39, certains de ses discours les plus haineux. L'endroit se présente criblé de cratères de bombes, le béton arraché par grandes masses par endroits. C'est un joli coup d'oeil en passant.

Malheureusement, si ceci nous réjouit du côté droit de la route, le spectacle à gauche est glaçant. Sur l'immense esplanade d'accès au stade, que notre route traverse, des milliers de prisonniers russes sont rassemblés, et en train de se mettre en mouvement par grandes colonnes. Ce que nous voyons là nous fait subitement découvrir le privilège relatif de notre propre sort.

Les Russes sont tous au dernier degré de l'épuisement. Tous sont debout, même ceux qui sont arrêtés , ils flottent comme des ombres dans des restes misérables d'uniformes ; leur maigreur fait peur. Pourtant, il y a pire : derrière chaque fragment de colonne, il y a une voiture à chevaux, un genre de fardier de travaux agricoles. Y sont entassés des loques humaines au dernier degré de l'épuisement, et parmi eux ce que nous pouvons croire des mourants ou des morts.

Autour du tout, des soldats armés, casqués et des chiens de guerre énormes, tenus à la chaîne, qui aboient méchamment le long des colonnes de ces malheureux.

C'est un spectacle à fendre l'âme. On ne peut que passer sans rien dire : d'ailleurs nos sentinelles ne nous encouragent pas à regarder. Nous ne pouvons que compatir en silence, et poursuivre comme on nous l'enjoint, en dépassant rapidement la tête d'un début de colonne russe en marche.

Notre étape est achevée dans l'heure suivante un peu au-delà de la banlieue, au lieudit Feucht. Sur la gauche voici un spectacle tout différent, aussi inespéré que le précédent était affreux. Derrière des clôtures simples et nettes, nous avons devant nous un campement de tentes toutes blanches, de la taille des baraquements en dur de nos camps précédents, disposées en files largement espacées. On nous y introduit sans trop de façons et on nous laisse pratiquement libres d'aller nous installer où nous voulons.

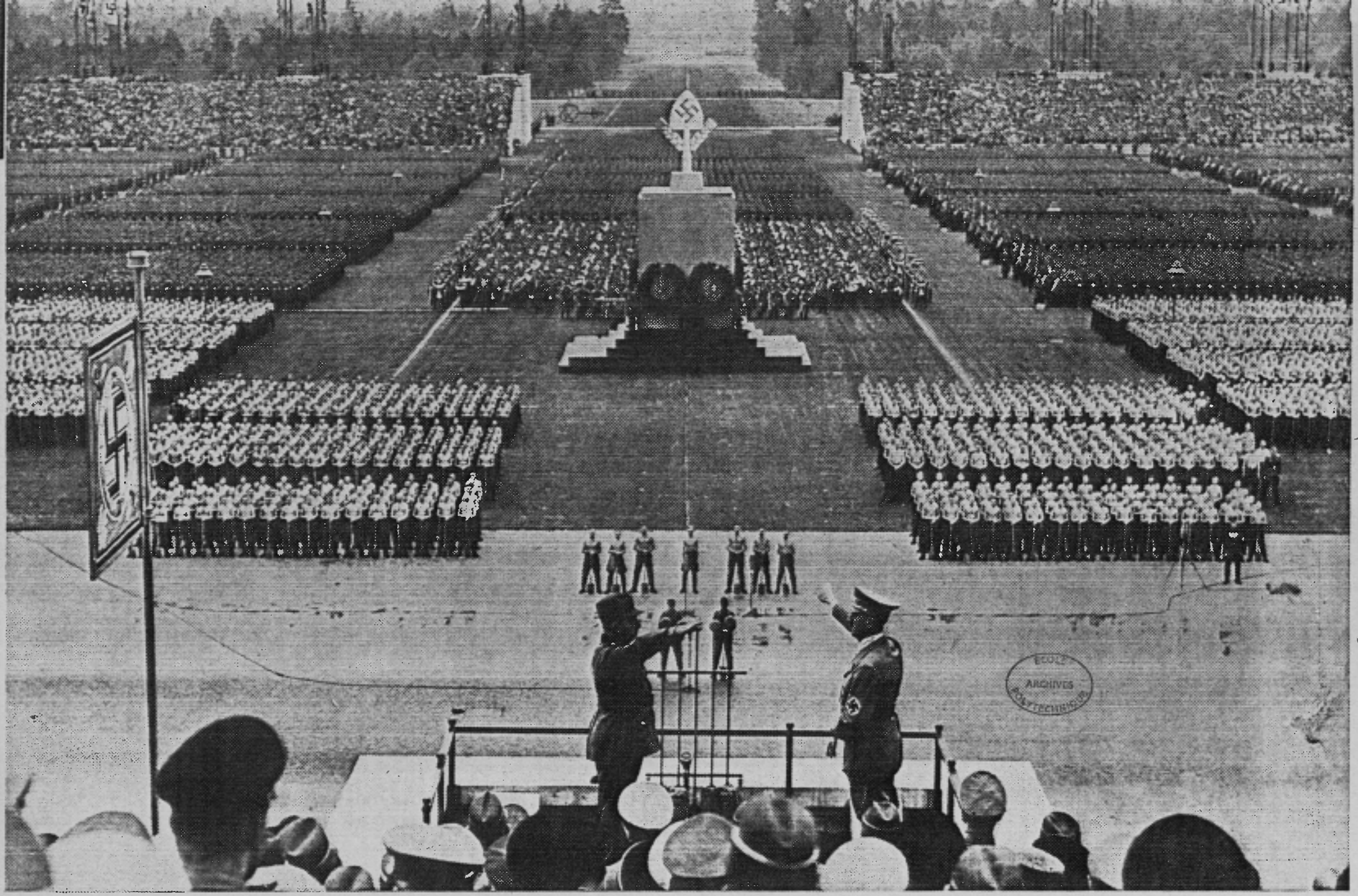
Cette première bonne impression visuelle est complétée rapidement par beaucoup d'autres. Le camp de transit (Durchlager ou Dulag) n°5, installé depuis peu avec l'aide, semble t-il, de la Croix Rouge Internationale, a de bonnes installations sanitaires et une nourriture d'une extrême abondance, de provenance suisse ou alliée, composée pour une bonne part de conserves de toutes sortes. Cela représente un bond incroyable vers une "qualité de vie", reléguée presque au-delà de nos souvenirs - à part les douze heures de mirage de la virée spéciale de Hammelburg, sur les chars.

On se gave, on dort, on découvre la population nouvelle à laquelle nous voici agglomérés par hasard. C'est un public relevé, avec une grande quantité d'aviateurs presque tous américains, dans toutes les tenues de combat, - et elles semblent assez variées.

Mais nous apprenons aussi que c'est un camp de passage, où l'on passe et on ne reste pas. Il y a donc à escompter de nouveaux transports. C'est ce que dit la rumeur. On en discute, en se demandant vers où, et pourquoi. L'idée se répand que les Allemands sont en train de regrouper des officiers alliés pour les emmener loin vers le sud, vers Munich, pour les tenir en monnaie d'échange dans des négociations.

En vieux routiers d'une France d'après l'armistice, où on entendait dire, où qu'on fût, que le département où l'on était, allait devoir être occupé pour permettre de négocier des retours de prisonniers d'Allemagne, nous laissons passer cette rumeur alarmiste, sans trop nous poser de questions.

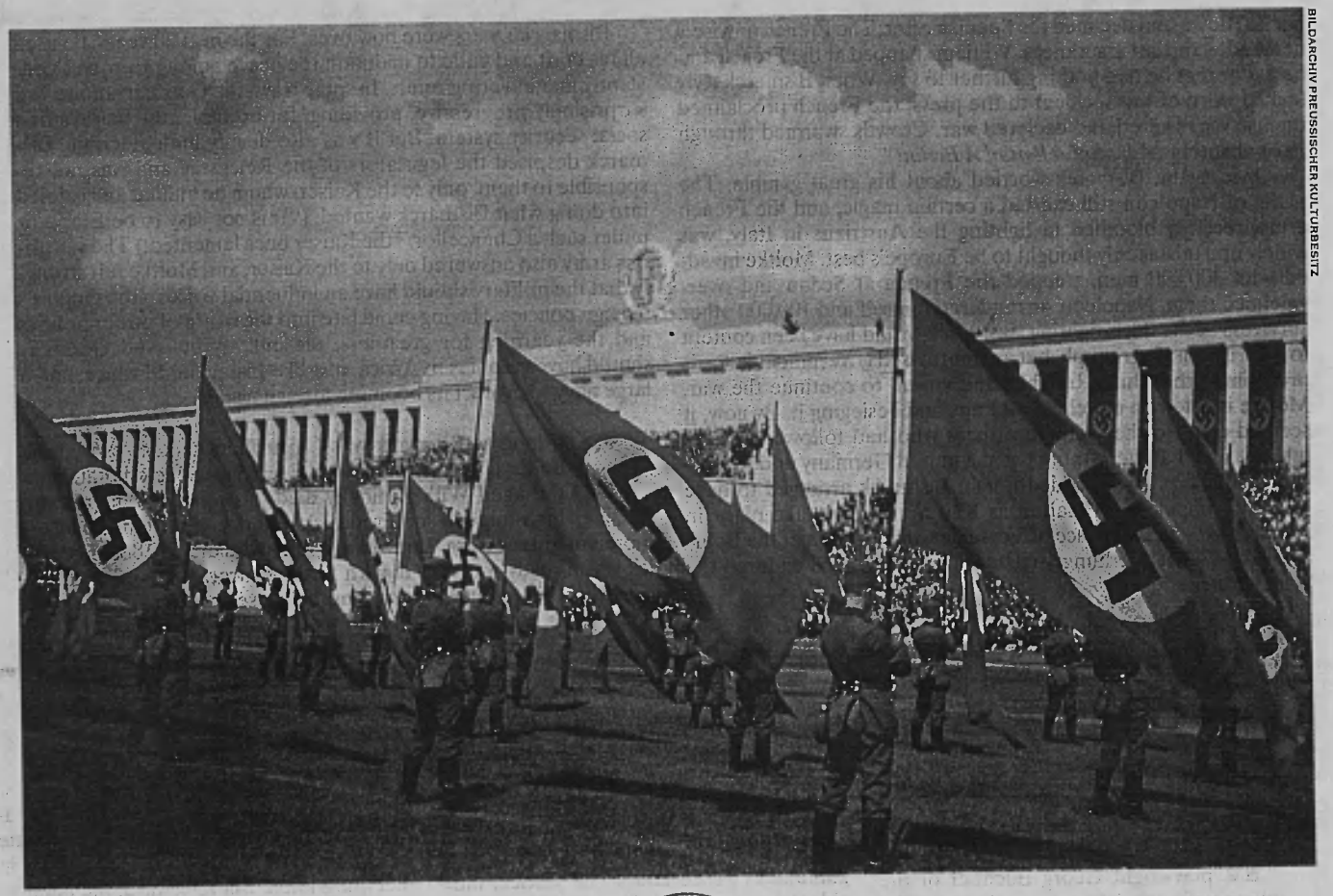
Au total, nous passons quatre jours au Dulag 5, sans horaire fixe, sans grande sécurité non plus pour nos maigres possessions. Les tentes sont ouvertes à tout vent, sans organisation ni surveillance. Il y a des vols et on ne peut rien laisser sur son



Le serment de fidélité renouvelé devant Hitler par le Führer du travail du Reich Hierl, en présence de 40.000 travailleurs (armés de la bêche) et de 2.000 travailleuses massés sur le terrain Zeppelin (NÜREMBERG, 9 SEPTEMBRE 1938)

(K) → Mes position et direction de marche le 1er Avril 1945

(Doc. "L'ILLUSTRATION" 17-9-1938)



BILDARCHIV PREUSSISCHER KULTURBESITZ

NUREMBERG PARTY RALLIES—THIS ONE IN 1937—AWE THE NAZI FAITHFUL

ÉCOLE ARCHIVES POLYTECHNIQUE

(Photo "TIME" - 1990)

"...au centre... une gigantesque croix gammée en béton, dans un cercle massif." (Cf. p. G-225)

bat flanc. On passe la journée avec tous ses sous-vêtements de rechange enfilés les uns sur les autres, son rasoir et son bout de savon dans une poche et la brosse à dents dans l'autre, manteau sur le dos par tous les temps. Il n'y a pas de siège, et on partage le temps entre des siestes, des conversations sur des lits et des explorations dans l'étendue du camp, à volonté. J'y trouve, du côté des cuisines, des boites de conserve mal vidées et ne résiste pas à la tentation d'y puiser à la main. D'où une grosse coupure ....

Le 4 avril, par un temps ensoleillé, nous sommes évacués au grand complet, et formés en une colonne interminable qui reprend sa marche vers le sud, avec une distribution minimum de vivres de route, - qui nous ramène aux jours de pénurie de l'ordinaire de captivité.

E V A C U A T I O N

La route va nous changer des transports en train. Au moins on voit du pays. Mais la situation, bien que meilleure que celle des Russes vus l'autre jour, reste précaire.

Nous n'avons sur nous que des vêtements chauds, conservés par un tri de ce que nous avions de meilleur au départ. Pas de papiers d'identité, ou d'argent (1) ; des objets de toilette, un quart pour boire, mouchoirs ou chaussettes dans les poches, et peut-être quelques photos de famille. Au poignet, le bracelet d'identité militaire des FFL, imputrescible, pour le cas d'un besoin de reconnaissance post-mortem, en comptant sur le bon vouloir de ceux qui auraient à le faire. Nous ignorons tout : des étapes, des moyens de ravitaillement, et du but même de ce transfert. Un point assez rassurant: - nous sommes toujours avec des Américains.

On nous a soumis à une inspection de toutes nos possessions avant le départ. En rangs espacés, tout le contenu de nos poches par terre. Certains d'entre nous ont des objets à cacher : tel aviateur a une carte d'évasion de l'Allemagne, imprimée sur un foulard. J'ai conservé ma fameuse boussole d'artillerie, que je dissimule dans une de mes bottes. Il n'y a heureusement pas de fouille corporelle, et cela passe.

Notre convoi s'étire à perte de vue, flanqué des gardes habituels, de place en place. Ils n'ont pas l'air beaucoup plus à la noce que nous. La route est visible, par moments, sur deux ou trois kilomètres, et l'on y voit des prisonniers en marche, presque sans intervalles, à perte de vue.

Un des ennuis de cette affluence est que cela limite les chances de trouver du ravitaillement auprès des campagnards dont nous passons les maisons, souvent disséminées hors de véritables agglomérations. Comment faire s'apitoyer des gens au milieu d'une telle foule ? J'essaie pourtant une fois, lors d'une halte inopinée en bord de route. C'est déjà une affaire de s'assurer de la neutralité du garde le plus proche. Mais malgré un accueil sans animosité, on n'obtient rien.

(1)à défaut de papiers d'identité, j'ai écrit la mienne sur un morceau de papier fort, pour les cas extrêmes.

Les arrêts sont fréquents, et l'allure lente. C'est heureux, car on ne se sent pas des forces à revendre.

Nous avons progressé d'une dizaine de kilomètres, et sommes à l'arrêt. Le ciel est superbe. A une très grande altitude, il y a une fine couche de cirrus argentés immobiles. Et voici que nous parvient un bruit familier, quoique lointain, de la direction de Nüremberg, derrière nous. A contrejour, nous apercevons les bombardiers alliés, et entendons les déflagrations, espacées mais formidables, de très grosses bombes. C'est un spectacle surprenant. Les explosions se lisent dans le ciel, sur les nuages, avant qu'on les entende. Chacune atteint la couche de nuage et y trace un cercle sombre, qui s'élargit comme le rond d'une pierre jetée à l'eau, mais à une échelle et à une vitesse qui laissent pantois. C'est l'onde de choc de l'explosion qui progresse ainsi dans toutes les directions, et nous "voyons" le son arriver au-dessus de nous, avant de l'entendre. L'effet est majestueux, et il est vraiment agréable de ne pas être davantage mêlé à l'évènement.

(A peine quelques jours plus tard, Etienne voyait le même spectacle au-dessus de Royan).

Nous atteignons en fin de journée, aux environs d'un bois, un grand champ en rase campagne. On nous fait ramasser du bois mort dans les taillis, et constituer des tas. De ces tas, les Allemands tireront de quoi faire, toute la nuit, autour de nous, des cercles de feu qui matérialisent notre surveillance. Nous passons ainsi une première nuit en plein air, à même le sol. Il ne fait pas chaud, mais nous sommes suffisamment couverts.

La journée du 5 est la répétition de celle du 4. Nous traversons la petite ville de Neumarkt, tranquille et bien tenue. Il y a des convois militaires qui marchent vers Nüremberg, d'où nous venons. La ville contient une bifurcation de routes. La nôtre oblique un peu à droite. Le temps se gâte et lorsque le crépuscule arrive, nous nous voyons avec quelque inquiétude dirigés de nouveau vers un champ, alors qu'il commence à pleuvoir. Pas question de feu. Les Allemands nous font nous resserrer dans un espace plutôt exigu, et pour nous surveiller, lâchent des chiens qui tournent autour de nos groupes. La nuit passe sous une pluie fine, persistante. Nous prenons peu de repos, et sommes trempés, bien avant le matin, de part en part.

Je reviens sur un évènement de cette journée,-bien grave. Nous étions à un moment dans une traversée de forêt. La route était très droite et formait une large saignée dedans. Soudain, une escadrille de chasseurs-bombardiers Thunderbolts, aussi appelés P-47, nous survole en formation, à pleine vitesse, à une altitude qui nous paraît assez confortable, disparaissant de notre vue aussi vite qu'elle était apparue, dans la direction même où nous avançons. Nous l'avons déjà oubliée que brusquement, une mitraillade terrible, loin devant nous, prend la route d'enfilade. L'escadrille a pris notre colonne pour une troupe allemande, et ayant fait demi-tour, nous attaque en piqué. Certains avions, munis de bombes, les lâchent sur la route. Pendant un instant, c'est une panique folle. Au milieu des éclatements, des milliers d'hommes s'enfuient à couvert, à gauche et à droite. Les gardes tempêtent mais en font autant. Pour le moment, le danger ne vient pas d'eux. Nous resterons aplatis au sol, un long moment, avant de revenir de la confusion et du choc.

Lorsque la longueur du temps écoulé sans nouvel émoi incite les Allemands à nous regrouper et nous mettre en route à nouveau, nous voyons qu'il y a des victimes. Je revois sur l'accotement droit, un jeune Américain, le visage au sol, une paire de gants de boxe attachés au col de sa canadienne, avec leurs parements rouges, image navrante d'un jeune plein de tonus, fauché dans des conditions absurdes ...

Le 6, nous nous relevons dans une aube incertaine et demandons à reprendre la route, pour arriver quelque part à couvert, ou au moins pour nous réchauffer par le mouvement, s'il est impossible de sécher véritablement. La marche reprend, elle est toujours lente, et n'apporte guère de réconfort, mais la chaleur revient un peu. Pourtant, il pleut toujours.

En fin de matinée, nous sommes dépassés par plusieurs camions d'une allure tout à fait inhabituelle. Bien bâchés, d'aspect neuf, ils ont des immatriculations suisses. Le bruit court qu'ils appartiennent à la Croix Rouge. Des espoirs chimériques apparaissent. Mais comment quelques camions pourraient-ils faire quelque chose pour nous ? Vers midi, le ralentissement devient immobilité. Nous sommes à petite distance d'un village, Berching. Attente, puis légère avance, et nouvel arrêt. On n'en connaît pas la cause, mais il doit se passer quelque chose à la traversée du village. Cela se répète, encore et encore ; la fatigue grandit. Enfin, les nouvelles arrivent jusqu'à nous. Il y a dans la traversée du village une distribution de nourriture chaude par la Croix Rouge. C'est inouï ; le mirage devient réalité ! On reprend courage, et un peu de patience...

De piétinement en piétinement, nous voici à l'entrée de Berching, ou plutôt sous l'entrée. Car Berching est un village médiéval, fortifié, et la route passe sous une porte aux murs si épais, qu'on reste dessous - et à l'abri de la pluie - quelques minutes : le temps d'admirer un remarquable panneau sur bois, de très grande taille, représentant une scène médiévale aux nombreux personnages en haut-relief, qui est suspendu au mur de droite.

De l'autre côté de la porte, on se sent immédiatement plus concerné par la manne qui nous est annoncée, car nous savons que ce n'est plus qu'une question de minutes. De loin, nous pouvons entrevoir de grands tréteaux , des montagnes de vivres, et une distribution de conserves et d'aliments frais à chaque prisonnier qui avance à son tour. Dans les rues, les habitants vont et viennent. Parmi eux, il y a des Français en civil. Ce sont des "prisonniers transformés", de ceux qui ont signé un engagement spécial et vivent chez l'habitant, à la campagne, comme ouvriers de ferme, ou dans les villages, en collectivité, en assurant des travaux urbains.

L'un d'eux entre en conversation, prudemment et sans trop s'approcher. Il vient de découvrir notre petit groupe de Français dans cette colonne d'Américains, et tout surpris, voyant dans quel état nous sommes, il nous propose l'hospitalité chez lui pour nous sécher et nous réconforter.

Nous supposons les uns comme les autres que cette excursion risque d'être interdite. Après un moment de réflexion, il est convenu que nous nous glisserons hors des rangs par une ruelle latérale, que nous sommes sur le point d'atteindre tout en faisant la queue. Tout ceci se passe à mi-voix, en français, à deux mètres les uns des autres. Nous formons un groupe de quatre : Rougé, deux jeunes officers du BM 24, Granier et Garnier, et moi.

Le mouvement prévu se fait avec précision et nous emboîtons le pas à notre homme, qui nous précède d'une vingtaine de mètres. Par quelques petites rues désertes, il nous amène à une place où coule une fontaine, et nous introduit rapidement au rez-de-chaussée d'une maison assez vaste, dans une grande salle garnie de bancs, d'une grande table, et d'un poële à bois, qui répand une chaleur divine.

Il y a là quelques autres "transformés" - en petit nombre, la plupart étant au travail. On nous prend en mains, nous quittons nos vêtements qui sont mis à sécher - opération de grande taille -, on nous prête tout ce qui se trouve sous la main en attendant et on nous nourrit splendidement, avec, notamment, une quantité de pommes de terre. Il ne faut pas en demander beaucoup plus. Nos hôtes sont sévèrement rationnés, comme la population elle-même.

Il y a beaucoup à se raconter les uns aux autres; quand on ne parle pas, on dort, à même le plancher. La journée passe dans une ivresse relative. Nous apprenons que l'ensemble de notre colonne va passer la nuit dans le village, répartie dans divers locaux : bâtiments publics, église, etc. Un bel empilage en perspective, auquel nous échappons, en restant ici sans tapage. Décidément, la qualité de Français commence à avoir nettement du bon, dans ces parages.

Et ainsi arrive le soir ; nous faisons un nouveau repas, et nous installons sur place par terre, tous quatre côte à côte, avec des couvertures, pour dormir, enfin, au sec.

E V A S I O N

Mais des chuchotements subsistent entre mes trois compagnons. Je m'y associe bientôt. L'un d'eux a commencé à parler de s'évader d'ici, avec l'aide de ceux qui nous ont accueilli. Et nous reprenons contact avec celui qui a pris l'initiative première de nous tirer de notre convoi.

Le plan s'ébauche. Profitant de sa condition de travailleur semi-libre, ce garçon propose d'aller demain dans la journée en reconnaissance jusqu'au village de Schmelnricht, à quelques kilomètres à l'ouest d'ici, et d'y prendre contact avec un autre groupe de prisonniers "transformés" français, avec qui il a déjà eu divers contacts, et qui travaillent aux champs, disposant d'une grange ou de quelque chose d'équivalent pour leur couchage. S'ils sont d'accord, il nous mènera à Schmelnricht la nuit suivante. Là nous serons aidés par l'équipe locale, et elle pourra sans doute nous aider à aller plus loin, peut-être de nouveau dans des conditions semblables. Au minimum, nous aurons été éloignés de l'axe de marche des colonnes de prisonniers qui déferlent à travers Berching jour après jour, et des risques d'être cueillis sur place, si l'on procède à des perquisitions dans les maisons, - risque non négligeable dès demain, dit-il.

Le plan fait et accepté, nous faisons de notre mieux pour dormir. L'équipe paraît aussi bonne que possible. Francis et moi nous connaissons assez. Les deux autres, nous les connaissions du BM 24, et de divers contacts au fil du temps dans les camps. Le peu qui s'est passé entre nous quatre depuis ce matin vaut déjà tout le reste. Entre eux deux ils ont déjà une entente sans faille. Ce sont l'un et l'autre des officiers de troupe endurcis. Granier, le plus âgé, lieutenant comme nous, est le plus âgé : 26 ans peut-etre. Il a une figure mince, pâle, une petite moustache blonde, des lunettes. C'est un taciturne, qui a bâti son moral d'étape en étape dans ce chaos général. J'ai dit comment je le voyais, déjà à Limburg, où les rations étaient minimes, faire chaque matin des tranches minces de son pain de la journée, lentement, et en faire des parts précises, qu'il mangeait avec application, à heures fixes, sans un mot.

Garnier, le plus jeune, sous-lieutenant, est un grand adolescent brun, dont la santé débordante est un défi vivant à notre condition assez minable. Toute son attitude exprime un goût du risque, presque organique. Il n'a pas plus de vingt ans.

Nous sommes d'accord sur la nécessité d'une discipline absolue dans l'organisation et l'exécution de la tentative qui se présente. Tacitement, la direction des opérations est prise en commun entre Francis et Granier, pour notre compte à tous quatre.

Le 7, de très bonne heure, pendant que les nombreux "transformés" qui dorment aussi ici, - mais au premier étage, - s'apprêtent et partent à leur travail au dehors, nous reprenons nos vêtements qui ont séché dans la nuit, et après un café chaud (ersatz, forcément), nous montons avec notre guide au grenier de la maison, avec les couvertures qui nous ont servi cette nuit, et dont on nous fait don pour la suite de nos pérégrinations.

Le grenier couvre toute la surface de la maison, d'un seul tenant. On y accède directement, au dernier étage (le troisième, je crois) par une porte. Dedans, il n'y a que deux ou trois vieux meubles empilés vers le fond. Un ou deux vasistas amènent un peu de jour dans cette grande pièce. Nous devons y passer la journée, sans bruit ni mouvement pendant que notre complice quittera lui-même la maison pour sa longue course sur Schmelnricht, et que des femmes de ménage, allemandes elles, feront le nettoyage habituel des étages inférieurs, ignorant notre présence là-haut.

Nous nous installons par terre à gauche de la porte d'entrée, assis contre le mur, et nous préparons à passer la journée là en économisant paroles et forces.

Nous entendons notre ami s'en aller, les femmes de ménage se mettre au travail. Tout va bien. Au bout d'un moment, nous commençons à plier nos couvertures, après avoir pris un peu de repos en somnolant, pour passer à une situation "de jour". Le jour s'est complètement levé entre-temps.

C'est alors que la porte principale s'ouvre, et un soldat allemand à la voix sonore interpelle les femmes de ménage. Nous sommes prévenus, c'est la fouille du village au moment de la remise en route de la colonne que nous avons abandonnée. L'Allemand a un chien avec lui, le chien aboie d'une voix qui semble indiquer un molosse plutôt qu'un basset quelconque. Nous n'avons pas besoin de communiquer pour savoir que nous partageons la même impression mauvaise.

Les femmes de ménage répondent très calmement, - il y a toute raison de penser qu'elles disent que tout le monde est parti : c'est ce qu'elles peuvent en croire, ayant parcouru déjà les étages. Mais le soldat semble prendre son travail au sérieux. Nous entendons ses bottes qui frappent les marches, une à une, sans hâte. Le voici au premier. Un temps. Puis au second. Suspense assez pénible.

Et le voici qui entame le dernier étage. L'attente est intolérable, nous nous trouvons figés comme des statues, côte à côte, collés au mur, à côté de la porte fermée. J'ai les bras en l'air avec ma couverture demi-pliée, entre mes bras écartés. Le reste ne dépend plus de nous.

L'Allemand arrive au dernier palier, de son pas solide et égal, ouvre la porte, qui se rabat vers nous et nous dissimule encore. Il est sur le seuil, à deux mètres, la main sur la poignée. Il regarde sans doute ce grand espace sans recoin, ces quelques meubles au fond, et n'entend que l'écho du grincement de la porte, répercuté dans ce grand vide ... Quelques secondes se passent ainsi, dans un silence inexprimable.

L'Allemand est content de son inspection. Il ramène la porte vers lui en se retirant, la referme, et toujours dans un mot, redescend les étages du même pas tranquille.

Lorsqu'il reprend son chien au rez-de-chaussée, prend congé des femmes et tire sur lui la porte d'entrée, alors seulement nous nous rendons compte qu'il n'avait pas amené son chien dans les escaliers. Il est déjà très loin que nous sommes encore là, debout, muets, nous regardant sans encore y croire.

Au bout d'un moment, nous sommes complètement seuls dans la maison. Mais l'idée ne nous vient pas de bouger d'où nous sommes. Jusqu'au soir, nous trouvons peu à nous dire.

Le soir vient toutefois, et notre homme, fidèle à sa promesse, a fait le nécessaire. Tout a été convenu. Très tard le soir - (et toute notre colonne est partie depuis longtemps, et toutes les fouilles sont arrêtées la nuit) -, nous nous glissons au dehors. Le black-out va nous servir pour le peu de traversée du village que nous avons à faire. De ruelle en ruelle, nous arrivons à une porte de la muraille, distincte de celle par laquelle nous sommes entrés. De l'autre côté, c'est la nuit noire, une route non bitumée. Elle s'élève d'abord, serpente dans les bois. Il n'y a pas âme qui vive dans ces parages. Nous marchons bien, le froid nous réveille. Bientôt, nous sommes loin.

Tout de même, d'une sorte de ravin qui semble se trouver sur notre droite, arrive un bruit, qui en s'amplifiant régulièrement, s'identifie en peu de temps comme celui d'un engin chenillé : gros moteur ronflant, et déroulement grinçant méthodique des plaques. Très rapidement, il devient clair que cet engin vient à notre rencontre en montant une route en lacets dans la forêt. Le temps d'en être sûrs, et il n'y a plus qu'un virage entre lui et nous.

D'un seul mouvement, nous nous ruons sur la droite dans la pente raide, nous déchirant dans les broussailles. Malgré l'obscurité qui nous protège, nous dévalons une trentaine de mètres et nous plaquons au sol, tandis que l'autre passe sans ralentir à l'endroit que nous venons de quitter. Le bruit décroît et meurt. Nous laissons passer un moment, pour être sûrs qu'il ne vient rien d'autre. Mais tout est redevenu silencieux. Nous remontons à la route, et faisons quelques pas.

Je m'aperçois alors que j'ai perdu ma couverture dans ma course. On retourne en arrière, on situe à peu près l'endroit et nous refaisons le parcours, en cherchant avec les mains, plus qu'avec les yeux ; mais en vain. Au bout d'un moment, on s'énerve, nous sommes attendus, il faut bien admettre que la couverture est perdue, et poursuivre. C'est pourtant une grosse perte, au point où nous en sommes.

Nous parcourons à notre tour les lacets en descente, puis la route reprend sa direction initiale vers l'ouest. Nous parcourons en tout cinq à six kilomètres passant en chemin par un hameau et dans une sorte de sillon vallonné, découvrons Schmelnricht devant nous. Sur le côté de la route, un homme nous attend : c'est notre nouveau contact. On se serre les mains, nous remercions notre guide qui fait demi-tour. Avec notre nouveau guide, nous faisons à pas de loups un détour autour du village, et entrons à travers champs, vers deux heures du matin, dans un petit appentis chauffé, où six hommes nous attendent.

C'est comme une baraque de camp, encore une fois, mais dans un espace exigu, et il y règne une chaleur inconnue jusqu'ici, qui fait augurer un bien-être rare. Nous sommes accueillis, de fait, fraternellement, et comme avec respect. De nouveau, ce que nous représentons est pour ces braves gens, pris par la routine de plusieurs années de cette vie de demi-esclaves aux champs, quelque chose de vertigineux. Il faut nous imaginer dans nos uniformes complets de l'armée de la Libération, avec nos insignes de grades, de régiment, celui de la France Libre sur la poitrine, la croix de guerre en

barrette de l'autre côté, et la cordelière de la croix de guerre, celle de notre régiment, enroulée à l'épaule. Plus la croix de Lorraine, rouge sur fond bleu en losange, frappée au bras gauche. Nous ne pouvons que résumer notre situation à l'extrême pendant qu'on nous donne un divin repas chaud, gardé sur le poële depuis plusieurs heures. Ce n'est qu'une grosse soupe, mais épaisse et qui tient au corps. Nous découvrons aussi quelques bribes de la vie de nos amis de ce soir. Celui qui nous accueille depuis l'entrée au village est un peu le chef de chambrée de ce petit groupe.Il s'appelle Paul Giron, il est de Toulouse. C'est un garçon de taille moyenne, solide comme un paysan qu'il est, ou qu'il est devenu ici. Il a trente ans environ, une bonne face ronde, et inspire confiance. C'est lui qui va diriger les opérations.

Nous prenons deux heures de repos sur les couchettes de ces braves gens. Puis ils nous réveillent. Paul nous a prévenus que nous ne pourrions rester là jusqu'au jour. Les fermiers chez qui ils travaillent dorment de l'autre côté du mur, dans la maison de maîtres. On se lève tôt à la campagne, et les patrons de toute façon sont chez eux, ici comme à côté, à toute heure. Donc on va nous cacher à distance du village, dans un endroit déjà repéré, qui fera l'affaire. Nous aurons à patienter là un jour, peut-être deux. Pendant ce temps on fera la liaison avec un autre groupe de "transformés", encore plus à l'ouest. De chez eux, on peut espérer arriver en une ou deux étapes jusqu'à Hippolstein, une grosse bourgade. Après, c'est déjà loin, on ne sait plus.

C'est bien notre direction, et nous sommes d'accord, car nous commençons à entrevoir le bon du système. Chaque équipe de "transformés" connaît, à force de séjourner au même endroit, peu ou prou ses voisins de gauche et de droite. Cela n'a servi à rien pendant longtemps, qu'à se distraire un peu. Mais maintenant, nous allons en profiter.

Nous suivons donc Paul dans le noir. Toujours comme des ombres, à la file indienne, nous contournons encore le village (il est très petit) et commençons, immédiatement au sud, une montée, d'abord dans des prés, puis en plus forte pente dans un bois touffu, sans chemin ni sentier. On se pousse littéralement à travers l'épaisseur, et c'est ce qui va constituer notre protection. Après une centaine de mètres de ce travail, nous débouchons dans une petite clairière ronde, de dix à vingt mètres de long et de large. Au centre, un arbre mort. C'est là.

Nous voici installés, avec nos trois couvertures pour quatre, à la garde de ce petit groupe de nos compatriotes, de beaucoup nos aînés, et si différents de nous par la condition et l'expérience. Nous ne sommes là que dans l'espoir de retrouver un combat interrompu, dont dépend leur libération. Eux attendent cette libération avec une patience rodée par plus de quatre ans de vie en Allemagne, dont une part importante, semble t-il, affranchis de la condition de prisonniers. Ce sont, ni plus ni moins, des valets de ferme français dans des fermes allemandes. Ils ont obtenu ce statut, comme beaucoup d'autres prisonniers, contre un engagement signé de ne tenter aucune évasion et de ne rien faire qui puisse nuire au Reich. Et sans doute sont-ils à la merci d'un écart, même d'une simple dénonciation par malveillance, qui les renverraient dans les camps. Mais sous réserve de "bonne conduite", ils ont échangé contre cette signature une amélioration de sort considérable. Il y a deux jours, nous ignorions tout d'un tel statut. La tentation qu'il représente nous apparaît avec évidence. Pourtant, nous devinons que seule une minorité a accepté, en captivité, ce compromis avec l'ennemi. Et nous ressentons à part nous un certain dédain pour ceux dont nous faisons dépendre en ce moment notre sort et notre objectif.

Cependant, nous savons que pour la première fois depuis bien longtemps, notre arrivée les a rapprochés des problèmes de la guerre en cours ; elle leur a posé un choix, nécessité un engagement, apporté le cas de prendre ou de rejeter un risque. Et ce risque est probablement énorme. Car si nous, protégés par les Conventions de Genève, ne risquons en principe qu'une remise dans la condition de prisonnier, eux par contre risquent au minimum la prison, et peut-être pis. Cette analyse emporte, au bénéfice du doute, notre sympathie intime. Car en surface, il est bien difficile aussi de ne pas avoir quelque sentiment positif pour ceux qui ont accepté de nous aider.

Cela va leur causer du reste beaucoup de travail. Il leur faut trouver et préparer de la nourriture pour quatre et un minimum d'eau pour un brin de toilette. Chaque jour, un ou deux d'entre eux trouvent le moyen de se glisser jusqu'à nous de jour, en inventant une raison de travailler dans le champ le plus proche, et de cacher les boîtes ou bouteilles qu'ils nous ont remplies. Il arrive même que nous recevions des aliments encore tièdes. D'autres visites ont lieu de nuit. Pendant ce temps, d'autres vont se charger de prendre contact avec leurs camarades à l'étape suivante, assez éloignée semble-t-il. Cela ne va pas tout seul, du reste, et un premier, puis

un deuxième jour passent sans résultat. Une fois, nous entendons Paul Giron, qui laboure en contrebas avec un cheval attelé, entonner une chanson et nous adresser ainsi, en français, quelques mots de nouvelles, probablement à distance d'écoute de ses patrons.

Nous n'avons évidemment rien à faire, qu'à attendre. Nous ne pouvons pas prendre beaucoup d'exercice dans un espace aussi restreint. Nous devons de plus éviter tout bruit, ne pas éternuer ou tousser. Nous passons beaucoup de temps couchés au sol, les genoux repliés, alternativement sur le flanc gauche ou droit, encastrés les uns dans les autres, nos trois couvertures étendues sur le tout. Il faut naturellement se retourner ensemble quand le besoin s'en fait sentir pour un seul.

Heureusement, il ne pleut pas. Le temps est bouché, gris, sans vent, simplement froid. Les arbres et les broussailles sont encore complètement dans leur dépouillement hivernal, sans un bourgeon de feuilles.

Par moments, un pigeon vient s'installer sur une branche haute de l'arbre qui marque le centre de la clairière. Nous l'avons presque au-dessus de nos têtes. Dans le silence de cette campagne, il lance, par intervalles, son appel mélancolique. Puis le silence retombe.

Une seule fois, nous avons une alerte. Au-dessus de nous, des pas, des voix :un homme et une femme en conversation. Ce n'est pas loin. Moins de cent mètres, à coup sûr. Nous nous immobilisons. Vont-ils passer ? Non. Ils s'installent quelque part, et nous entendons des rires. C''est probablement une partie galante. Bravo! Tant qu'ils ne pensent pas à nous !

Au total, et dans une tension croissante, c'est quatre jours que nous passons ainsi sans que rien n'avance en apparence. Cela nous paraît interminable, surtout les nuits.

Mais enfin, le 11 Avril, les nouvelles sont bonnes. Nous allons partir cette nuit, jusqu'au relais suivant, un village appelé Pyras.

A la nuit noire, et après la disparition des derniers bruits du village, un de nos compères vient nous rechercher. Nous émergeons enfin de ce réduit, retraversons les fourrés, redescendons au village sur la pointe des pieds, entrons comme des voleurs dans la maisonnette-dortoir de l'autre jour, y prenons en silence un peu de nourriture chaude, et en route.

Nous avons des étoiles ce soir. Nous marchons plein ouest, sur un chemin de terre. De loin en loin, sur notre gauche, une ferme isolée. Un chien aboie patiemment à notre approche, mais nous passons à distance, et ne rencontrons personne.

Après plusieurs kilomètres (six peut-être), nous voyons au loin, et entendons le passage sporadique de voitures sur une route perpendiculaire à notre marche. Nous sommes dans une plaine découverte, loin de toute habitation. Notre chemin se perd dans les champs. Nous poursuivons à travers champs, et près de la route attendons un moment favorable pour la traverser, aplatis au sol, avec notre guide. La circulation est très faible, et l'attente brève. De l'autre côté, nous nous retrouvons dans les champs. Nous bavardons avec notre accompagnateur, cherchons à en savoir un peu plus sur ce que nous pourrons trouver plus loin. Mais les renseignements sont incertains.

Il est peut-être trois heures du matin, et nous avons fait peut-être douze kilomètres en tout, lorsque nous arrivons à notre destination. Nous avons retrouvé un chemin de terre dans les derniers kilomètres, et à peu de distance d'une grosse ferme, nous voyons se répéter le contact qui nous attendait à l'entrée de Schmelnricht. Un homme attend au bord du chemin. Notre guide et nous échangeons des adieux chaleureux. Nous suivons notre nouvel hôte et entrons avec lui dans un petit local-dortoir, assez semblable au précédent.

Ils sont moins nombreux ici, quatre peut-être. Mais dès la première minute, nous tombons de haut. Ils ne sont pas d'accord entre eux pour cet accueil, parlent avec aigreur des risques que nous leur apportons, et même de celui de nous nourrir.

Nous nous rendons compte que nous n'avons pas intérêt à les indisposer davantage, néanmoins, bien qu'à voix basse, le ton monte entre nous et eux. A la fin, ils acceptent de nous trouver à manger, d'assez mauvaise grâce, et rien de bien nourrissant. Mais ils ont visiblement l'intention de ne pas s'exposer le moins du monde.

L'un d'entre eux nous conduit à une grange énorme, qui est à trente mètres en revenant dans la direction d'où nous arrivons. Les deux bâtiments sont isolés dans une sorte de clairière. Dans la grange, dont le rez-de-chaussée est assez vide, nous sommes conduits au premier étage, où il y a une grande quantité de foin sur la moitié du plancher. Nous trouvons là, à défaut de chaleur immédiate, de quoi en créer, en nous installant dedans. Malgré l'incertitude, nous nous endormons pesamment, avant le jour.

Les Français de la ferme nous ont nourris, mais dès le jour venu nous ont confirmé qu'ils ne feraient rien pour nous aider dans notre évasion. Certains d'entre eux, plus hostiles, ont demandé aux autres que nous déguerpissions sans tarder. Nous sommes écoeurés, mais il faut faire face à la situation.

Un débat tendu s'engage, entrecoupé de silences ou de siestes. J'ai personnellement gardé plus mauvais moral que mes camarades, à la suite des divers incidents de ces dernières semaines. Nous savons que les Allemands ne sont pas tendres pour les prisonniers évadés. Une rencontre en rase campagne peut se présenter dans n'importe quelle condition, nous mettre à la merci de soldats non encadrés ou prenant peur eux-mêmes. Il y a aussi les SS, qu'on peut trouver n'importe où, et encore les Wehrwolf, dont on parle de-ci, de-là. Ce sont des milices auxiliaires que les Allemands ont levées récemment parmi les hommes non mobilisables, surtout les jeunes autour de seize ans, pour participer à la défense du territoire. Nous n'en avons jamais vu, mais nous les imaginons émotifs et impressionnables, et prompts sur la détente. Le coup de l'arrêt de la colonne de blindés qui allait nous ramener en terrain ami, il y a deux semaines, certains l'ont attribué aux Wehrwolf, que l'on dit armés, justement, en particulier des lance-fusées portatifs à grand pouvoir explosif, les Panzerfaust. Tout cela est menaçant. D'autre part, nous n'avons pratiquement pas de vivres à espérer pour nous mettre en route. Comment se ravitailler dans ces conditions, dans une évasion en uniforme ennemi, c'est-à-dire réduits à des sorties de nuit ? Enfin, cette vie d'errants en plein air que nous menons depuis près d'une semaine, par des températures de 5 à 12°, peut-on la poursuivre longtemps ? Déjà, certains d'entre nous, et moi en particulier, sommes victimes de maux d'intestin pénibles. Cela n'aide pas à garder forces et moral.

Mais je m'aperçois que je suis isolé dans ma position. Granier et Garnier sont d'avis de poursuivre plein ouest. Garnier en particulier, qui paraît en forme, ne s'intéresse même pas à la discussion. Je ne sais plus ce qu'il envisageait exactement, mais cela ressemblait à des marches forcées de 40 km par jour, en volant dans les basses-cours. Il a un couteau, prévoit de pouvoir nourrir tout le monde de viande, au moins de volaille, que l'on fera cuire dans des endroits écartés.

Je préconise au contraire un repli sur Schmelnricht, où on nous a bien accueillis et bien traités. Nous pourrions y prendre repos et conseils, faire monter une filière différente, sur un autre axe. Eventuellement, changer notre tactique com-

plètement. Certains "transformés" ne nous avaient ils pas suggéré, dans nos échanges de vues, de nous présenter, dans des vêtements qu'ils nous auraient passés, à l'Arbeitsamt (1) le plus proche, en racontant quelque histoire ? Nous avons exactement l'âge de la moyenne des jeunes Français mobilisés de force depuis 42-43 au titre du S.T.O. (2) en Allemagne. Il suffirait de dire que nous avons perdu nos papiers au cours d'un bombardement ... nous connaissons assez de noms de villes qui en ont subi de beaux, à commencer par Nüremberg. Dans la pagaïe actuelle des mouvements, de troupes, de prisonniers, etc, personne n'ira voir.

Les autres ne sont pas convaincus. Francis est très tenté par la marche en avant. Cela devient petit à petit, dans l'état de nerfs où nous sommes, un différend grave, une question d'honneur. Cela se devine à des mots insignifiants, dans des échanges brefs, mais lourds de sens. Le malaise grandit. Enfin, voyant poindre le risque de rester seul à me débrouiller dans ma direction, je m'adresse à Francis, le dos au mur, et lui demande crûment "s'il va se décider par affinité ou par appartenance d'arme" Déclaration de guerre. Nous nous mesurons, les yeux dans les yeux, furieux.

Si l'un doit céder, ce ne pourra être que moi : je n'en ai pas la force. Francis s'est-il fait ce raisonnement, ou un autre ? Après un long moment, il dit aux deux autres qu'il se range de mon côté. C'est une décision prise à contre-coeur. Pendant les jours suivants, elle pèsera, comme une lourde ombre, sur notre entente.

Nous avons passé une nouvelle nuit, et encore la journée du 12, sans quitter l'étage de la grange. Je crois que c'était à cause d'une lourde pluie, que nous espérions laisser passer, car pour le reste, les dés étaient jetés. Nous avons donné à Granier et Garnier ce que nous avions de plus précieux pour la suite de leur tentative; pour ma part, je leur donnai ma boussole de précision, un vrai trésor, avec une rose des vents flottante, et superbement lumineuse la nuit.

---

(1)Office de la main d'oeuvre, chargé en particulier du contrôle de toute main d'oeuvre immigrée (en général de force, d'une manière ou d'une autre) et de son placement.

(2)Service du Travail Obligatoire (institué en 1943), qui a envoyé nos jeunes principalement en Allemagne.

Le 12, au début de l'après-midi, les deux petits enfants de la ferme ont traversé la clairière en se poursuivant et sont entrés dans la grange même, juste au dessous de nous. D'après les voix, ils avaient autour de cinq ans. Par l'échelle, nous n'étions séparés que de quelques mètres, sans même de porte. Le simple plancher sur lequel nous étions nous exposait à tout instant à un bruit, un craquement, dénonciateurs. En deux secondes nous nous sommes enfouis profondément dans le foin, en tirant nos couvertures avec nous, et retenant nos respirations, nous nous sommes terrés, ne nous entendant même plus l'un l'autre.

Mais que faire si ces gosses viennent jouer dans le foin ? Garnier a montré son couteau avant de plonger. Nous n'arrivons pas à croire qu'il ferait une chose pareille, et nous avec lui. Mais nous n'avons pas eu le temps de nous entendre, et maintenant, nous savons que quelque chose peut arriver, quelque chose d'épouvantable, d'une manière ou d'une autre.

Les enfants jouent en bas, avec des voix mignonnes, longuement. Nous avons cessé d'exister.

Enfin, ils s'en vont. Nous nous extirpons après un temps de précaution. Nouveau danger passé. Et tombe la nuit de notre séparation.

Dernier contact avec l'un des "transformés". Ils ont vu les gosses venir par ici, ils ont eu peur pour nous, mais sûrement autant pour eux-mêmes, complices évidents de notre présence ici.

Derniers adieux des uns aux autres. Francis et moi reprenons la route de l'est, tournant le dos, en apparence, au front, à l'évasion. Le silence est lourd entre nous. Et devant l'étendue de la plaine retrouvée, nous nous apercevons que nous n'avons pas notion du chemin à prendre, hormis le premier tronçon de chemin de terre que nous parcourons en sens inverse de celui qui nous a amenés. Nous étions derrière un guide, à l'aller, et nous parlions, par moments. Aussi, nous n'avions pas mémorisé quoi que ce soit de l'itinéraire. Cette nuit, nous sommes seuls sous les étoiles, et de notre navigation va dépendre notre salut.

J'ai gardé un sens instinctif de l'orientation, qui m'a puissamment servi lors des premières étapes de passage des Pyrénées, il y a deux ans. J'offre à Francis de prendre l'affaire en mains. Avec le repère des étoiles, je sens la direction, et nous commençons à couper à travers champs, sans autre repère.

Nous ne sommes pas assurés d'un cap exact, à part ce sentiment instinctif, mais au milieu de la plaine nous entendons de nouveau le bruit de l'autoroute. Nous l'atteignons, et la traversons à nouveau. L'endroit pourrait bien être celui même où nous avons fait la première traversée, mais ce n'est pas sûr, car la route est droite sur une grande distance dans les deux sens.

Nous regardons fréquemment les étoiles pour maintenir une route rectiligne. Après quelque temps nous retrouvons sous nos pieds un chemin de terre. A un mètre près, nous sommes arrivés où il fallait. A moins ... de nous être déportés beaucoup à droite ou à gauche sans le savoir.

Mais la suite de la route prend un vague air de déjà vu, malgré l'obscurité et la faiblesse de nos souvenirs d'aller. De loin en loin, on distingue une ferme, à distance sur la droite, et des aboiements s'élèvent, peu convaincus, de place en place.

Nous avançons aussi vite que possible sur le sol ferme, et finalement nous apercevons la masse de Schmelnricht, y pénétrons par une large rue, déserte à cette heure. Nous cherchons à l'aveuglette une silhouette nous rappelant l'appentis où dorment nos amis de l'autre jour. A force de tourner nous la trouvons, frappons à très petits coups, plusieurs fois ... Enfin, on s'étire à l'intérieur, et quelqu'un, sautant de son bât-flanc, entr'ouvre la porte : nous nous identifions à voix très basse. En une seconde, nous sommes tirés à l'intérieur, d'un mouvement de bras précipité.

A l'intérieur, c'est un véritable branlebas, bien qu'on n'allume pas. Nos amis nous expliquent d'un ton fiévreux que nous venons d'échapper à une rencontre dangereuse. Dans la soirée, une colonne de troupes, des SS hongrois, se sont installés dans tout le village. Pour une raison inconnue, ils se sont remis en route, il y a une ou deux heures seulement. Deux heures plus tôt, nous tombions dans leurs bras à eux.

Nous mourons de fatigue et nous demandons qu'on nous trouve un coin pour dormir. Paul nous mène, en chemise de nuit, à une écurie vide, qu'on atteint sur l'arrière de la maison de maîtres ; il ouvre précautionneusement un battant de portail, et nous montre, juste à droite de l'entrée, une litière de paille, où nous pourrons rester deux ou trois heures, avant qu'il nous ramène à la clairière, qui reste le seul abri possible de jour, et où nous nous établirons, si peu que ce soit, le temps de fixer la suite de notre nouveau plan.

Nous devons n'avoir qu'une seule couverture, ou bien aucune, je ne sais plus. En tout cas, pour une raison ou une autre, nous nous couchons sans manteau, sur la paille, et pour nous tenir chaud, nous nous installons le long l'un de l'autre. Je tiens Francis dans mes bras. Nos têtes se touchent. Nous basculons dans le sommeil, d'un coup.

Peu après, je suis réveillé tout à coup par un bruit d'allées et venues qui me paraissent aussitôt avoir duré depuis un moment. Il y a tout un trafic de gens à pied dans la rue, qui s'interpellent, et des bruits d'équipements, de voitures. Avant que je sois complètement conscient, la poignée du portail est manoeuvrée avec bruit, et deux hommes entrent, avec un cheval.

Ils sont à deux pas de nous, et l'un d'eux tient une lanterne. Francis, qui dort encore, ne va t-il pas se réveiller avec bruit, parler français dans un demi-sommeil?

Je resserre mes mains sur ses bras, doucement, mais de plus en plus fort. Sous la pression, je sens Francis qui émerge de son sommeil, sa respiration change. Je lui fais dans un souffle : "ch-ch-ch-ch-ch..."

Il a compris. Sa respiration est devenue inaudible, contrôlée. Nous restons immobiles, embrassés.

Les Allemands, ou Hongrois, commencent par regarder d'un autre côté, avancent, éclairent plus loin. Ils parlent allemand en tout cas. Ils voudraient trouver un coin à leur convenance pour le cheval, mais un aussi pour eux. Tout en discutant, les voici qui reviennent vers nous. Nous sommes dans la lumière. Je suis sur mon flanc droit, ma croix de Lorraine rouge, sur fond blanc et losange bleu, face à eux. Nous avons nos pieds vers eux, ce qui rend moins visibles, peut-être, l'or de nos galons de lieutenants français, sur nos épaulettes.

Ils disent : "Il y en a deux d'installés là déjà. Allons voir ailleurs". Et ils sortent, laissant leur cheval attaché au mur du fond, et referment le portail.

Nous restons cloués. Les va et vient se poursuivent, cela peut recommencer d'un moment à l'autre. Heureusement, tout finit par se calmer.

Alors, furtivement, Paul réapparaît, toujours en chemise, affolé, mais décidé. Il nous tire derrière lui et en quelques foulées, nous voilà avec lui dans le havre du petit appentis-dortoir.

Paul dit que ce sont les mêmes SS hongrois que tout à l'heure ; on a dû leur faire faire un exercice de nuit pour revenir ensuite au point de départ. Nous l'avons échappé belle.

Naturellement, le mieux est de filer tout de suite, pendant qu'ils sont dans leur premier sommeil, encore heureux s'ils n'ont pas de sentinelles dehors.

Paul enfile des vêtements, nous reprenons ensemble le chemin de la petite clairière, en profitant de ce que l'appentis touche les prés environnants. Nous n'avons aucune rue à parcourir avant d'être loin des maisons. Dix minutes plus tard, nous sommes de nouveau couchés, libres de dormir tout notre saoûl, en paix.

Nous nous réveillons tard, mal. Il y a du brouillard, on voit à peine le sommet de l'arbre mort. Le roucoulement du pigeon se déroule, avec ses quatre appels enchaînés, un court, deux longs, un court. Après tout ce que je viens de vivre, cet appel devient pour moi comme un langage, une voix de reproche, de lassitude, de fatalité contraire. Mes nerfs sont en train de lâcher, mais je ne m'en rends pas compte. Heureusement, cela n'a pas de conséquence.

La journée du 14 avril a commencé. Paul maintient les liaisons ce jour-là et le jour suivant. Il est vraiment fidèle, sa bonne tête ronde, sur laquelle est planté un chapeau mou bien de chez nous, étrangement civil au milieu de ce cache-cache de guerriers, remet du baume dans le coeur. Avec ses copains, il nous nourrit une fois de plus, et maintient le dialogue avec nous sur ce qu'il peut y avoir de mieux à faire maintenant. Il nous apporte, aussi, la nouvelle stupéfiante de la mort de Roosevelt, deux jours plus tôt. Nous en mesurons le deuil pour tout le Monde Libre.

Finalement, nous nous rangeons au plan suivant ; les SS étant partis, ils vont nous prendre avec eux au village pour une vraie nuit de repos. Dans la journée du 15, ils nous annonceront aux copains de Berching pour la nuit suivante. Là, on nous aidera à nous habiller en civil et on nous laissera partir par nous mêmes, toujours à contresens de notre itinéraire d'origine, vers Neumarkt. A Neumarkt, il y a un Arbeitsamt. Là, si on ne nous a pas interpellé auparavant, nous pourrons essayer le coup des jeunes du STO ayant tout perdu dans les bombardements, et tâcher d'obtenir des papiers "de remplacement", qui nous permettraient de circuler, au moins localement, et de chercher du travail, c'est-à-dire de la nourriture, au grand jour. Dans ce pays où chacun est rationné au minimum, on ne peut guère nous conseiller mieux.

Le 15 dans la nuit, nous arrivons dans Berching, au bâtiment où nous avons passé deux nuits la semaine dernière. Le moral n'est pas haut, particulièrement pour moi qui ai entrainé Francis, contre son gré, dans cette marche à reculons.

Les "transformés" de Berching s'informent de nos aventures, gentiment, mais ne sont pas trop enthousiastes de nous avoir sur les bras. Nous avons failli, l'autre jour, leur coûter extrêmement cher, en manquant de nous faire piquer dans leur grenier.

Pourtant, c'est grâce à eux que nous allons, sur place, nous transformer en civils approximatifs.

Ils n'ont pu trouver, entre eux tous, que deux blousons de toile bleue, des blousons d'ouvriers. Sous nos pantalons de drap, nous avons tous les deux une paire de pantalons de coton, couleur paille, qui nous a servi depuis notre capture de sous-vêtement supplémentaire. C'était un des produits de la fouille dans nos cantines, à Obenheim, le 10 janvier au soir, sous l'oeil du petit SS en blanc. Ces pantalons sont ceux de notre tenue d'été d'armée de la Libération, c'est-à-dire d'armée américaine. Il se trouve que la campagne d'Europe dure seulement depuis l'été dernier, et que les Allemands n'ont pratiquement fait de prisonniers que depuis l'hiver. Cette couleur, très peu militaire heureusement, ne va peut-être pas leur tirer l'oeil ... !

Au-dessous, nous ne pouvons éviter d'exhiber nos chaussures réglementaires de l'armée. Mais tout le monde ici paraît porter de grosses chaussures. Cela passera peut-être aussi.

Ainsi vêtus, et remettant dans nos nouvelles poches tout ce qui nous reste d'essentiel, essentiellement un quart, un rasoir et un bout de savon, nous nous attaquons à une corvée de patates, dont nous faisons ensuite une ventrée par précaution, avec le seul résultat d'aggraver la "courante" dont nous sommes déjà victimes, l'un et l'autre - moi surtout.

Enfin, en milieu de matinée, nous faisons notre première apparition diurne au dehors, depuis que nous avons pénétré, le 6 après-midi, dans ce même bâtiment. Et nous voici arrivés au 16.

Le spectacle, sur la place, est intéressant. Il y a un fonctionnaire d'une espèce ou d'une autre, portant uniforme (postier ? militaire ? cheminot ?), qui est assis, en conversation avec une femme, sur la margelle de la fontaine centrale, et occupé ... à découdre de sa veste un insigne comportant au centre une croix gammée. Cela nous paraît tout à fait remarquable. A vrai dire, cela nous ouvre des horizons.

Serait-il possible qu'il y ait, de bouche à oreille, des nouvelles alarmantes pour les nazis ? Rien d'autre ne l'indique, sinon que l'on sait, parmi les Français, que les fronts continuent à avancer jour par jour. Mais ils sont encore loin d'ici. Peut-être à cent kilomètres, ou plus même.

Et nous prenons la route vers le nord, repassant sous la grande porte médiévale de la ville, avec sa superbe sculpture sur bois pendue sous la voûte, - à notre gauche maintenant.

Et la route s'étire. C'est tout à fait nouveau de faire l'épreuve d'une marche en plein jour, au coeur de l'Allemagne nazie, sans garde ni accompagnateurs d'aucune sorte. Les premiers pas nous ont bien montré que, bizarre ou non, notre accoutrement n'attire aucunement l'attention. Il semble qu'en ces jours d'inquiétude les Allemands, de quelque condition qu'ils soient, aient assez à faire de s'occuper d'eux-mêmes.

Notre marche vers Neumarkt est émaillée de trois incidents successifs.

Peu après notre sortie de Berching, nous rencontrons un curieux équipage en cours de chargement. Il y a d'une part un cheval attelé à une carriole à simple plateau, et son conducteur. D'autre part, un SS en brun (d'après ce qu'il nous a dit, une couleur caracréristique de leur Corps de l'Intendance), avec une fille, de toute évidence sa maîtresse, et quelques bagages dont une malle assez lourde, qu'ils sont en train de charger. Le cheval étant pointé vers Neumarkt, nous réunissons nos différentes bribes d'allemand, déjà un peu repassées en tête en prévision de l'épisode que nous venons d'entamer. Nous racontons notre petite histoire et demandons la permission de nous hisser à bord pour épargner nos jambes. D'accord, et nous voilà assis à côté du SS, les jambes ballantes sur le côté. Hue ! dada.

Le SS est fort aimable. Apparemment il est en train de mettre la fille en lieu plus sûr, à moins qu'il ne soit en train de déserter pour son propre compte. Malheureusement cela lui a fait choisir une route qui diverge sur la droite (l'Est !) après une demi-heure seulement. Mais c'est toujours cela de pris, même si les Prussiens en profitent en même temps. Nous prenons congé avec tout ce qui nous reste de politesse française.

Un peu plus loin, nous allons avoir une bonne fortune d'une qualité encore supérieure. Sur la route, très peu fréquentée, surgit derrière nous un camion. Nous faisons le signe de l'auto-stop. Le chauffeur s'arrête. C'est un camion de ramassage

de lait qui a fini sa tournée, il est plein de bidons alignés. Le chauffeur, lui est encore un prisonnier transformé, mais cette fois, un italien, joyeux et volubile. Il nous prend à l'arrière, nous nous installons en plein vent, par-dessus les bidons, et en route, pleins gaz.

Mais un tel océan de lait (entier, s'il vous plait), dans un temps pareil, cela donne des démangeaisons d'estomac. Nous enlevons un couvercle, et plongeons nos quarts à plusieurs reprises, nous éclaboussant dans les cahots de la marche. La ventrée de lait va rejoindre celle de patates de tout à l'heure. Arrive ce qui pourra, c'est encore ça de pris. Le moral remonte singulièrement pendant cette étape doublement utilitaire.

A son tour, l'Italien doit bifurquer. Nous descendons, échangeons des adieux cordiaux. Et nous voilà à pied de nouveau.

Il ne reste maintenant que trois ou quatre kilomètres jusqu'à Neumarkt. Mais soudain à la sortie d'un léger virage, au bout d'une longue ligne droite devant nous, nous voyons une colonne importante de prisonniers alliés, sentinelles à leurs côtés, qui progresse droit vers nous. La distance est encore de trois cents mètres environ.

Nous nous arrêtons instantanément, faute de pouvoir réprimer notre surprise et notre hésitation. L'image est celle à la fois de notre condition d'il y a un peu plus d'une semaine, et de la capture, peut-être imminente, avec toutes ses suites imaginables, et un peu plus peut-être.

J'esquisse un mouvement pour entraîner Francis dans un taillis de hauts roseaux sur notre gauche.

C'est pure folie, mais heureusement, à ce moment là, il a de la tête pour deux. Il me retient fermement, de sorte que le mouvement n'a peut-être pas été vu d'en face. Et il nous remet en marche à la rencontre de la colonne.

Je prends rapidement sur moi, malgré des boyaux en révulsion continuelle ; et nous voici croisant cette colonne, entamant une conversation pour favoriser la décontraction, et regardant, ma foi, ces gens, les gardiens, les gardés, comme on doit le faire quand on n'a rien à se reprocher.

Ce sont des Américains, mais aussi des Anglais, d'après leur uniforme. Ils marchent lentement, à regret, comme nous le faisions l'autre jour ici même. Les gardes ne font aucunement attention à nous. Quelques prisonniers nous regardent au contraire et l'un pousse des jurons en s'exclamant sur la chance que nous avons de nous promener dans ce pays. Heureusement, il n'y a aucun commentaire sur nos pantalons jaunes "U.S. Army". Il ne manquerait plus que ça, avec des experts pareils!!

La colonne passée, nous nous sentons le dos un peu brûlant mais nous arrivons à ne pas nous retourner.

Nous arrivons enfin aux premières maisons de Neumarkt, où tout est bien calme, mais en avançant nous entrons dans un remue-ménage croissant qui devient bientôt un spectacle ... spectaculaire. A ce carrefour central, où deux routes principales divergent en provenance de Nüremberg, qui est loin devant nous, des hommes de la Feldgendarmerie, engoncés dans leurs gros manteaux, casqués de noir, avec au poitrail leur plaque pectorale distinctive au collier de chaîne d'acier, s'efforcent de mettre de l'ordre dans une circulation bien étrange.

Nous la connaissons, cette circulation, pourtant. Qui ne l'a vue déjà ? mais en France, et en 1940 ! Ce sont les réfugiés en panique, poussant des voitures d'enfants, tirant des charrettes pliant sous l'amoncellement des valises, des matelas. De place en place, des voitures, dans le même attirail. Tout cela arrive de Nüremberg et est canalisé sur la route qui file vers la droite. La population de Neumarkt est dans la rue, à regarder ce reflux dans une agitation évidente. La révélation est fameuse pour nous aussi, mais il n'est pas question de s'informer davantage ; il faut imaginer le reste ...

Nous ne sommes ici que pour nous adresser à l'Arbeitsamt et nous trouver des papiers, dont le besoin dans ces parages animés devient assez clair.

Nous demandons donc notre chemin à des passants, mais la réponse, dont je ne vois plus le détail, est négative : bureau fermé pour la journée, transfert ailleurs, peu importe. En tout cas, la question n'a pas suscité de réaction ennuyeuse à notre égard. Visiblement, les gens ont assez à faire ici, encore plus qu'à Schmelnricht. Nous sommes au bord d'un maëlström.

Nous décidons de reprendre la route de Nuremberg, droit devant nous. Evidemment, le front des Alliés doit être à l'ouest, c'est-à-dire sans rapport avec cette agitation, qui provient peut-être de nouveaux bombardements sur Nüremberg. Mais de toute façon, là d'où viennent les réfugiés (entremêlés d'ailleurs d'éléments de l'armée), il y a attirance d'instinct pour nous. Et puis, notre expérience vient de nous montrer qu'une colonne, cela se croise facilement, et sur une route encombrée,

il y a pratiquement plus de chance de passer inaperçus. Enfin, une bourgade, cela ne peut pas nous accueillir, tandis que dans la campagne, nous avons jusqu'ici, depuis dix jours, trouvé à survivre.

Nous sortons donc de Neumarkt, mais sommes arrêtés au bout d'une vingtaine de minutes par une chaude alerte.

Une escadrille de chasseurs P.47 Thunderbolt américains, ventrus, vient de découvrir, sur la route devant nous, et dans un champ sur notre droite, à quelques centaines de mètres, des camions citernes. Surgis de nulle part, les voici qui descendent en rase-mottes, comme au ralenti, et qui mitraillent les camions. Ils descendent, l'un derrière l'autre, comme à l'exercice. Ils sont si bas qu'ils disparaissent derrière les derniers pavillons de la sortie de Neumarkt, qui bordent encore la route à notre droite. Là, ils lâchent leur rafale, qui claque à chaque fois comme une suite de roulements de crécelles. Mais quelles crécelles !

Nous sommes invités par les habitants d'une des maisons bordant notre route à nous abriter dans une descente extérieure de cave, côté jardin. Le danger n'est pas pour nous, cette fois, et nous restons sur les premières marches, car aujourd'hui, la fête est sous nos yeux et les premières loges sont bonnes à prendre. Des camions sont déjà en flammes, mais cela continue jusqu'à ce que les dernier soit allumé. De grandes volutes noires montent vigoureusement par dessus le tout. Bon travail.

Notre parler français fait se retourner un garçon de notre âge. C'est un autre Français, et je reconnais brusquement un camarade de classe de Janson de Sailly, bien oublié d'ailleurs, et réoublié depuis. Je ne sais absolument plus ce qu'il faisait là.

Cette alerte paraît passée, puisqu'il ne se produit plus rien. Mais nous avons le temps de percevoir que pour la première fois, nous venons d'assister à une attaque sur les abords d'une ville sans qu'aucune sirène ait fonctionné. C'est intéressant aussi.

Nous sommes en tout cas libres de reprendre la route. Elle monte vers une ligne de bois, mais avant la lisière, bien en vue, il y a encore un camion d'essence en feu. Celui-là a été canardé dans notre dos, sans que nous nous en apercevions, tout à l'heure. Avant d'y arriver, nous recommençons à croiser des colonnes. Celles-ci ont aussi quelque chose de nouveau pour nous : ce sont des colonnes de troupes allemandes

en tenue de combat, et à pied. Les officiers, sur le flanc des colonnes, rythment le pas à coups de gueule, de temps à autre, pour faire reprendre la cohésion. Mais les hommes paraissent fatigués, comme s'ils avaient déjà une grande marche dans les jambes. Ils sont tête nue, et aucun véhicule ne les accompagne.

Quant à nous, nous commençons, en cette fin de première journée, à être tout à fait dans nos nouvelles peaux. Nous paraissons pouvoir nous promener au milieu de tout ça, comme si nous étions en visite touristique.

Et voici une nouvelle occasion de stop. C'est un camion-à cheval-(encore un) qui nous dépasse au pas. Un camion à fourrage, avec un fond étroit et des ridelles très hautes, en V. Nous hélons le conducteur : chance ! il est français ; encore un ! "Transformé", naturellement. Sympa, celui-ci, guère plus vieux que nous. Par précaution, nous ne lui faisons pas de confidence, ce n'est pas nécessaire, nous avons vu à Pyras ce qu'il peut en coûter. Nous lui racontons notre "histoire", notre besoin d'un gîte d'une nuit. Il nous prend à bord. Nous sommes debout dans le camion vide. Le spectacle des colonnes allemandes qui continuent à descendre d'en face est encore plus remarquable de cette hauteur. Il y a un peu de jouissance à rouler, sans fatigue, dans la direction où ils tournent le dos eux, en se donnant du mal.

Nous approchons maintenant du camion incendié dans le haut des lacets. Il est si près de la route que nous en avons la chaleur sur la figure, avec le rougeoiement intense. Le cheval bronche, et notre gars doit le tenir ferme pour passer. Puis nous atteignons la forêt, et le type prend bientôt un chemin sur la droite, sous bois. L'après-midi se termine, la lumière commence à baisser. Dans la forêt, nous sommes seuls, il fait tout d'un coup sombre et calme, il n'y a que le bruit de notre attelage, c'est reposant. Nous bavardons un peu. Il nous raconte sa vie à la ferme, où il rentre en ce moment, et on décide d'essayer d'y trouver un gîte pour nous.

La ferme n'est pas loin de l'autre côté du bois. Elle est silencieuse à cette heure. Elle est sur la gauche du chemin. D'un côté, c'est la maison, de l'autre, l'écurie et la grange. Entre les deux, plus près de l'écurie, le fournil en plein air, avec un petit toit en auvent.

Notre cocher saute à bas, et nous fait entrer. Il parle assez d'allemand pour s'expliquer à notre place. Il n'y a à l'intérieur qu'une femme entre deux âges, l'air grave et triste, modestement vêtue à la paysanne, d'une robe noire serrée autour d'elle avec un fichu sur les épaules, les cheveux tirés en arrière, en chignon. Elle

écoute, parle peu, garde les yeux baissés la plupart du temps. Son teint est pâle, ses traits sont tirés. Autour d'elle, il y a deux ou trois petits enfants, très sages.

La pièce est à la fois la pièce de séjour et cuisine avec fourneau allumé, et salle à manger avec longue table et bancs de bois.

La femme est visiblement très lasse. Nous apprendrons par le jeune Français qu'elle a perdu son mari à la guerre. Après quelques questions et réponses, elle se déclare d'accord pour que nous couchions dans la grange. Et même, elle nous invite à table, où nous nous asseyons avec elle, les gosses, et le jeune, pour une soupe brûlante et quelque autre pitance. Puis nous allons nous coucher dans le foin. C'est la première nuit détendue depuis longtemps.

Le 17 au matin, quand nous nous levons, la femme est dehors, en train de retirer du fournil en plein air son pain fraîchement cuit, avec une pelle à long manche, toute noircie par le feu de bois. Nous avons un petit déjeuner splendide, avec même sur la table une demi-livre de beurre dans un paquet en papier d'argent, frappé d'écussons aux méchants aigles noirs ...

Nous sommes dans un écart du village de Bucht. Mais les conseils de notre Français sont d'aller chercher du travail (ici, la patronne dit qu'elle ne peut pas nous en donner et nous garder) au village suivant, qui s'appelle Wokkenhof Grupp. Là, il y a une mairie, où on pourra à la fois nous mettre en règle et nous trouver un employeur, dit-il.

Aujourd'hui, nous prenons un peu plus notre temps. Rien ne nous presse vraiment. Notre petite route avance en gros vers le nord, à peu près la même direction que celle de Nüremberg que nous avons quittée hier soir. Mais celle-ci serait en contrebas, quelque part sur notre gauche et assez loin. Par ici, nous sommes dans un pays de collines, un peu dans les hauteurs. La petite route monte et descend, doucement. Nous faisons halte à un moment, et sommes dépassés par deux soldats lourdement armés, qui paraissent en exercice ou en mission. Mais ils ne s'intéressent pas du tout à nous, et nous ne les revoyons pas devant nous, une fois repartis.

Nous arrivons, vers dix heures, à Wokkenhof Grupp. C'est un vrai village avec des maisons à deux étages au centre, et deux rues perpendiculaires. La place est constituée par un large décrochement de la façade de la rue que nous suivons en entrant. Elle est un peu en pente ; il y a au centre une grande fontaine. Le croisement des rues est un peu au-delà de la place.

Nous demandons la mairie, et on nous dit qu'elle est fermée, mais que nous pouvons nous adresser à la maison même du maire, qui est un peu sur la droite, dans la rue transversale. Nous y sommes dans la minute suivante et nous nous expliquons approximativement, en allemand, auprès de quelqu'un qui me paraît être une servante.

C'est un pavillon neuf et propret. On nous fait asseoir un instant dans la petite entrée. La femme du maire arrive, une brave villageoise, qui nous dit que son mari s'est absenté et reviendra cet après-midi.

Nous n'avons rien à faire, et le mieux est d'attendre sans trop nous écarter. Nous avons repéré un petit pré en contrebas de la route par laquelle nous sommes arrivés. Nous y retournons, partageons quelques provisions, cadeaux de notre fermière austère de cette nuit, et nous installons pour une sieste confortable, en bas du pré, un peu à l'ombre, dans la pente, avec à deux mètres un ruisseau, qui coule gentiment.

Les choses ne se présentent pas mal. Nous avons débité encore une fois nos salades sur le STO et les cartes de travail perdues dans un bombardement. La femme du maire nous a dit que son mari a des cultures, il y aura peut-être même du travail pour lui-même. Nous avons insisté sur notre tentative de nous mettre en règle à Neumarkt, qui a l'air de faire bien dans le tableau, de même que notre couplet sur la recommandation que nous aurions reçue en route de chercher ici plutôt qu'ailleurs. Mais ce ne sont pour le moment que des impressions.

Nous dormons à poings fermés, au soleil, bercés par le bruit du ruisseau. Quand nous nous réveillons, nous avons l'impression d'avoir perdu le contrôle de l'heure. Il est au moins deux heures. Nous remontons, et Francis s'aperçoit aussitôt qu'un pied, qui commençait à le gêner depuis ce matin, le fait sérieusement souffrir. Nous marchons doucement jusqu'à la place. Francis s'assied sur la margelle de la fontaine, retire sa chaussure, et découvre une plaie sérieuse autour d'un gros orteil, une ampoule méchamment arrachée. Avec l'eau de la fontaine, on n'arrivera pas à grand'chose. Je fais le tour de la place en m'expliquant tant bien que mal sur notre besoin. J'arrive à obtenir un carré de linge blanc et un morceau de lard, avec lequel Francis entame une onction de sa plaie.

A ce moment, un gosse arrive en courant, du carrefour des rues, en hurlant à pleins poumons, d'une voix hystérique et suraiguë. C'est un petit gosse d'une dizaine d'années, en culottes courtes. Il est visiblement hors de lui, il crie comme un dément, en montrant du bras tendu une direction qui est en gros celle de la rue transversale, à gauche, c'est-à-dire à l'ouest. En moins de temps qu'il ne faut pour

le dire, tout le monde se met à courir. Des volets, des portes claquent, des femmes passent en emportant des enfants et en criant à leur tour. Il se passe quelque chose de très insolite, certainement.

Je dis à Francis, occupé à son pansement, que je vais voir. Pour cela, il suffit sans doute d'aller jusqu'au carrefour, qui est à deux pas, et d'enfiler l'autre rue.

A peine ai-je tourné le coin, que je reste pétrifié. Oui : pétrifié.

Devant moi, la rue, très courte, devient petite route. Elle descend fort, tout droit, et remonte vivement jusqu'au coteau d'en face, constitué de prés.

Là, quasiment au sommet, longuement étalés en éventail, à la hauteur de mes yeux, à moins d'un kilomètre, face à moi, il y a une vingtaine d'automitrailleuses, des half-tracks, et d'autres véhicules. Je vois les étoiles blanches sur leurs capots et leurs flancs. Les canons sont pointés sur le village, les tourelles fermées. Un homme, debout à côté d'un des véhicules, semble regarder à la jumelle.

La vision est vertigineuse. Nous n'avons pas entendu de combat ou de bruit de moteurs. C'est une véritable apparition de songe. Songe de guerre, songe de liberté.

Je prends mes jambes à mon cou à mon tour, arrive sur Francis qui termine son pansement et se rechausse en vitesse, et je lui dis la chose en deux mots. Nous sommes seuls sur la place, tout le monde s'est claquemuré dans les maisons. Il y a déjà des draps, des serviettes blanches, pendus aux balcons ou aux fenêtres.

Nous allons vivement dans la tranversale, et comme nous y arrivons, nous voyons les véhicules se mettre en marche, gagner la route en file indienne, et toute la colonne, plongeant dans le ravin, et remontant vers le village, arrive droit sur nous.

Il ne reste qu'une chose à faire, mais vite. Arracher nos vareuses bleues, ne pas risquer d'être pris pour des Allemands, mais au contraire, nous faire reconnaître. Nous avons gardé sous nos vêtements "civils" notre tenue militaire complète. Précaution que nous pensions nécessaire en cas de découverte, un prisonnier évadé étant en principe protégé par son uniforme. Nous voici donc en blouson et pantalon d'armée américaine, - ça, c'est une tenue déjà assez significative, et avec en plus nos épaulettes et l'ensemble de nos insignes de division et de régiment. Je fais signe au véhicule de tête, une automitrailleuse, qui me dépasse sans s'arrêter, ainsi que les suivantes. C'est le premier véhicule découvert, un half-track, qui fait halte à notre hauteur. Celui qui engage la conversation est pressé, nerveux : il ne comprend

pas bien ces tenues; les galons français l'étonnent, l'embrouillent. Dans une seconde, il va se demander s'il ne s'agit pas d'un piège, malgré mon bon anglais. Heureusement, un de ses coéquipiers intervient ; celui-là a compris, il calme l'autre, prend un micro, communique avec le chef de colonne, qui, derrière, paraît s'impatienter d'un arrêt insolite. Il reçoit l'ordre d'avancer, un des véhicules de queue nous ramassera.

Quand celui-ci arrive, on nous regarde de nouveau comme des bêtes curieuses, et finalement on nous prend très amicalement à bord. Est-ce vraiment réel ? Est-ce un songe, cette minute inimaginable ?

Nous pensons que la colonne a atteint son étape, surtout quand nous la voyons faire halte à la sortie du village, côté Est. On nous demande ce que nous savons des environs. Evidemment pas grand chose, surtout dans la direction de cette route là. Mais nous pouvons dire que le village est sans défense ni défenseur, à part peut-être les deux fantassins de ce matin, et qu'il n'y a transité ni convoi ni troupe depuis notre arrivée. De plus, visiblement, personne ne s'y comportait comme dans une zône de front, jusqu'à il y a quelques minutes. Ces renseignements sont passés par radio au commandant de colonne ; la radio nasille d'instant en instant en américain, tous les véhicules étant sur la même longueur d'onde.

Un des types de notre équipage nous dit qu'on repart vers le Sud-Est. Pour eux, le pays est très suspect, ils avancent sans couverture depuis deux ou trois jours, ont des escarmouches au moment le plus inattendu. Dommage que nous n'ayons pas plus de renseignements. Maintenant, on repart. Nous ne sommes pas plus enchantés que ça. Nous avions rapidement entrevu la possibilité d'une halte pour la nuit, et d'une douillette évacuation vers l'arrière. Nous voici maintenant retransformés en passagers gratuits d'une colonne blindée en plein mouvement sur les arrières allemands. Nous connaissons! Pas en bien, pas du tout en bien ! Evidemment, s'il faut en passer par là, il faut, c'est déjà autre chose que tout à l'heure. Mais quand on pourra faire mieux, ce sera sans regret.

La colonne surgit, l'écho du rugissement roule dans les pentes sur nos côtés, par moments j'ai l'impression que des colonnes toutes pareilles nous accompagnent de flanc et se rapprochent de nous. Nous filons vite, on a le vent dans la figure. Le jour baisse. On s'arrête un instant, de temps en temps, quand l'engin de tête trouve

un carrefour et demande des ordres. La nuit tombe, nous roulons encore, tous feux éteints, comme à Hammelburg, mais en attaque cette fois, et non en retraite. La colonne, par contre, est beaucoup plus solide d'apparence, les hommes plus frais, l'ensemble, complètement en état de combattre, sans l'entrave de la surcharge et du formidable poids mort des prisonniers libérés de l'autre affaire.

Nous atteignons enfin un village perdu, et il apparaît tout de suite que cette fois, c'est une halte véritable. Nous sommes à Hausheim. Nous mettons pied à terre, encore dans la crainte que ces Américains, insuffisamment expérimentés, se fassent avoir stupidement par une surprise quelconque. Mais ceux-ci ont du métier. Les ordres claquent, des véhicules sont postés à tous les points névralgiques, carrefours, sorties. D'autres sont tenus sur pied, en réserve, au centre. Ainsi, un certain nombre d'équipages peuvent descendre et prendre quartier pour la nuit. Des maisons leur sont rapidement attribuées. Les villageois ont trouvé le temps, ici aussi, de pavoiser en blanc. Nous errons un moment, Francis et moi, puis on nous invite gentiment à entrer dans une maison parmi les plus grandes, au centre du village, où des officiers sont en train de s'installer et des cuisiniers commencent à faire chauffer un repas.

Je monte jusqu'au grenier, et j'y découvre un lot de drapeaux nazis entassés. Ce sont des drapeaux rouges, à centre blanc, mais le rond central a été découpé dans chacun, faisant disparaître les croix gammées du même coup. Hier à Berching, aujourd'hui ici, décidément, la couture a du travail ces jours-ci dans le coin.

Quelque chose me dit que les rations américaines, ce n'est pas de taille pour fêter la journée. Je pars dans le village le nez au vent, et entre dans une maison qui ne paraît pas occupée par la troupe. Il y a là toute une famille allemande ; ils sont terrorisés. Je savoure. J'ai vu de la volaille dans la cour. Je sors avec le père, luimontre un poulet parmi les gros et préviens avec toute la raideur militaire dont je me vois capable que ce poulet devra être présenté rôti dans vingt minutes, puis je fais une sortie aussi convenable que possible pour un vainqueur occupant. Vingt minutes plus tard, je ramène à Francis un superbe poulet rôti, "mit Kartoffeln," dans son plat de cuisson. Le fumet se répand agréablement. Nous festoyons à pleines mains, et dormons aussitôt sur place, plus ou moins persuadés que nous allons nous réveiller en pleine bataille.

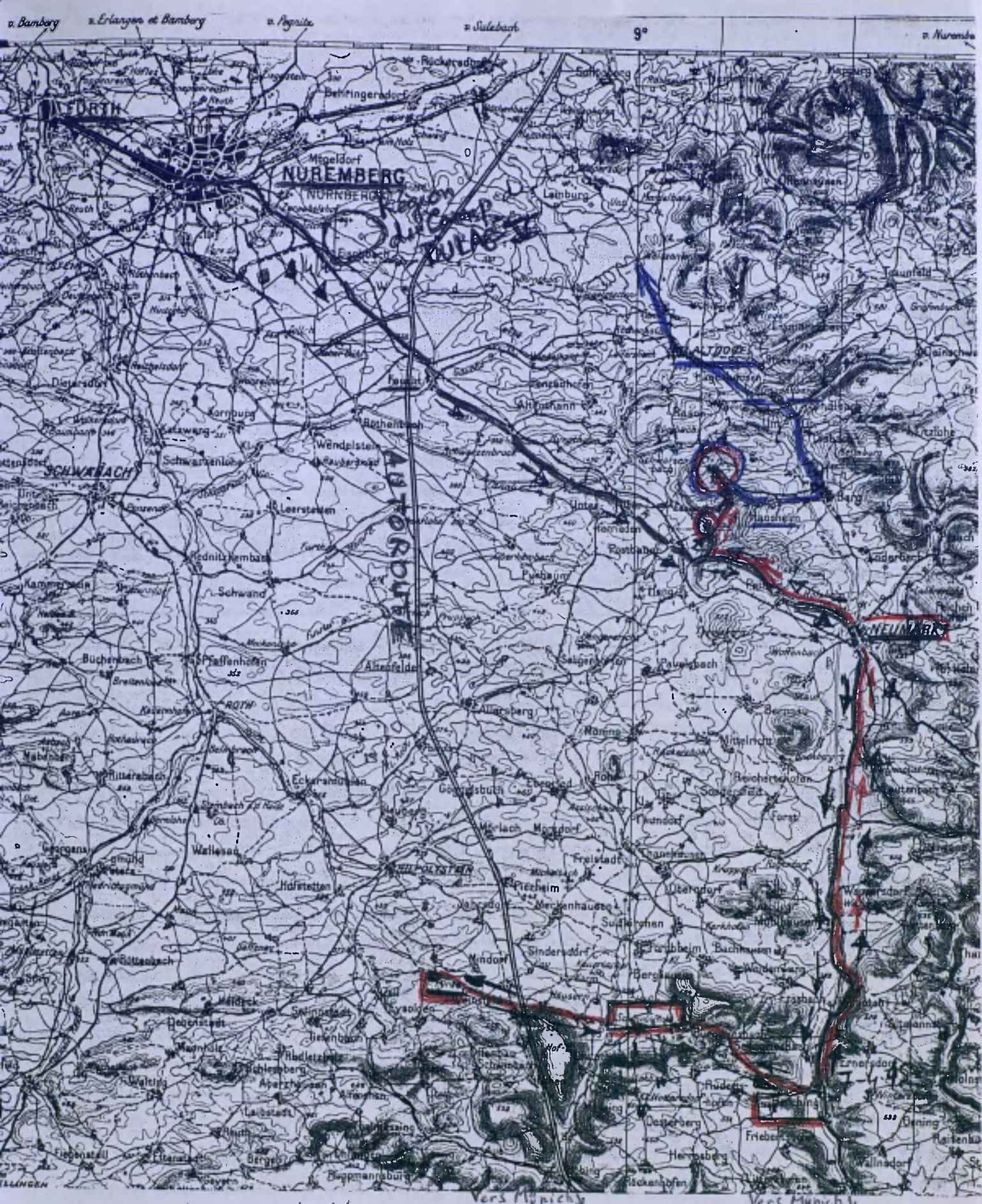
Le lendemain 18, nous découvrons que nous avons couché au presbytère du lieu. Nos Américains sont de bonne humeur. Ils ont amené jusqu'ici un certain nombre de prisonniers allemands, et reçoivent l'ordre, par radio, de les évacuer sur un autre village assez voisin : Berg. On nous propose de nous joindre à ce mouvement. De là nous irons à Gnadenburg, c'est le Q.G. du "Combat Command", c'est-à-dire l'échelon supérieur de la colonne, qui a dû donc progresser parallèlement sur deux ou trois itinéraires parallèles.

On rassemble les prisonniers. Il y en a plusieurs dizaines. Les Américains ne rigolent pas. Devant et derrière la colonne des prisonniers, on place une jeep, armée d'une mitrailleuse, dont la bande est engagée. Il y a encore à bord un ou deux soldats armés de fusils. On nous assied sur la banquette arrière de la jeep de queue. Nous quittons ainsi Hausheim vers Berg, en roulant au pas.

Les choses se sont nettement retournées. Ce sont les Allemands, maintenant, qui sont prévenus de ne pas se risquer à faire un pas à droite ou à gauche. Ils ne s'y risquent pas.

Soudain, un coup de feu, qui part du fusil de mon voisin. Stupeur ; la colonne s'arrête. Un groupe se presse, au centre de la colonne. Un homme est tombé. Il est mort, tué par balle. Les Allemands, sans toutefois bouger, expriment leur colère, véhémentement. Les mitrailleurs restent à leurs postes. D'autres descendent, essaient de comprendre. Mon Américain dit que c'est son fusil qui a tiré, mais par accident. Il dit que son fusil était tourné vers l'extérieur de la colonne, et montre la direction. Et au bout de son doigt, on découvre un impact sur un arbre en bordure de la route, l'écorce arrachée, le bois labouré. La balle perdue a ricoché là, un hasard lamentable l'a renvoyée dans la tête d'un Allemand, loin en avant. On montre cela aux autres prisonniers, on arrive à leur faire comprendre ce qui s'est produit. Au bout d'un moment, on charge le corps sur la jeep de tête, et nous repartons. Evidemment, ça continue à gronder dans les rangs.

Ainsi, nous arrivons à Berg, Le village est lui aussi, fortement tenu. Notre escorte remet ses prisonniers à d'autres mains, on s'occupe de nous, assez pour que nous comprenions qu'on va nous mener tout de suite à Gnadenburg, un peu en arrière, à la faveur de la liaison d'un véhicule, et que là, nous avons des chances d'être mis en contact avec l'armée française.



CARTE "I.G.N" 1/200.000e « BAVIÈRE » Edition 1945

— Itinéraire à pied et localités traversées en captivité (4-7 Avril 1945)

— " " " " " " " en évasion (7-17 Avril)

— Itinéraire avec l'armée américaine (17-19 Avril) (14e Division Blindée U.S.) et amorce du retour

R E T O U R

Nous arrivons à Gnadenburg à la nuit tombée mais il n'est pas encore très tard dans la soirée. Notre nouveau véhicule nous dépose dans la cour d'une très vaste et luxueuse villa, où il y a des allées et venues incessantes de voitures. Nous entrons dans la villa. L'intérieur est superbe, il y a au centre une immense pièce de séjour, de six bons mètres de hauteur de plafond, avec un escalier intérieur et une galerie en mezzanine menant à des chambres. Il y circule une quantité de gens : les uns sont visiblement de service, entrent dans des pièces où règne une agitation de commandement, repartent avec des ordres. D'autres font visiblement une grande fiesta, avec force alcools, qu'on nous presse d'accepter. Il y a par terre, sur des sofas, sur la balustrade de la galerie, des peaux entières d'animaux aux magnifiques fourrures, jetées à profusion, et donnant une atmosphère hollywoodienne. Dans une cheminée, au niveau inférieur, un grand feu de bois. Des officiers très jeunes nous demandent un moment de leur raconter notre aventure, l'un d'eux, qui a déjà pas mal bu, parle russe avec ostentation avec une fille en uniforme. Nous sommes légèrement dépassés, cherchons un coin pour nous reposer, sans perdre le contact, car on nous confirme qu'un officier français est en route du Q.G. de la Division, et vient nous chercher en voiture. Effectivement, après une heure ou deux dans cet endroit dingue, on nous appelle, et nous trouvons dans l'entrée un officier de la liaison française auprès des armées alliées. C'est le lieutenant de Lagarde. Il a une 402 Peugeot de l'armée française. Nous montons avec lui et son chauffeur, et partons.

Nous filons sur une route très libre, dans le noir complet. De Lagarde nous dit que nous ne sommes pas du tout en sécurité. Les Américains tiennent seulement les points atteints par leurs colonnes avancées. Entre elles et l'arrière, rien n'est tenu la nuit. Nous pouvons avoir une mauvaise surprise en route.

Heureusement, rien de tel. On fonce à toute allure et nous arrivons vers onze heures, sans encombre, dans une petite ville, Altdorf. C'est le Q.G. de la 14ème Division Blindée U.S., dont les éléments avancés nous ont cueillis hier.

A Altdorf, la mission française est déjà organisée, en particulier, pour la prise en mains des Français de tout poil qui se présentent et demandent leur rapatriement. Deux gradés s'occupent de les regrouper dans une maison vide, où on nous conduit également. Vu notre qualité d'officiers, on se met en devoir de nous convaincre que nous rendrons puissamment service en prenant la responsabilité du Centre, et en attendant avec tout ce qui se regroupera là de Français, les ordres et les moyens de rapatriement. Sans compter, ajoutent ces braves gens, que comme ex-prisonniers nous sommes, comme les autres, virtuellement en quarantaine si nous arrivons au Rhin, où on a établi une barrière sanitaire pour tous les gens, civils ou militaires, en voie de rapatriement. Typhus oblige, parait-il.
Nous sommes révoltés. Le voyage de retour a bien commencé. Nous n'allons pas nous laisser piéger dans une affaire pareille. Mais eux ont l'air d'y croire. Nous allons dormir d'abord, nous verrons demain.

Le lendemain (c'est le 19) cela recommence dès l'aurore. Pendant un moment, nous ne voyons pas bien l'échappatoire. Mais comme nous avons toute la liberté de circuler dans les rues, nous trouvons un type qui est en liaison depuis le Q.G. du Corps d'Armée, et qui accepte de nous prendre dans sa voiture, dans un moment, pour y retourner.

Au moment fixé pour le rendez-vous, coup de théâtre. Des obus de mortier se mettent à dégringoler un peu partout, cela tire aussi dans trois directions différentes. Les Américains se précipitent de partout sur leurs armes, leurs véhicules, nous voyons même des cuisiniers sortir de leurs cuisines, fusil à la main, et se hâter avec les autres.

Il tombe un ou deux obus de mortier dans notre coin, mais cela paraît tout de même plus chaud ailleurs. Notre type décide de partir tout de suite, n'ayant rien àfaire ici. Nous ne nous faisons pas tirer l'oreille. Adieu, le centre de regroupement. Echappant à ce qui pourrait être dans un moment un nouvel encerclement, notre véhicule sort en trombe du village, sans que nous soyons inquiétés. Chacun son tour.

Nous passons maintenant des installations plus lourdes, qui commencent à nous remettre dans l'idée que peut-être, c'est tout de même arrivé. Ce sont, sous de vastes filets de camouflage, des canons de 155, et un peu plus loin, d'immenses tubes, probablement des 280, d'après ce que dit notre conducteur, qui tirent, dressés vers le ciel, dans la direction d'où nous venons. Peut-être autour d'Altdorf.

Artilleurs nous sommes, et nous savons que là où les "lourds" sont mis en batterie, il n'y a guère de chance que l'ennemi se promène. Ceci fait tout à fait notre affaire.

Nous arrivons ainsi à Erlangen, où se trouve pour l'heure le QG du XV° Corps d'Armée U.S(1), dont dépend la division d'Altdorf. On nous y amène à l'officier de liaison français (un de plus). A cet échelon plus élevé, c'est un commandant. Il s'appelle de Saint-Quentin ; très vieille France, il a du cognac, dont il nous offre familièrement. "Appelez-moi Saint-Q," nous dit cet aimable farceur, tout en pelotant sur ses genoux une très jolie A.F.A.T(2), qui a auprès de lui un alibi de secrétaire.

Saint-Q trouve notre affaire tout à fait à son goût. Il n'a pas l'air d'avoir à coeur d'organiser des regroupements, ou s'il en parle, nous commençons à être sûrs que nous sommes capables de nous y soustraire. Je ne me rappelle plus bien, mais ce qui est certain, c'est que l'accord se fait assez vite pour la poursuite de notre route demain, avec une voiture fournie par Saint-Q lui-même, et un chauffeur.

Le lendemain, 20 avril, c'est une brillante étape sur les arrières américains, tout à fait pacifiés désormais, qui nous amène au quartier général de la 7ème Armée Américaine, qui coiffe toute la filière que nous avons remontée de QG en QG. C'est l'armée du général Patch, qui a opéré dans le débarquement de Provence, à côté de celle de de Lattre. Du sérieux. Nous aboutissons immanquablement à la liaison française, tenue par plusieurs officiers : Commandant Weill, Capitaine Lazard, Lieutenant d'Herbois. Weill est là en échelon avancé de la 2ème DB, qui va arriver de France sous peu. Il connaît mon frère Etienne, et promet d'envoyer un message à la Division signalant notre passage ici(3).

---

(1)Le XV°Corps, commandé par le Général Haislip, était celui auquel a été rattachée, dans la plupart de ses opérations, la 2ème DB française du Général Leclerc, laquelle opérait, (cela a été grossièrement minimisé dans la version française de la Guerre) sous commandement américain, par accord avec le Général de Gaulle. La 2ème DB était à ce moment en train de faire mouvement, revenant de Royan qu'elle venait d'aider à libérer, vers l'Allemagne, pour reprendre sa place dans le XV° Corps

(2)Auxiliaire Féminine de l'Armée de Terre

(3)Le commandant Weill tint parole ; Etienne arriva le 22 à Paris avec la nouvelle.

Dans cette étape et la suivante, nous voyons le temps de l'Apocalypse. Des convois d'hommes et de femmes libérés de toutes sortes de martyres ou de servitudes, sillonnent les routes, qui vers l'est, qui vers l'ouest, en brandissant des drapeaux nationaux : français, hollandais ou belges marchent dans notre sens ; Polonais, Tchèques etc dans l'autre. Certains tirent des charrettes où ils ont empilé Dieu sait quoi. Peut-être de quoi manger en route. On se fait signe de la main en passant, souvent le V de la Victoire. La joie est sur les visages.

Le 21, un gros Dodge américain nous transfère encore plus loin à l'ouest, et nous arrivons dans l'après-midi à Heidelberg. Jusqu'alors, quand nous avons vu une grande ville, elle était en ruines. Le 20, nous avons vu Würzburg, complètement détruite, désertée par ses habitants, dans un état pire que Nüremberg ; les gravats, qui étaient là-bas des talus, sont ici des murailles, et de plus, les traces noires portées par les moignons de façades témoignent que la ville a péri incendiée. (Cela nous remémore les conflagrations interminables de reflets d'explosions que nous voyions de Hammelburg, dans la direction de Würzburg certaines nuits de mars).

Mais Heidelberg est un oasis extraordinaire dans cet ensemble de destructions. Heidelberg est intact. Partout, des toits, des vitres. Pas une écorchure. Des croix rouges énormes couvrent un certain nombre d'hôpitaux, permanents ou temporaires. Heidelberg en Allemagne, c'est un des temples du savoir européen, comme Padoue en Italie, Louvain en Belgique, ou Paris en France. Les Allemands en ont fait, paraît-il, une ville ouverte, et les Américains, qui l'ont beaucoup fréquentée depuis toujours, l'ont respectée.

Nous y trouvons l'échelon encore supérieur, le QG du 6ème Groupe d'Armées US, commandé par le général américain Devers. La liaison française y est tenue encore un cran plus haut, par un certain lieutenant-colonel de Souzy. Mais ce que je revois le mieux, c'est notre passage àla désinfection. Les Américains sont inflexibles. Nous abandonnons là tous nos vêtements, qui sont sans doute brûlés, et sommes rhabillés entièrement de neuf avec ce qui se trouve là. Ce sont des uniformes d'un vert bouteille, tout à fait différent de ce que nous avons jamais touché à la 1ère DFL. Cela nous donne l'impression d'une étrange perte d'identité, que nous n'avions pas éprouvée en trois mois à travers tous les autres épisodes. Nous étions nous-mêmes, tant que nous n'étions pas habillés complètement en "G.I." Mais il faut bien en passer par là.

THESE SPACES FOR MESSAGE CENTER ONLY

TIME FILED | MSG CEN NO. | HOW SENT

MESSAGE (SUBMIT TO MESSAGE CENTER IN DUPLICATE) (CLASSIFICATION)

No. 01/MC-382-T/1 DATE 22-6-45

To

Vs informe que Lieutenant Mantoux - frère du lieutenant Mantoux (même nom) de la section avion a été vu en excellente santé

signé Boissondy

OFFICIAL DESIGNATION OF SENDER | TIME SIGNED

AUTHORIZED TO BE SENT IN CLEAR | SIGNATURE OF OFFICER | SIGNATURE AND GRADE OF WRITER

Le Message ⊗ qui fut remis à Etienne, à Châteauroux, sur son chemin de retour vers Paris; (⊗ arrivé de Heidelberg où le commandant de Boissondy, un des premiers compagnons de LECLERC, Faisait partie du détachement avancé de la 2e DB auprès du 6e Groupe d'Armées U.S., où la DB était attendue de façon imminente

Car l'enjeu, là comme ailleurs, c'est un coup de tampon pour aller plus loin. Et c'est le prix à payer. Dans l'après-midi, en effet, une voiture, aux couleurs de l'armée française cette fois, nous emmène à Karlsruhe. C'est pour nous présenter au Q.G. de l'armée de Lattre, la 1ère Armée Française qui a participé à la traversée du Rhin, fin mars, à Spire. Nous y arrivons en fin d'après-midi, passons au 1er Bureau pour démarrer les formalités de retour à notre appartenance à l'armée française, et recevons un billet de logement, avec un numéro d'immeuble et un numéro d'appartement, pour la nuit.

Le Q.G. Français occupe un quartier entier de la ville, entouré de barbelés, qui a été complètement évacué par ses habitants, avec interdiction d'emporter quoi que ce soit.

Le numéro de notre immeuble est écrit à la craie sur la porte d'entrée. Tous les immeubles ont été ainsi marqués d'un numéro. Ce n'est pas très commode à trouver, mais en se renseignant, on y arrive.

Nous montons par nous-mêmes à l'étage indiqué, trouvons la clé sur la porte, et entrons, un peu effarés, dans un appartement très bourgeois, spacieux et fort agréablement meublé. Moquette, voilages à toutes les fenêtres, chambres à coucher en abondance, linge dans les armoires, enfin tout. C'est pour nous deux seuls.

Nous nous faisons chacun un lit et passons une nuit merveilleuse dans ce luxe imprévu. Nous trouvons même le lendemain de quoi nous faire un petit déjeuner dans la cuisine. L'envie devient trop forte, je commets là mon seul acte de pillage : j'emporte un couteau et une fourchette de cuisine, en souvenir.

Nous voici au 22 ; on nous remet des ordres de mission aux cachets rouges familiers, et même, cadeau de bienvenue, une permission de trente jours à chacun. On nous donne encore une voiture et un chauffeur pour nous emmener à Strasbourg.

De cette étape, je me rappelle surtout le passage du Rhin, peut-être à Spire, sur un pont de bateaux du Génie. C'est fait : il n'y a pas eu de quarantaine, pas de contrôle antityphique, pour nous du moins. Sur la rive gauche du Rhin, nous filons sans désemparer, arrivons à Strasbourg, pleine de militaires sans doute, mais si loin à l'arrière désormais, qu'on est déjà dans un autre monde. D'autant plus que depuis Lauterbourg, nous sommes en France. Nous passons le reste du 22 et la journée du 23 entre Strasbourg, où nous couchons, et Niedernai - dont je n'ai aucun souvenir, et

poussons une pointe en forme de pélerinage jusqu'à Obenheim, où la mairie a bien brûlé en totalité, et où toutes les plaies de la bataille de janvier sont encore à nu, malgré un nettoyage sommaire. Nous ne descendrons pas de voiture ; je n'ai pas envie de rencontrer qui que ce soit. Ce serait trop pénible. Je me sens là comme un fantôme.

Le 23 à 16 heures, nous prenons le train en gare de Strasbourg. Les voies ferrées ont tant souffert, et le matériel est si fatigué, que c'est un long voyage. Nous sommes assis dans un compartiment de seconde, plein, dont les occupants sont surtout des militaires. Leurs conversations nous tiennent éveillés. Elles sont pourtant médiocres : l'un d'eux parle de diverses combines et de petits trafics organisés entre la zône des armées et l'arrière. Nous dormons par moments, mais l'attente de l'arrivée nous tient longtemps sans sommeil.

Le 24 au matin, nous arrivons sans problème en gare de l'Est. Il est 7 heures et quart. Nous allons directement à l'un des cafés qui font face à la gare, prenons deux jetons de téléphone, et trouvons une cabine au sous-sol. Tour à tour, nous appelons nos deux familles : Francis, sa mère, Boulevard Saint Michel. Moi, j'ai la surprise de tomber directement sur mon frère Etienne, dont la Division, la 2ème DB, passe par là en ce moment. Nous prenons chacun notre métro, et rentrons chez nous.

****

Beaucoup plus tard, Francis a eu des nouvelles de Granier et de Garnier. Il a revu Granier, en particulier, en Indochine, vers 1946. Les deux garçons avaient accompli leur projet avec une fermeté de fer, mais avec beaucoup de difficultés. Ils avaient tenu le cap à l'ouest, et volé des lapins ou des poulets dans les fermes, quand c'était possible, mais ils avaient eu très faim.

Comme les Américains avaient lancé un mouvement tournant du centre du front vers le sud, c'est nous, finalement, qui en avions été favorisés.

Le 17, où nous rencontrions nos libérateurs, ils étaient encore dans le noir complet, et loin de compte. Ils avaient rencontré le front plusieurs jours après nous, quoique avec un mérite bien plus grand. Mais l'essentiel était qu'ils l'aient fait sains et saufs.

****

Ces notes ont été établies en septembre 1976 puis lissées en 1990 à l'aide de mes seuls souvenirs personnels et des indications suivantes, retrouvées sur le carnet d'adresses que j'avais sur moi et où j'ai porté, en partie au cours de notre captivité, en partie tout de suite après, les éléments de chronologie suivants.

10-1 Ob - 11 Alt. - 12 W. - 14 Train ; 17 L
16 Train - 17 Fr. - 18 Fr 19 Asch - 20 h
21 Mars : Off tué ; - 27 chars ; 28 Retour ; - 30 Train
1 Nür. - 4 Feucht - 5 Neum. - 6 Ber - 7 Ber Schm - 9 S - 10 S
11 Schmelnricht-nuit du 11 au 12 : Pyras
12 et 13 : Grange à Pyras
Nuit du 13 : Schmelnricht
14 et 15 Schmelnricht (nuit du 14 au village)
16 Berching, Neumarkt, Bucht
17 Vokkenhof Grupp (déjeuner) retour à Vokkenhof Grupp dans l'après-midi : colonne américaine vers 18 h 30, Hausheim : couché à la cure
18 Hausheim. En jeep par Berg au Combat Command HQ à G adenburg
De lagarde nous emmène à Altdorf (14ème Div. Blindée)
19 Transfert au QGG XV° Corps Erlangen (mission liaison, C^{dt} Saint-Quentin)
20 Tranfert au QG VIIth Army (L^{t} d'Herbois, C^{ne} Lazard, C^{dt} Weill)
21 Transfert à Heidelberg (6th Army Group, Lt C^{l} de Souzy) et à Karlsruhe (1ère Armée française, 1er Bureau), Papiers, Permission 30 jours
22 Karlsruhe- Spire - Strasbourg
23 Strasbourg - Niedernai - Strasbourg (départ 16 H)
24 Paris : 7 h 15

****

Commentaire sur "LE RETOUR"

Les Américains, en se pressant au Sud-Est de Nüremberg, effectuaient, sous les ordres du Commandant Suprême Eisenhower, une manoeuvre non prévue par les accords entre Roosevelt, Churchill et leurs chefs d'Etat-Major Combinés, et qui représentait non seulement une déviation grave des objectifs à lui assignés, dont le principal était Berlin, mais une désobéissance caractérisée. Churchill en fait le récit dramatique dans ses Mémoires de Guerre. Jusqu'au 30 Mars 1945 Eisenhower l'informait du développement des mouvements de toutes les armées avançant en Allemagne ; cependant le 28 Mars, en violation de toutes règles, Eisenhower entamait une correspondance télégraphique directe avec Staline, suggérant de concentrer ses moyens d'attaque dans une direction Sud-Est, après avoir isolé la Ruhr, - avec un axe principal dirigé vers Leipzig et Dresde en vue d'une jonction avec l'armée soviétique, et un axe secondaire vers Regensburg (au sud de Nüremberg) et Linz avec une deuxième jonction USA-URSS et de façon à éviter "la consolidation d'une résistance allemande dans un réduit de l'Allemagne méridionale".

"Staline, écrit Churchill, "donna accord, ajoutant que ce plan coïncide entièrement avec ceux du haut commandement soviétique", et ajoutait : "Berlin a perdu son importance stratégique".

Pour Churchill, ceci était un énorme piège tendu à Eisenhower et par là aux Alliés. Au lieu que la jonction, en se faisant à Berlin, donne égalité de puissance dans la victoire finale aux deux camps Est et Ouest, Staline sautait sur l'occasion d'encourager Eisenhower d'en détourner ses forces principales.

Churchill mit en garde aussitôt les Américains, qui tout en reconnaissant l'intérêt de laisser une marge de manoeuvre à Eisenhower, accordèrent qu'il ne devrait plus communiquer directement avec les Russes. Mais un dialogue de sourds subsista entre Churchill et Eisenhower. Churchill en appela alors à Roosevelt, mais la mort subite de celui-ci, le 12 avril, rendit vaine sa tentative. L'armée qui libéra Rougé et moi, et beaucoup de nos camarades, exécutait les ordres anormaux d'Eisenhower, qui empêchèrent l'action convenue entre les chefs de gouvernement de pousser sur Berlin. On sait tout le parti politique que les Soviétiques tirèrent de cette situation, et on imagine avec quel appétit ils contribuèrent à y attirer le Commandant Suprême occidental.

S A N S T I T R E

J'ai raconté ailleurs mon arrivée bénie au domicile familial, la merveilleuse surprise d'y être accueilli à la fois par ma mère et par mon frère Etienne, en transit, lui, entre Royan délivrée et l'Allemagne en plein effondrement, dont mes plus récentes impressions lui donnaient un avant-goût.

Philippe y était déjà, avec la 3ème DIA, tout en faisant des pieds et des mains pour être muté à ma 1ère DFL, ce qu'il obtient aux environs de la capitulation allemande, début mai.

C'était le 24 avril, et faute que lui et mon père puissent être avec nous, nous avions le sentiment, unique, que nous célébrions déjà, un peu en avance, la paix retrouvée.

J'étais indemne extérieurement, mais atteint par les privations et les secousses nerveuses de ces trois mois, et la permission de trente jours accordée à Karlsruhe était bonne à prendre. Aussi je prévins (comme du reste Rougé) le 1er RA de notre réapparition, sans me déplacer, et commençai par me reposer sur place, et à soigner une lésion de peau d'une jambe, qui avait certainement une cause psychosomatique et qui dura des années.

La résistance allemande s'effondrait partout et le pays était entièrement occupé, de l'Est et de l'Ouest. La dernière grande bataille, menée par les Russes pour conquérir Berlin, fut ponctuée par le suicide d'Hitler, le 30 avril, et de Goebbels, la capture ou la fuite de tous les autres dirigeants nazis. Dans le nord de l'Italie, Mussolini en fuite était mis à mort par la foule, le 29.

Comment deviner alors que ce même 29 deviendrait pour nous un jour de deuil, celui de la mort d'Etienne dans l'avance finale de la Division Leclerc au coeur de l'Allemagne ?

Lorsque ce malheur nous frappa, il y avait trois semaines que, du balcon de sa chambre où je campais, j'avais entendu le bourdon de Notre Dame et toutes les cloches de Paris sonner la victoire finale.

Ce jour était si extraordinaire, si mémorable,, que je sortis pour la première fois, et essayai de cueillir des impressions au hasard des rues.

Il y avait eu un film anglais avant 1939, "CAVALCADE" qui brossait les joies et les peines d'une famille britannique au début du siècle et jusqu'à l'armistice de 1918. La joie folle d'une foule descendue sur les grandes artères et les places célèbres, Piccadilly, Trafalgar-Square, me restaient en tête. La place de la Concorde n'avait-elle pas vu le même déferlement, le 11 novembre ?

Le 8 mai 1945, rien de tel à Paris. Les gens allaient et venaient comme en un jour ordinaire. Il y avait certes des drapeaux aux frontons des bâtiments officiels, d'autres par-ci par-là, mais aucun mouvement général. De la Concorde inanimée, par la rue Royale, j'arrivai à la Madeleine. Là, une vingtaine de garçons et de filles, bras dessus bras dessous, en un seul rang, avançaient en chantant en dansant des sortes d'entrechats. Ils étaient si peu nombreux, si en marge du ton d'indifférence générale des passants, que j'eus honte de cette scène pour nous tous, et que je rentrai.

Le cerveau politique du pays fonctionnait bien et c'est ainsi que ce jour-là, à la force du poignet, de Lattre exécuta l'ordre formel de de Gaulle de se trouver coûte que coûte à Berlin et de signer pour la France l'acte ultime de capitulation inconditionnelle de l'Allemagne.

Les combattants, les résistants, étaient récompensés. La France profonde, elle, était depuis longtemps ailleurs, et s'en foutait.

****

Peu après, une cousine bien renseignée m'amena à la gare d'Orsay, dont l'immense hall (les voies ferrées étaient en sous-sol) était converti en centre d'accueil pour prisonniers rapatriés : cette qualité y donnait droit à un gros colis alimentaire, une aubaine à ne pas laisser perdre, dans ce temps de rationnement encore très serré.

Simple formalité préalable, l'établissement d'une carte de rapatrié, par de charmantes jeunes bénévoles, travaillant assises derrière de grands tréteaux.

- Date de capture ? me demande la mienne, en suivant son formulaire.
- 10 janvier 1945
- Non ! 10 janvier 1940, dit cette charmante, sûre de son bon droit historique, éprouvé déjà sur des centaines de fiches.

- Non ! Excusez-moi : 1945, dis-je d'un air neutre, pour voir.
- Mais nous sommes en 1945, - vous êtes drôle, ajoute la charmante, le crayon levé, par simple politesse (Et de rire).

Bon, ça va, je mets 1940, hein ?

Là, je me suis fâché.

****

Ma Division, après avoir pris part à la réduction finale de la poche de Colmar fin janvier et en février (au sein d'une 1ère Armée renforcée de Divisions américaines), fut mise au repos, puis envoyée caracoler, sans utilité aucune, sur les hauteurs et les pics frontaliers des Alpes Maritimes, dans une région infranchissable, avec un résultat qui ne pouvait être que nul à la mesure des enjeux de cette fin de guerre. Elle y eut néanmoins de nouvelles pertes. Je n'ai jamais pris le temps de rechercher qui avait pris la responsabilité de cette sottise nouvelle, venant après celle de l'Atlantique.

Au cours de cette campagne de printemps, un de mes excellents ex-Cadets de Camberley, l'aspirant Esquier, venu d'Alexandrie et fils unique, fut tué dans un accident d'auto près de Nice, alors que tout était fini.

La 1ère DFL fut ramenée en Seine et Marne. Philippe venait d'y être muté, à l'Etat-Major du 2ème Groupe. C'est là que j'allai pour lui porter, le 2 juin, la nouvelle de la mort d'Etienne.

Mais j'ai déjà raconté tout cela.

Le 18 juin, la 1ère DFL au complet devait participer à un défilé exceptionnel sur les Champs Elysées, réservé, je crois, aux seules deux Divisions issues des Forces Françaises Libres : elle-même, et la 2ème Division Blindée. On nous prévint, chez nous, Francis et moi, et on nous donna un rendez-vous vers 6 heures du matin Boulevard Bessières, au nord de Paris, pour reprendre nos places dans nos véhicules de combat respectifs de la 4ème et de la 5ème batterie.

Voir s'arrêter devant moi, dans Paris, une batterie au complet, et y reprendre symboliquement ma place pour ces quelques heures, c'était l'instant de ma rencontre avec la Victoire, surtout en cette date anniversaire du premier appel à la Résistance. cinq ans déjà ...

Les unités du défilé se rangeaient en rangs compacts dans les avenues entourant le Rond Point de la Défense, au-delà du Pont de Neuilly. Pendant l'attente de notre mise en marche, je retrouvai beaucoup de camarades, et certains Cadets, dont Olivier Michel, proche parent d'un vieil ami d'Etienne, qui me demanda chaleureusement des nouvelles de celui-ci, avec qui il se souvenait encore de m'avoir vu à Camberley.

Puis ce fut le défilé, grandiose, étourdissant, vengeur. Lorsque nous avons passé l'épaulement que forme le tour de la place de l'Etoile, venant de Neuilly, les Champs Elysées m'ont paru comme un plongeon. Chacune de nos batteries formait un rang de canons au milieu de la large avenue, et comme une distance s'était creusée devant nous, sur un geste de Morlon qui menait, debout, le 2ème Groupe, nous avons foncé sur la Concorde, le vent dans les oreilles. Là-bas, un beau podium nous regardait venir. A son premier rang, de Gaulle, notre chef historique, Président du Gouvernement Provisoire de la République, avec à sa droite un unique invité de marque, le Roi du Maroc. Au pied du podium, au garde à vous, regardant les troupes se diviser devant lui en deux fleuves égaux, le Gouverneur de Paris, vainqueur de Bir-Hakeim, fondateur de la 1ère DFL, le général d'Armée Charles-Marie Koenig.

Je n'ai jamais plus défilé nulle part. Cela ne me regardait plus. Mais ce défilé là, c'était bien le mien, et celui de mes camarades.

****

Quelques jours plus tard, ou plus tôt, Francis et moi, qui nous rencontrions souvent, sommes allés ensemble à l'Ecole Polytechnique. J'en franchissais les portes pour la première fois. Nous y avions quelques comptes anciens à régler : notre réintégration, et la fin de nos études. Je n'ai aucun souvenir de nos visites à ce sujet. Mais nous tenions à revoir un des deux professeurs qui, en 1941-42, s'étaient formellement démarqués de la tenue misérable du reste. C'étaient M. Tuffrau, professeur .... de littérature (!), et Jacques Chapelon, professeur d'Algèbre, - celui que j'avais pu rencontrer privément à Lyon et dont les sentiments pro-Alliés étaient avérés.

PARIS - 18 JUIN 1945

Pour le 5ème anniversaire de "l'Appel", défilé de la Victoire des Grandes Unités Françaises Libres, 1ère D.F.L. et 2ème D.B., du Rond-Point de la Défense à la Concorde, où elles passent devant le Général de Gaulle, Chef du Gouvernement Provisoire de la République ayant à sa droite le Roi du Maroc, Compagnon de la Libération.

Préparatifs ultimes au Rd-Point de la Défense.

ÉCOLE ARCHIVES POLYTECHNIQUE

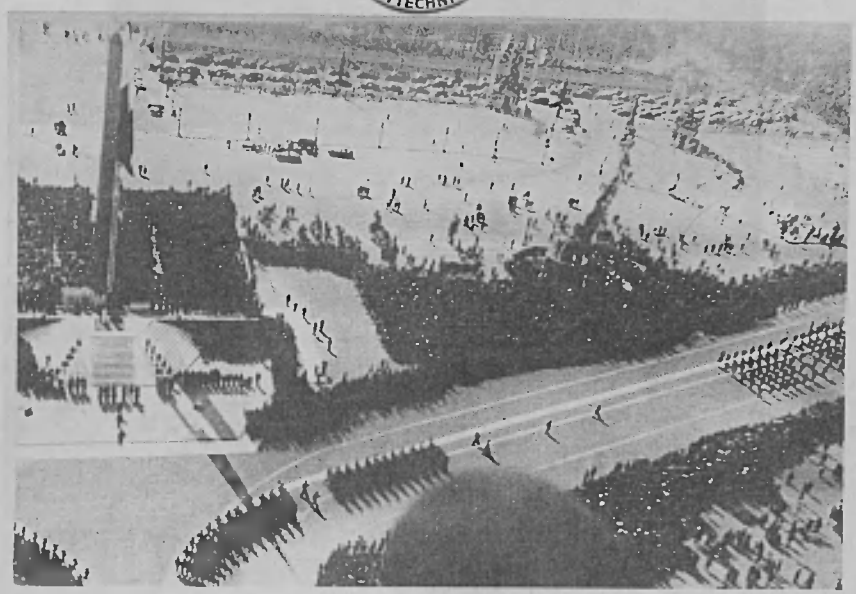
Prêts !

(photos Jones)

PARIS - 18 JUIN 1945 (suite)

Avenue de Neuilly (depuis: Av. du Gl de Gaulle) à Neuilly: queue du défilé du 1er Régiment de Fusiliers Marins et tête du défilé du 1er R.A., vus d'un de nos Piper Cubs.

ECOLE ARCHIVES POLYTECHNIQUE



Le défilé de l'infanterie de la 1ère D.F.L. arrive devant la tribune présidentielle à la Concorde. En haut des marches on distingue grâce à leurs ombres la présence du Général de Gaulle et du Roi Mohammed V du Maroc. Devant eux, seul en pointe au premier plan, le Gouverneur Militaire de Paris, ordonnateur du défilé, qui est le Général de Corps d'Armée Koenig, vainqueur de Bir Hakeim, fondateur de la 1ère D.F.L., Compagnon de la Libération.

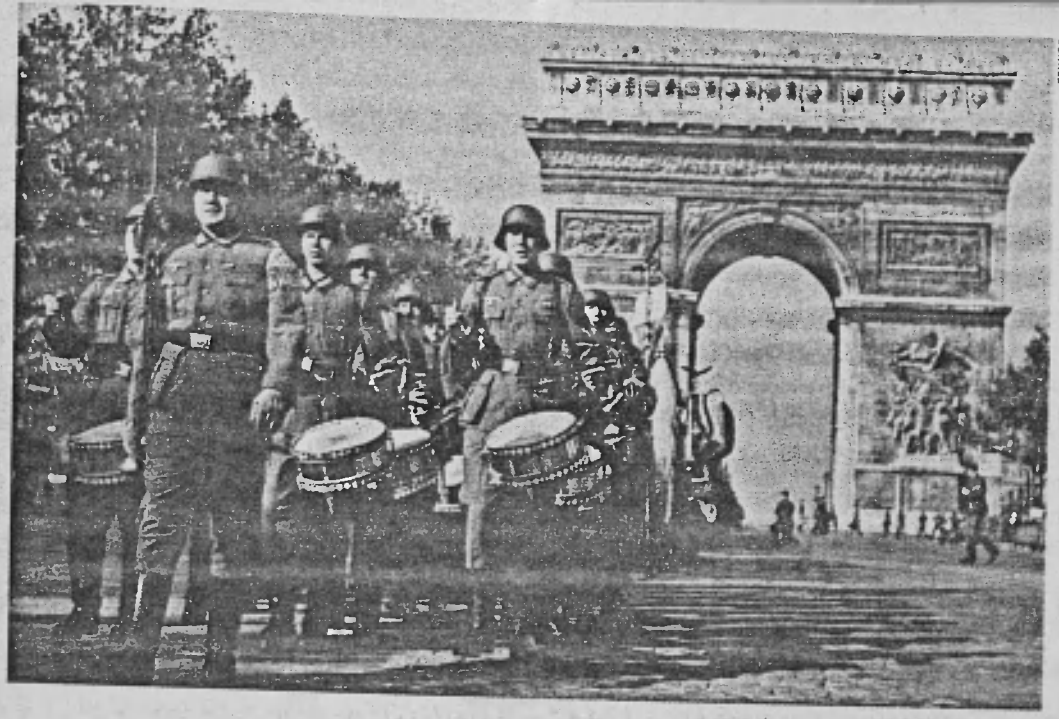
PARIS - 18 JUIN 1945 (fin):

"Ce défilé était bien le mien..."
(p. G-270)

ÉCOLE
ARCHIVES
POLYTECHNIQUE

(Photo coll. Jonas)

Paris



SCHALL

Where the occupying German garrison once paraded by the Arc de Triomphe . . .

"To all Frenchmen: France has lost a battle, but France has not lost the war." —CHARLES DE GAULLE, 1940

ECOLE ARCHIVES POLYTECHNIQUE

Il y a quarante ans

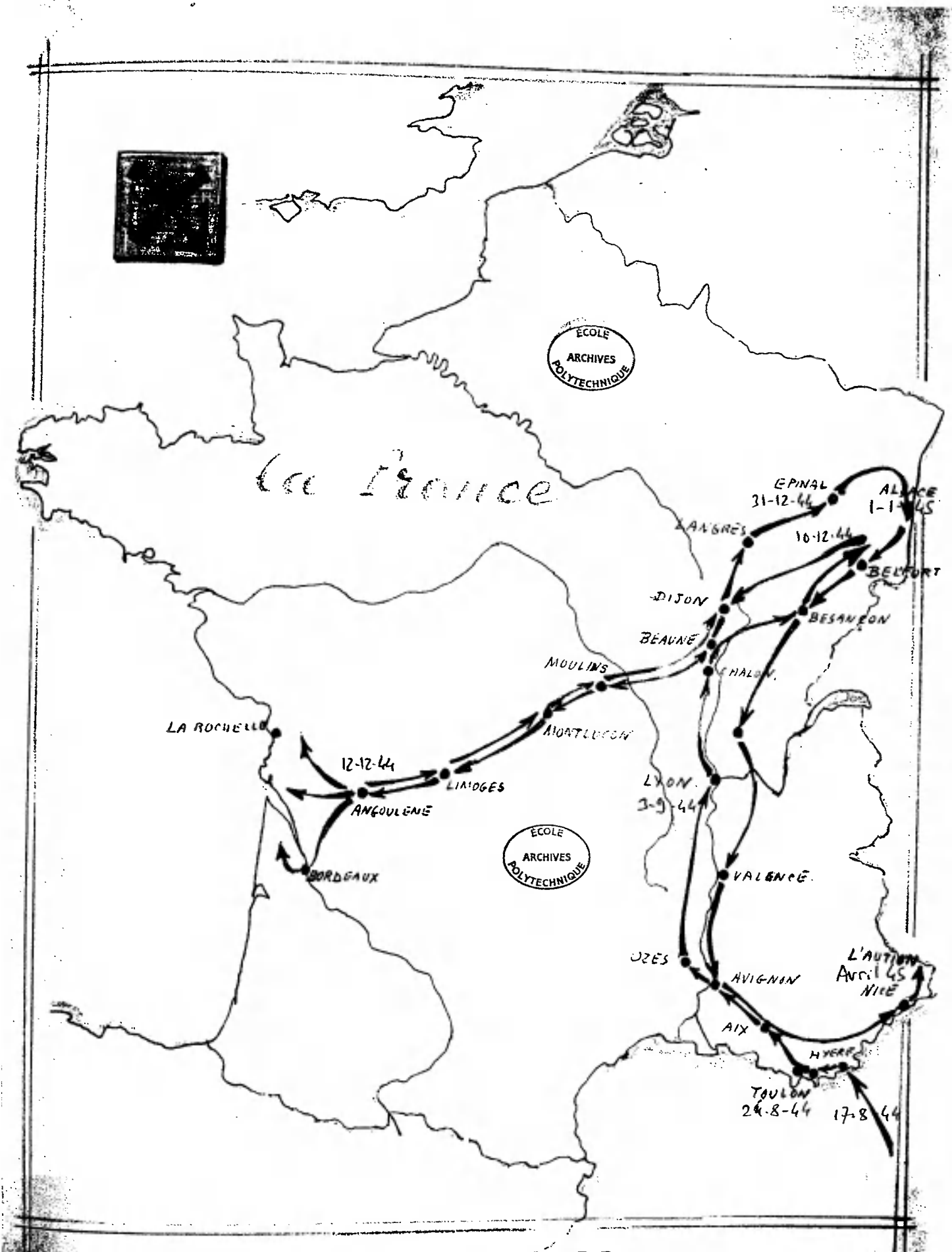
L'Allemagne nazie capitulait

La foule des Parisiens descendant les Champs-Elysées le 8 mai 1945 en brandissant les drapeaux alliés.

(Photo KEYSTONE)

LE quarantième anniversaire de la victoire des armées alliées sur l'Allemagne nazie sera marqué, tant à l'Ouest qu'à l'Est, par de nombreuses cérémonies et d'importants défilés militaires, ces mercredi et jeudi.

Quarante ans après une victoire commune, Américains, Soviétiques et Européens ne fêteront pas ensemble cet anniversaire, la politique ayant repris ses droits.



CAMPAGNE DE FRANCE DU 1ER R.A.

Itinéraire résumé (croquis pour la plaquette du Régiment)

Celui-ci terminait un cours dans le grand amphi et nous l'attendîmes quelques instants. Puis la porte s'ouvrit et nous fûmes ensemble à côté de sa chaire, pendant que, indifférents à la scène et à sa signification, les élèves s'égaillaient sans plus attendre.

Chapelon nous fixa, nous reconnut (il connaissait bien notre histoire), parcourut du regard nos uniformes couverts d'écussons de couleurs, de fourragères, de décorations et de galons, ouvrit un peu plus ses grands yeux bleus et le sourire de sa vieille figure chiffonnée, ouvrit aussi ses bras tout grand, et s'écria d'un coup :

"Alors ? C'est la gloire !"

Merci, Chapelon. Ce moment, à lui seul, surmonte dans ma mémoire toutes les heures passées à l'X dans les années de la misère.

****

Restait le pigeon d'en face. Devant la fenêtre de la chambre bleue (la chambre qui ne serait plus jamais que la mienne-, il y avait le dessus du toit de la maison d'en face, qu'affectionnaient depuis toujours des pigeons ramiers, qui sont les humbles pigeons de Paris. C'était le printemps, et ils étaient normalement actifs.

Dès que nous avons connu la mort d'Etienne, je fis plus attention à leur appel printanier. Oui, c'était bien celui du pigeon de Schmelnricht, celui perché sur l'arbre mort, dans le demi-jour froid et gris de la petite clairière. Là où, contre son gré, j'avais ramené Francis après l'échec de Pyras.

Déjà, dans cette clairière, à l'écoute de ces notes douces, indéchiffrables, inquiètes, mélancoliques, je m'étais senti dans une sorte d'effondrement intime, aboutissement de tant d'épreuves et de tensions.

Et voilà, cela me poursuivait ici, et je n'étais pas guéri. Bien au contraire.

J'aurais eu besoin, d'urgence, d'une assistance médicale ; mais je ne le savais pas. Au lieu de cela, je sanglotais, seul, éperdument.

Ceci a duré longtemps. Mais heureusement, la vie est revenue. Maintenant, je ne pleure plus, mais je n'entends jamais cet appel sans me souvenir.

****

Les épreuves de la guerre avaient touché presque toutes les familles de mes camarades de départ :

Rougé avait perdu un frère en 1941. Thomas perdit son cadet en 1944 (déporté) ; Brauer, son frère aîné, prisonnier en Allemagne (conditions inconnues) ; le frère cadet d'Audibert s'engagea pour l'Indochine et y fut tué avant fin 1946. Daubos avait été grièvement blessé.

Après la guerre, Cany se suicida, vers la fin des années 60, Brauer, en 1978.

Depuis, j'ai perdu, -encore prématurément, mes amis Francis Rougé (1976) et Jean Audibert (1989). Fred Gourio a perdu la vie le premier, en combattant, en 1944.

A eux tous, et à d'autres que je ne nomme pas mais garde dans mon coeur, je dédie ce récit.

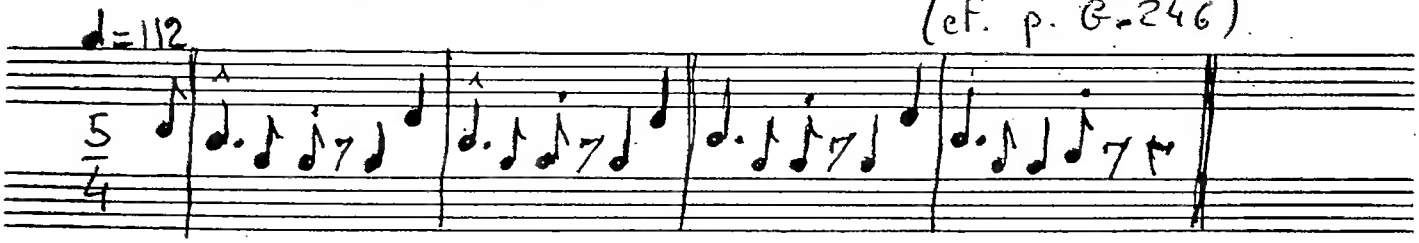
ECOLE ARCHIVES POLYTECHNIQUE

****

LE CHANT DU PIGEON RAMIER

s'élevant dans le domaine de SCHMEINRICHT

(cf. p. G-246)



ECOLE ARCHIVES POLYTECHNIQUE